N. 54.

Ex libris Reuerendi Dni Martini
Chasseur parochi Agatij

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/reflexionschrt00laco

REFLEXIONS CHRÊTIENNES,

DU

R. P. CLAVDE LA COLOMBIERE,

de la Compagnie de JESUS.

a Lusage des capucins de chatillon

A LYON,
Chez ANISSON, POSUEL & RIGAUD.

M. DC. LXXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

Ludwig Jos. Maria Graf
Batthyány

AVIS AU LECTEUR.

APRE'S avoir donné au Public les Sermons, les Méditations sur la Passion de JESUS-CHRIST du Pere la Colombiere & sa Retraitte, le Lecteur me saura peut-être bon gré de lui présenter un petit Recueïl de quelques pensées du même Auteur. Il avoit assez de soin de marquer les veuës qui lui venoient dans l'esprit: & quand elles lui paroissent bonnes & solides, il leur donnoit toute l'étenduë, qui

pouvoit les lui rendre plus utiles. Enſuite il les mettoit en œuvre dans ſes Sermons, ſelon que la juſteſſe le lui permettoit; car il ne ſe ſoucioit nullement d'emploïer une bonne penſée, à moins qu'il ne cruſt de lui avoir trouvé une place naturelle & reguliere: & il étoit exact juſqu'au ſcrupule, quand il s'agiſſoit de bien diſpoſer & de bien unir toutes les parties d'un diſcours. On trouvera ſans doute dans ſes Sermons quelques-unes des Réflexions de ce Volume: mais outre qu'il y en a peu, elles n'y ont point tout-à-fait le même tour. L'Auteur avoit une grande facilité à bien écrire, & à donner divers jours au même ſujet. Ceux qui prendront la peine de lire avec attention ce Recueïl, en tireront beaucoup d'avantage:

il contient une grande varieté de choſes choiſies & remarquables: & quoique les unes ſoïent plus reſſerrées que les autres, elles ont toutes une forme convenable, qui empéche qu'on ne languiſſe en les liſant, & qui promet d'abor quelque profit.

TABLE DES SUJETS.

DE *la douceur de la vertu*, page 1
Des desirs, 10
Du monde, 21
De la fuite du monde, 31
Du respect humain, 44
Des devoirs d'état, 57
Du Mariage, 60
De l'éducation des enfans, 65
De la conscience, 73
De la Confession, 87
De la penitence differée, 94
De la fréquente Communion, 102
De la Messe, 112
De l'irréverence dans les Eglises, 125
Du scandale, 135
De la vaine gloire, 139
De l'humilité, 153
Des adversitez, 158
De la prosperité des méchans, 165
De la Foi, 169

De l'Ateïsme, 182
De l'abandonnement de Dieu, 191
De l'impureté, 194
De l'enfer, 197
Des richesses, 207
De la misericorde de Dieu envers les pecheurs, page 212
De la mort, 219
Du paradis, 230
De l'amour du prochain, 240
Du pardon des ennemis, 251
Du bien d'autrui, 267
De l'aumône, 271
De l'ingratitude, 281
De l'intemperance, 286
De la soûmission à la volonté de Dieu, 291
Des éleûs, 296
Des grands, 302
De l'état Religieux, 309
De S. Iean, 317
De l'établissement de nôtre Religion, 324

PROLUSIONES ORATORIÆ.

PROLUSIO PRIMA,
habita Lugduni in instauratione Scholarum.

Augusti Cæsaris ætas, ætas Litterarum aurea.

PROLUSIO SECUNDA,
ibidem habita in instauratione Scholarum.

Laus Oratoris Galli.

PROLUSIO TERTIA,
habita Avenione.

Laus Panegyristæ.

FINIS.

REFLEXIONS CHRÊTIENNES.

DE LA DOUCEUR DE LA VERTU.

PAR la prattique de la vertu les passions ne ſont pas détruites, mais elles ſont domptées, ce qui eſt encore & plus-utile & plus-agréable. Un lion docile, des élephans qui combattent pour vous, qui ont du reſpect pour celui qui les a apprivoiſez, & qui

lui ſervent de garde & de défence. On ſe ſert de l'orgueïl pour mépriſer le monde, de la colere pour exercer avec plaiſir contre ſoi-même toutes les rigueurs de la penitence.

Le monde dit que le joug de IESUS-CHRIST eſt inſupportable, mais IESUS-CHRIST lui-même dit qu'il eſt doux : que ſes commandemens ſont difficiles, ſaint Paul, *Mandata ejus gravia non ſunt.* Le monde le dit, c'eſt-à-dire ceux qui n'en ſavent rien, mais tous ceux qui l'ont experimenté diſent le contraire. Juſqu'à quand voudrons-nous nous aveugler de la ſorte ?

Le premier préſent que Dieu fait à l'ame, c'eſt ſa grace, avec quoi on peut tout. Le ſecond c'eſt ſon amour, or l'amour rend tout facile & agréable. Le troiſiéme eſt une aſſeûrance du ſalut qui ne permet pas qu'on en doute, cela eſt mélé d'une crainte qui ne gâte rien. C'eſt une lumiere qui fait qu'on touche, qu'on ſent les choſes de la foi, une perſonne à qui Dieu donne cette lumiére, perd en un moment l'eſtime de toutes les choſes de la terre, & c'eſt comme ſi effectivement elle les perdoit. Il lui arrive comme à une perſonne qui croiroit avoir pour un million de pierreries dans ſa caſſette, & à qui un habile lapidaire feroit voir que ce ſont toutes fauſſes pierreries, que ce n'eſt que du verre, qu'il n'y en a pas pour dix écus ; tout d'un coup cette perſonne qui

se croïoit riche, est reduite à la misere & sent toutes les douleurs de la pauvreté. Cette lumiére fait voir la vanité de tout ce qu'on aime sur la terre, en représentant la brieveté, l'inconstance, & les suites facheuses, elle fait voir la verité de tout ce qu'on craint, elle entretient la ferveur, la crainte de Dieu & maintient la foi même qui est en danger par l'amour aux choses de la terre, aussi n'avons-nous jamais veû d'Atée ou d'Apostat, qui n'ait été sensuël, parce que l'amour & l'usage des plaisirs éteignent l'esprit de l'homme, & comment n'étoufferoient-ils pas l'esprit de Dieu, ils rendent l'esprit humain pesant, stupide, incapable de faire les operations les plus-nobles de ses facultez, & d'entrer dans la connoissance des choses spirituelles. De là vient que les ames naturellement molles & sensuelles, si elle ne se font beaucoup de violence, sont sujettes à l'inconstance.

Nous voïons tous les jours des preuves funestes de cette verité. Quel mal-heur si nous nous laissions emporter comme tant d'autres à l'amour des choses de la terre, prévenons ce mal-heur, mépriſons les douceurs de la vie, faisons mourir en nôtre cœur cette inclination à la sensualité, mépriſons ces biens passagers, ôtons-leur toute nôtre estime & nos affections, declarons-nous contre ces amusemens en toutes maniéres par nos discours & par nos actions, mépriſons-les autant que nôtre état le peut permettre, au-

tant que Dieu nous l'inſpire. *Sapientia hujus mundi ſtultitia eſt apud Deum.*

Avec combien plus de plaiſir marche-t-on en plein jour aïant devant les yeux le terme du chemin, que dans la nuit, où l'on ne ſait ni où l'on eſt, ni où l'on va, la foi étant foible & l'eſprit aveugle.

Ie ne compte point tous les maux dont on eſt delivré prattiquant la vertu, une femme ſe permet des crimes, elle ſe ſatisfait, mais elle craint les ſoupçons de ſon mari, l'infidelité d'un homme, la confuſion. Les plaiſirs conſument les biens, la vengeance attire une autre vengeance, &c. Outre tout ce qu'on en peut dire, il y a quelque choſe de ſecret, d'ineffable que nulle langue ne peut exprimer. Les bons aïant les paſſions domtées & étant détachez de la terre, ſont comme armez contre les diſgraces & les averſitez, qui accablent les autres. Enfin eſſaïez au nom de Dieu, puiſque la choſe eſt de ſi grande conſequence, que je vous trompe ou non, il n'y a que du profit; ſi je vous trompe, le pis qui vous arrivera ce ſera de gagner le ciel avec peine, comme aux enfans à qui l'on fait accroire que la pillule qu'on leur préſente, eſt un fruit confit au ſucre, ils l'avallent ils ſont trompez, mais ils gueriſſent.

Mihi mundus crucifixus eſt & ego mundo. Un ſens de ſes paroles eſt celui-ci. Ie tiens les gens du monde pour trés-mal-heureux,

& le monde me regarde à ſon tour comme un homme à plaindre.

C'eſt un grand ſujet de douleur de voir ſi peu de gens s'addonner au bien, mais il eſt étrange qu'on ne s'en éloigne que pour éviter la triſteſſe. On croit qu'il eſt impoſſible d'être bon & content, quoi-que dans le fond ce ſoit tout le contraire. Ce qui trompe, c'eſt l'exterieur modeſte des gens-de-bien & leur amour pour la retraite.

Tout le monde cherche la joïe, de ſorte que nous n'attirerons jamais le monde au bien qu'en leur en faiſant eſperer, mais comment ferons nous, veû qu'on eſt prévenu qu'il n'y a que des croix dans la prattique de la vertu. Comme on ne ſe laiſſe attirer que par la joïe, on ne ſe laiſſe porter à préferer, à changer que par une plus-grande joïe. Supposé qu'une ame ait établi ſa joïe à aimer Dieu, elle ne peut manquer d'être éternelle, parce qu'elle ne découvrira jamais rien, qui puiſſe refroidir ſon amour.

Quoi-qu'on faſſe on ne peut tout avoir, ſi vous voulez des plaiſirs, vous conſumez vos richeſſes, vous perdez la réputation, vous expoſez vôtre vie, peſez à qui il reſte plus de biens temporels, ou aux libertins, ou à ceux qui ont embraſſé le parti de la vertu?

Saint Tômas dit, que la joïe des Saints eſt comme la fleur de celle des bien heureux, & que comme nous n'avons pas ſeu-

lement dans la fleur l'eſperance du fruit, mais encore un petit bouton, qui eſt le commencement du même fruit, de même dans les conſolations divines nous n'avons pas ſeulement l'eſperance du paradis, mais comme un paradis commencé.

Saint Criſoſtôme dit que tout le monde aime la joïe, que perſonne ne travaille que pour cela. Un Marchand ſe fatigue pour ſe réjoüir de ſon gain. Un ſoldat s'expoſe pour la joïe que lui doit apporter la victoire, un ſuperbe cherche la gloire pour le plaiſir qu'il trouve à joüir de cette gloire. IESUS lui-même *propoſito ſibi gaudio ſuſtinuit crucem.* Saint Auguſtin approuve le mot de virgile, *trahit ſua quemque voluptas.* En effet ſi on démandoit à chacun ce qu'il deſire, tous répondroient, dit Saint Auguſtin, *velle gaudere.*

Perſonne ne s'eſt jamais pleint dans le parti des gens-de-bien de n'être pas content, dans l'autre Salomon lui-méme le plus-heureux de tous les hommes, reconnoît que tout n'eſt que vanité & affliction d'eſprit.

La vertu nous éleve au deſſus des hommes, de-là vient qu'on a du reſpect pour les gens-de-bien. Un reſpect ſincere, au lieu qu'aux pecheurs on ne leur en rend que par force. On reſpecte les autres en leur abſence, ceux-ci ſont déchirez par tout où ils ne ſont pas.

Les mémes honneurs ſont plus-honorables aux gens-de-bien, parce qu'ils ſont des fruits

de leur mérite, au lieu qu'aux autres ils ne servent qu'à faire remarquer leurs vices, & à faire ressouvenir des artifices, des violences, des injustices des perfidies par où ils y sont parvenus.

Nous avons un grand interest d'être bien avec celui qui distribuë tous les biens; mais Dieu ne donne pas des prosperitez à ses amis. Il faut distinguer, quand les adversitez leur sont nécessaires, mais quand ils font un si bon usage des biens, qu'au lieu de s'attacher au monde, ils ne regardent que l'éternité, Dieu les met à couvert de toutes sortes de disgraces. Il favorise les mauvais, cela est vrai, quand il les veut perdre, encore n'est-ce pas pour long-tems de-peur de scandaliser les autres, & pour reparer cette injustice apparente & justifier sa conduite, il permet des morts subites, que leurs enfans sont mal-heureux, qu'un procés les ruïne, une disgrace les dépoüille de tout, & personne ne leur porte compassion.

Les hommes nous peuvent faire du bien, soit parce qu'ils nous estiment, soit parce qu'ils nous aiment, soit parce qu'ils s'aiment eux-mêmes pour leurs interests. Car on n'aime, on n'estime, on n'espere que l'estime & l'amitié des gens-de-bien; le vice n'est point estimé & on a raison, car quel moïen de se fier aux vicieux, quel conseil salutaire peut-on attendre de pareilles gens, qui se conseillent si mal eux-mêmes, quel profit de leur amitié qui est

pour l'ordinaire plus à craindre que leur haine, fonderez-vous sur leur credit, on ne s'y fie pas, ce seroit une grande témerité de s'asseûrer sur la parole d'une personne qui en manque à Dieu.

Les débauches consument le bien & empéchent qu'on en aquiere, ruïnent d'honneur & de santé, éloignent des emplois & des charges, on n'oseroit fier une affaire considerable à un vicieux, dés qu'on reconnoît un homme dans le desordre, on l'évite, on diroit que sa seule veûë est contagieuse. Que peut-on en effet se promettre d'un homme, qui n'a autre regle ni autres mesures que son plaisir, nous voïons même que les vicieux ne veulent que des gens-de-bien, femmes, domestiques, ouvriers, on préfere toûjours ceux dont on est seûr de la probité, qu'ils craignent Dieu.

On a beau dire aux hommes que les biens d'ici-bas ne sont rien, en exaggerer la vanité, les comparer aux éternels, & faire des livres entiers, pour faire remarquer la difference. Job a beau dire que toute la felicité humaine n'est qu'un point. Il est vrai ils sont courts, bornez, trompeurs, ces plaisirs, mais ils sont sensibles on les voit, & les autres sont invisibles. On s'étonne que des hommes raisonnables ne veuïllent pas prendre la peine de considerer ces veritez, & qu'aprés en avoir reconnu la vanité par leur propre experience, ils s'y attachent encore, mais voici un sujet d'étonnement bien plus-grand, c'est que chacun faisant profession

de ne ſonger qu'à ces intereſts temporels, ſacrifiant à cela la Religion, le repos, la ſanté, &c. Ils ne voïent pas qu'on ne les trouve que dans la prattique de la vertu, ou que le voïant ils ne l'embraſſent pas.

On ne peut pas douter que Dieu ne ſoit l'auteur de tous les biens même temporels, dont le vice qui nous éloigne de Dieu nous prive. Quel mal-heur de ſe ſeparer de Dieu pour des biens qu'on ne peut recevoir que de lui, de renoncer à la vertu pour des raiſons qui nous y devroient attacher, de perdre l'éternité pour courir aprés un bon-heur qu'on ne peut trouver qu'en cherchant cette même éternité.

DES DESIRS.

LA felicité de l'autre vie est l'accompliſſement de tous les desirs. La felicité de cette vie est l'anéantiſſement de tous les desirs. Pour être heureux en ce monde il ne faut rien desirer de toutes les choſes de ce monde : *Imperavit ventis & facta est tranquillitas magna*, il appaisa tous les vents & le calme fut entier.

L'unique bon-heur de cette vie, est de n'y établir pas son bon-heur, d'être persuadé qu'on ne peut y être heureux.

Les desirs croiſſent à meſure que nous obtenons ce que nous avons desiré ; La poſſeſſion de ce que nous avons soûaitté, ne fait que nourrir nos desirs sans raſſaſier l'ame. L'ame ne desire que cette charge, parce qu'elle se persuade seduite par les sens, & par les fauſſes opinions des hommes, que cette charge les satisfera ; mais voïant que ce n'est que comme une goûte d'eau dans un abîme elle se porte à d'autres objets, que les sens lui répréſentent encore comme des biens capables de la remplir.

Le mauvais Riche ne demandoit qu'une goute d'eau, c'étoit-là tous ſes deſirs, je vous laiſſe à penſer ſi cela auroit étanché ſa ſoif, il ne l'aura pas, mais quand il l'auroit, &c.

Si nous avions l'accompliſſement de tous nos deſirs en cette vie, nous ne penſerions plus à l'autre, & ainſi Dieu qui nous aime, ménage la choſe autrement. Dieu en a fait un decret de ſa Providence, le ferez-vous changer ? Mais les reprouvez ſont-ils ſujets à cette Loi ? Oüi pour éviter le ſcandale. De-là vient que ſouvent il arrive que Dieu permet que les heureux du monde meurent dans le tems, juſtement que leur bon-heur ſembloit être monté à ſon comble, & qu'ils n'avoient plus qu'à en joüir, ce ſont des victimes qu'il n'a ce ſemble engraiſſées que pour les immoler à l'inſtruction publique. Cela a même paſſé en Proverbe, ſi ſouvent cela eſt arrivé. Quand le nid eſt achevé l'oiſeau s'envole.

Il y a une maladie dont on meurt, qui eſt un excés de ſanté.

Ce ſont nos deſirs qui nous conſument, & qui uſent la ſanté par les ſoucis qu'ils font naître, & les fatigues à quoi ils nous portent, de-là vient que pluſieurs meurent dés qu'ils ont obtenu ce qu'ils deſiroient.

On n'obtient rien ſans beaucoup de travail, à cauſe de la multitude des prétendans, chacun veut attirer à ſoi la fortune, de ſorte que chacun de ceux qui deſirent de s'enrichir, a à combattre tous les autres.

La plûpart du tems on n'obtient rien, ou du moins on obtient peu, jamais on n'obtient tout ce qu'on veut. Quel chagrin d'être frustré de ses desirs & du fruit de tant de fatigues ?

Les desirs sont toûjours accompagnez de crainte, & la crainte est le plus-grand de tous les maux.

Un Auteur dit qu'un homme qui a beaucoup de desirs est comme une pauvre mere, qui se voit environnée d'enfans, qui demandent du pain, & qui n'en a point, quelle peine de les voir ainsi mourir de faim.

Nos desirs pour l'ordinaire se nuisent les uns aux autres ; le desir de la gloire & de la vie ; du bien & du repos ; de la réputation & du plaisir. Il faut par nécessité exposer l'un en poursuivant l'autre, & pour lors c'est une double peine ; l'impatience, l'inquietude, les fatigues qu'il faut essuïer pour parvenir à ce qu'on prétend, & la crainte de perdre ce qu'on voudroit conserver, la crainte de perdre l'honneur sans avoir ce plaisir.

L'Enfant prodigue, *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant & nemo illi dabat.* Voila qui est étrange, ce n'est que de gland qu'il voudroit se rassasier, & cependant il n'en trouve pas ; si c'étoit de viandes exquises, &c. Mal-heureux que vous êtes combien de serviteurs de Dieu vivent contens dans leurs pauvreté, tandis que vous mourez de faim, au milieu des biens qui vous environnent.

Il eſt des richeſſes terreſtres comme des ſiences humaines ; un homme qui ſait peu & qui n'a pas de curioſité, ſe perſuade aiſément qu'il eſt ſavant ; mais ceux que le deſir d'apprendre porte à tout voir, à tout lire, à tout pénetrer, deviennent toûjours plus-ignorans dans leur idée, & de jour en jour ſe perſuadent mieux de leur ignorance ; ils trouvent aprés tout qu'ils ne ſavent rien. Tout de même, quoi-que par une cauſe bien differente, un homme qui n'a pas de cupidité, quoi-qu'il n'ait que peu de bien, ſe contente aiſément & ne trouve pas que rien lui manque, au lieu qu'un homme que l'avarice poſſede, plus il aquiert, plus il voit qu'il eſt indigent, ſes beſoins croiſſent avec ſes richeſſes, toutes ces aquiſitions ne peuvent que lui faire connoître ſa pauvreté & l'inſatiabilité de ſes deſirs.

Un homme eſt au lit travaillé d'une fievre ardente, qui lui cauſe une alteration extréme, on peut éteindre ſa ſoif en deux maniéres, en lui donnant à boire de l'eau froide en telle quantité, qu'elle ſoit entiérement étanchée, ou en lui ôtant la fievre qui lui cauſe cette alteration, car la cauſe étant ôtée l'effet ceſſe. Si on donnoit à ce malade le choix de l'un ou de l'autre de ces deux remedes, qui doute qu'il n'aimaſt beaucoup mieux qu'on le guerît de la fievre, que de lui donner ſeulement de l'eau à boire ? Car encore qu'aprés avoir beû avec excés, il ſe puſt faire que la ſoif vint à ceſſer,

ſi eſt-ce que la fievre demeurant toûjours, elle recommenceroit incontinent.

Adam & Eve s'imaginoient qu'ils ſeroient auſſi heureux que Dieu quand ils ſauroient le bien & le mal : Le demon leur fit entendre qu'ils n'avoient qu'à manger du fruit défendu, pour avoir cette ſience, & il ne les trompoit pas, ils l'eurent par cette voïe, mais bien loin de les rendre plus heureux qu'ils n'étoient auparavant, elle ne ſervit qu'à les couvrir de confuſion, & à les précipiter dans tous les maux dont elle leur donna la connoiſſance.

Le ſeul deſir d'une choſe eſt bien ſouvent un obſtacle à l'obtenir. La raiſon, c'eſt que le deſir aveugle, & vous fait perdre ce ſens froid, lequel eſt ſi néceſſaire pour réüſſir. On voit un exemple de cela dans les perſonnes qui ont un grand deſir de plaire, ce ſont pour l'ordinaire, celles qui ſe rendent ridicules par mille maniéres forcées & pleines d'affeteries, qui ſe rendent fâcheuſes par leur caquet importun, par leur importune civilité. D'où croïez-vous que vient cét embarras qui paroît quelquefois en certaines perſonnes, qui d'ailleurs ont du mérite, cela peut étre l'effet d'une mauvaiſe éducation ou d'un naturel timide : Mais ôtez le deſir de plaire, vous ôterez la crainte de faire des fautes, & en méme-tems la ſource des plus-grandes ſottiſes qu'on ait coûtume de commettre dans la vie civile. On eſt moins ridicule par les mauvaiſes qualitez qu'on a, que par les bonnes qu'on affecte.

Qui a ruïné ce Marchand, le trop grand desir de s'enrichir, il hazardoit de tous costez, &c. Un naufrage, une banqueroute, &c. Il pilloit de toutes mains, &c. Il lui est arrivé comme à ceux qui veulent encore manger aprés, qu'ils se sont rassasiez, ils rejettent & le superflu & le nécessaire.

La concupiscence fait le même effet dans les riches, que la nécessité dans les pauvres ; ce sont deux sangsuës qui crient sans cesse, donnez, donnez : *Sanguisugæ duæ sunt filiæ dicentes affer, affer.*

La premiére peine d'un homme, qui desire c'est le desir, le travail, les bassesses où l'on se reduit pour le satisfaire jusqu'à garder les pourceaux. L'obstacle au desir. L'aumentation du desir par l'obstacle même. Frustration du desir par le desir même, par d'autres desirs, par d'autres desirans.

Tout ce que vous desirez ne sauroit vous rendre heureux, & peut vous rendre malheureux.

La chose desirée au lieu de satisfaire le desir l'aumente, d'abor on ne desiroit que peu de chose commune, dont l'aquisition étoit aisée, l'avez-vous obtenuë, elle produit le desir des rares, des grandes, des difficiles à aquerir. Non-seulement le remede ne guerit pas, mais il aumente le mal.

Le desir est l'amour d'un bien absent, c'est un mouvement de l'ame, dit Philon, par lequel elle s'étend pour pouvoir atteindre ce qu'elle

aime, de-là vient qu'elle s'affoiblit, qu'elle se découvre, qu'elle souffre.

S. Tômas aprés Aristote, dit qu'il y a deux sortes de desirs, un desir naturel & un raisonnable. Saint Crisostôme aprés Platon, appelle le premier nécessaire, & le second non nécessaire. Le naturel, dit Aristote, est borné, le raisonnable est infini. La raison qu'il en donne c'est que son objet est la fin de l'homme, que l'on ne se lasse jamais de chercher.

Richard de Saint Victor compare le cœur de l'homme à un abîme, & tout le monde à un mourceau sur ces paroles ; *Dilata os tuum & implebo illud :* Voulez-vous être satisfait, ou desirez moins, ou desirez davantage. Voulez-vous être rempli bien-tôt, ou soïez content de peu, ou que rien ne vous contente que Dieu. Platon fait naître le desir de l'abondance & de la nécessité.

Le feu s'allume à mesure qu'il a ce qu'il semble desirer. Nos desirs sont comme le feu plus on leur donne, & plus ils croissent.

L'Empereur Philosophe Marc Aurel. Anton. en sa Philosophie dit ; Ie confesse ici franchement, & quoi-qu'à ma confusion, je ne laisserai pas de le dire pour l'instruction des siécles avenir, que dans l'espace de cinquante ans que j'ai vécu, j'ai voulu éprouver jusqu'où pouvoit aller le vice en cette vie, pour voir si les passions avoient des bornes, & aprés une recherche longue & serieuse, je trouve que plus je mange plus j'ai de faim, plus je bois plus je me

trouve

trouve alteré. Si je dors beaucoup, je veux dormir encore davantage, plus je prens de repos, plus je me sens fatigué & malade ; plus j'ai & plus je desire avoir ; plus j'amasse & moins je possede ; en un mot je n'obtiens rien qui ne me soule incontinent, j'en prens d'abor aversion, & desire quelqu'autre chose.

En cette vie plus on a de choses à soûhaitter, plus on en a à craindre, & ainsi on n'y sauroit être heureux ; à mesure qu'on possede ce qu'on desire, on sent aumenter & les desirs & la crainte, plus on a, plus on desire, plus on craint.

Dieu menace comme d'un grand mal, de laisser le pecheur en proïe à ses desirs : *Famem patientur ut canes, & circuibunt civitatem:* Aprés avoir amassé de l'argent, on veut acheter des maisons, des terres, des charges.

Pour être heureux en cette vie, il faut que Dieu nous soit tout en toutes choses, comme il le sera dans l'autre. Ceux qui se dégoûtoient de la Manne étoient ceux, pour qui elle n'avoit pas tous les goûts, *Deus meus & omnia.*

On desire les choses du monde avec ardeur, mais on les possede sans plaisir, on n'en a nulle joïe. Il a fallu me réjoûïir, dit le Pere de l'Enfant prodigue, parce que j'ai recouvré un enfant perdu, mais pour vous qui étes toûjours auprés de moi, ce n'est pas une joïe qui me soit sensible. La perte d'une Brebis peut bien causer une affliction mortelle au pasteur, mais la possession de nonante-neuf n'est pas un bien qui lui soit sensible.

La raiſon pourquoi on n'eſt jamais content, c'eſt qu'on ne fait pas réflexion à ce qu'on a, mais à ce qu'on n'a pas; on ne regarde pas, dit S. Baſile, un nombre infini de perſonnes qui ſont plus pauvres, on a les yeux ſur un qui eſt plus riche que nous, on fait tout le contraire à l'égar des biens ſpirituels dont ont eſt moins avide, on conſidere ceux qui ont moins de vertu : *Gratias tibi ago, quod non ſum ſicut cæteri hominum raptores injuſti adulteri, velut etiam hic publicanus.* On regarde ce qu'on a aquis, *jejuno bis in ſabbato, &c.* d'où vient qu'on eſt bien-tôt content de ſoi & de ſa vertu, au lieu qu'il faudroit jetter les yeux ſur ce qui nous manque, ſur ceux qui ſont plus-Saints que nous, & cela allumeroit en nous une ſainte ardeur de nous avancer.

Dieu nous aïant fait pour lui, nôtre cœur va à lui néceſſairement & comme par inſtinct, il ne ſauroit s'en défendre; on peut bien le tromper, & lui propoſer comme le ſouverain bien un bien fragile & qui paſſe, mais l'effort qu'il fait pour aller plus-avant, le dégoût qu'il en conçoit, ou la faim qui lui reſte encore pour un plus-grand bien, fait voir qu'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchoit.

Ite Angeli velocos ad gentem expectantem & conculcatam, c'eſt-à-dire à ces perſonnes pleines de vains deſirs & d'eſperances encore plus vaines, *expectantem*; & qui pour ne les pas perdre ſouffrent les mépris & les rebuts des grands de la terre, *& conculcatam.*

Eſt-ce en ce monde que nous parvenons à cette veritable felicité ? Les plaiſirs du monde qui raſſaſient d'abor, ſes honneurs, ſa gloire & ſes richeſſes qui ne raſſaſient jamais, tous ſes faux biens dont les uns degoûtent & les autres affament, qui paſſent tous comme une fumée, & dont l'uſage eſt toûjours troublé par un mélange de maux infinis, & par l'image terrible de la mort, où ils vont tous enfin ſe terminer, peuvent-ils produire cette felicité ?

Dieu a deux ſouverainetez, l'une conſiſte à ſe poſſeder ſoi-méme, à étre independant de tout être creé, à n'avoir beſoin de rien ; l'autre lui appartient à l'égar des créatures, ſur leſquelles il a un domaine abſolu & dont il peut diſpoſer. L'homme qui affecte d'étre ſemblable à Dieu, peut lui reſſembler en quelque ſorte à la premiére de ces deux ſouverainetez, qui fait la felicité de Dieu, qui fait qu'il eſt Dieu ; & rechercher de lui reſſembler en l'autre qui n'eſt pas capable de nous rendre heureux, & qui eſt même fondée ſur la premiére, ſans quoi elle ſeroit impoſſible ; voila pourquoi un homme qui ne ſe poſſede pas ſoi-même eſt plûtôt l'eſclave que le maître des créatures.

Aprés avoir uſé la ſanté à aquerir du bien, il faudra conſumer ces biens à recouvrer la ſanté. Il faut goûter les plaiſirs pour contenter la nature, il faut s'en abſtenir pour la conſerver.

Un ſeul deſir excite toutes les paſſions, & il

eſt impoſſible que vous ne ſoïez expoſé à la tirannie de toutes ces bêtes feroces, ſi vous vous donnez en proïe à un ſeul deſir. Voila pourquoi S. Paul a dit, *Radix malorum cupiditas.*

Saint Criſoſtôme expliquant ces paroles, *Panem noſtrum quotidianum*, dit : Remarquez combien il veut en nous de vertu en ce qui regarde le corps ; car il ne nous commande point de lui demander des richeſſes, ou des plaiſirs, ou des habits précieux, ou rien de ſemblable, mais ſeulement du pain, & du pain dont nous avons beſoin le jour auquel nous vivons, ſans nous mettre en peine du lendemain.

DU MONDE.

LE Monde préfere des qualitez vaines aux ſolides ; un homme qui ſera né dans une certaine famille, quoi-que ſans mérite ſera préferé à l'homme du monde qui en aura le plus, ce qui eſt pire, c'eſt que pour mériter les plus-grands honneurs, il ne faut qu'une héritage, qu'une bonne fortune qui enrichira un ſot, & un miſerable qui ſe verra bien-tôt préferé aux meilleurs eſprits, & à ceux qui ont plus de courage & de vertu.

Il ne fait nulle juſtice au mérite, on juge les gens par les habits, par l'intereſt, par la paſſion, ceux qui y ſont les maîtres ne ſont ni les meilleurs ni les plus-éclairez, ils ſont ſouvent les plus-vicieux, que la politique pour l'ordinaire, l'intrigue ou le hazar éleve, quand la naiſſance ne fait pas tout leur mérite ; mais comment veut-on que le monde ait égar au mérite, qu'il le recompenſe, & en faſſe état, puiſqu'il n'y eſt pas même connu.

L'honneur qui devroit être inſeparable de la

vertu, & que je ne devrois perdre qu'en la perdant, je le pers selon le monde par l'imprudence d'un miserable, qui m'aura fait un affront, & je ne puis le reparer qu'en m'exposant à perdre la vie, comme si j'en étois moins honnête homme, parce qu'il s'est trouvé un brutal dans l'univers. La pauvreté ou la malice d'un chicaneur me jette dans le mal-heur, non-seulement me charge de confusion devant le monde, mais à son sens elle degrade les plus-grands Seigneurs, c'est pourquoi on la cache de-peur de perdre encore l'honneur, aprés avoir perdu tout le reste.

Un Grand publie un crime dans le monde, & il en fait gloire, dont un particulier rougiroit, comme si la condition changeoit la nature des vices & des vertus. Aujourd'hui on adore une fille vertueuse, & demain si l'on en a la possession, on s'abandonne à une prostituée. Qui regle ces sortes de jugemens est-ce la justice ou la raison, ou plûtôt la passion qui gouverne le monde & tous ses esclaves ?

Il faut donc que tous se retirent du monde, ce n'est pas ma pensée, beaucoup moins suis-je de l'humeur de ceux qui voudroient, s'il étoit possible, retrancher à tout le monde toutes les douceurs de la vie, non ce n'est pas mon sentimẽt. Ie voudrois pouvoir conduire au ciel tout le monde par un chemin de roses, mais s'il n'y en a point de cette nature, peut-on se dedire de faire connoître au monde le seul chemin qui peut conduire au ciel, & l'engager à

le ſuivre quelque épineux qu'il paroiſſe.

Peut-on pas reſter dans le monde, ſans y offencer Dieu ? ſi je le demande à ces ames prédeſtinées qui s'en retirent entiérement, aprés s'y être engagées bien avant, elles me répondent que non ; qu'il eſt impoſſible d'y vivre innocemment ; ſi ces gens-là le diſent, qui ont tant de crainte de Dieu, ſi ceux-là, dis-je, ne s'y peuvent ſauver, qui ont tant de crainte de ſe perdre, que ſera-ce des autres qui ne ſont pas à beaucoup prés auſſi vigilans ni auſſi conſientieux.

Mais vous-même ne le dittes-vous pas ? quand on vous repréſente le danger qu'il y a de tenir certains diſcours, de prendre certaines libertez, de parler mal du prochain. Ne répondez-vous pas qu'on ne ſauroit s'en empécher, qu'il faudroit donc être muet dans les compagnies, qu'on n'y parle d'autre choſe, qu'il faudroit être de bronze, pour s'y défendre des mauvais deſirs, au milieu d'un monde où tout conſpire à les faire naître, & qu'à moins de vivre en hermite il eſt impoſſible de s'en garentir. Cela ſe dit tous les jours par des gens qui penſent juſtifier par-là en quelque ſorte leurs deſordres. Il eſt impoſſible de frequenter ce monde ſans offencer Dieu, ou du moins ſans s'expoſer au peril de l'offencer, vous étes donc obligé de le quitter.

Tous les Chrêtiens ont renoncé au monde, & aux vanitez du monde, ce vœu n'oblige pas à ſe faire hermite, je le ſai bien, mais en-

fin il oblige à quelque chose. Ce n'est pas une promesse vaine, il faut qu'il y ait un monde dans le monde-même que tout Chrêtien doive quitter. Un monde qui ne connoît pas Dieu, pour lequel Jesus-Christ n'a pas prié, dont le demon est le chef. Or s'il y en a un, ne sont-ce pas ces compagnies, ces assemblées, où la vanité regne, où l'on ne s'étudie qu'à plaire, où le plaisir fait toute l'occupation de ceux qui le composent, où l'on ne prend presque point de plaisir qui soit innocent; où enfin on fait gloire de tout ce dont la nature nous apprend à rougir?

Comment voulez-vous que je fasse cas du monde que je vois rempli de gens si peu raisonnables? L'un est enflé d'un vain nom qu'il deshonnore par sa conduite; l'autre se glorifie d'un habit qu'il doit au marchand & au tailleur, & sous lequel il cache non seulement une chair flétrie & ulcerée, mais une ame sale & puante. En voila qui perdent le sommeil pour aquerir des biens dont ils n'ont que faire, d'autres qui s'emportent, qui crient, qui frappent, qui enragent pour des choses de nulle importance, ou qui ne les concernent point. La lâcheté d'un débauché pour perdre une fille, sa perfidie aprés l'avoir deshonoré. Une simple fille rebuttée parce qu'elle a eû la foiblesse de croire un imposteur, tandis que l'homme triomphe de son imposture, comme si ce qui est un vice dans un sexe, étoit une vertu dans un autre. Point d'humanité, on laisse mourir

de faim des hommes raisonnables, tandis qu'on prodigue aux chiens & aux chevaux ce qu'on refuse à des créatures que le Créateur a formées à son image.

La raison pourquoi il y a tant de plaintes contre l'ingratitude des hommes, c'est que ceux à qui on fait du bien, sont effectivement fort ingrats, & que nous estimons beaucoup nos services. Combien de peines perduës au service du monde? souvent lorsqu'on a eû la meilleure intention, & qu'on a le plus sué, si la chose ne réüssit pas on ne vous sait nul gré de vos peines. Vous serez des années entiéres à souffrir sans qu'on s'en apperçoive seulement; & si on apperçoit une faute, on gronde, on s'emporte, on vous casse. Ce n'est pas assez de bien servir, il faut plaire, & ce qui est nécessaire pour plaire n'est pas en nôtre pouvoir, les maîtres ont des aversions, qui font qu'ils reçoivent mal, tout ce qui vient de certaines personne, pendant qu'un petit service d'un favori faineant & libertin reçoit des loûanges & des récompenses, je pardonne cette injustice aux maîtres qui ne distinguent pas les qualitéz naturelles d'avec le veritable mérite, mais je ne pardonne pas aux hommes, qui aiment à servir le monde, ce maître aveugle.

Le monde ne mérite pas nos soins, ils sont tous deûs à Dieu & au salut de nôtre ame, ils sont tous nécessaires pour ce sujet & ils sont inutiles pour tout le reste excepté pour Dieu, puisque nous n'avons qu'une fin; les choses

qui n'ont qu'un centre n'ont qu'un mouvement qui les y porte. De-plus en faisant nôtre salut nous sommes heureux, quand tout le reste nous manqueroit, quand nous aurions tout le reste sans nôtre salut, non-seulement nous n'ajoûtons rien à nôtre bon-heur, mais nous le perdons.

Nôtre cœur est trop petit pour le monde & pour le salut de nôtre ame, nôtre vie trop courte pour des affaires si differentes, outre que ces soins sont incompatibles. Dieu même quelque immense qu'il soit n'étend pas ses soins à des affaires si oppoſées; il n'a qu'un seul soin, qui est nôtre salut; tout ce qu'il a fait depuis le commencement du monde se rapporte au mépris du monde & à nôtre salut. La loi de nature se rapporte à la loi écrite, celle-ci à la loi de grace, la loi de grace à nôtre salut, il a tout fait pour cela, il sacrifie tout à cela, les biens, l'honneur, la santé, il donne tout cela par surcroît comme des moïens pour cette fin. En effet comme il donne tous ces avantages quoi-qu'on ne les cherche pas, à ceux qui les mépriſent, comme des piéges que le monde leur tend, il les ôte à ceux qui pour le service du monde s'empressent à les rechercher aux dépens de leur salut.

On ne sert le monde que pour se procurer un puissant établiſſement, on veut y faire fortune & parvenir, & personne ne songe à faire fortune dans le paradis, où nous sommes les maîtres de la faire telle qu'il nous plaira, il

dépend de nos soins d'y être grands ou petits. Si cela est, quelle extravagance de servir le monde pour y faire fortune, & traitter de chimere celle que nous pouvons nous procurer dans le paradis ? Si le Roi faisoit publier un édit par lequel il declara que dans un ans d'ici tous ses sujets changeroient de condition, selon l'empressement qu'ils temoigneroient à caresser, ou pousser à bout son ennemi capital, qui est-ce qui durant cette année ne s'exposeroit pas au hazar même de perdre la vie, pour satisfaire le Prince, devenir quelque chose de meilleur qu'il n'est né ? Or ce changement d'état & de condition nous est asseûré, je ne dis pas dans un an, mais peut-être dans un mois, selon les égars que nous aurons eû pour Dieu ou pour le monde ; cét artisan, ce valet, cét esclave qui dans la bassesse de sa condition a crû le monde indigne de ses empressemens, se verra autant au dessus de ses maîtres qu'ils le sont à présent au dessus de lui. Ouï, ce Seigneur qui a si exactement servi le monde, & prattiqué toutes ses maximes se verra foulé aux piés de ses serviteurs, cette dame mépriſée & trouvée indigne d'être dans un même appartement avec sa servante. Voila pourquoi on voit tant de monasteres, tant d'hommes sages & heureux selon le monde, qui se moquent de toutes ses caresses, dans l'asseûrance infaillible qu'ils ont de ce changement, qui doit fixer leur bon-heur pour une éternité toute entiére.

Ceux qui mépriſent le monde, en ſont mépriſez, le monde ſe moque d'eux ſans ſavoir ce qu'il fait, & eux ſe moquent du monde parce qu'ils ſavent bien ce qu'ils font, ils ne laiſſent pas, rebuttant toutes les douceurs & amuſemens du monde, de trafiquer pour le ciel; comme Noé qui ne laiſſoit pas de conſtruire ſon Arche, quoi-qu'on en fiſt des railleries, il voïoit qu'en obéïſſant à Dieu, il ſe ſauveroit de la mort; & deviendroit le maître du monde. Ces ſages ſelon Dieu & trés-mépriſables au jugement du monde ont receû des avis ſecrets de ce qui doit arriver bien tôt, des inſpirations qui les convainquent de ce que le monde ne veut pas croire, ils n'en doutent plus, aprés ce que le Seigneur leur en a dit dans le fond du cœur, voila pourquoi ils agiſſent, ils ſe hâtent, ils s'empreſſent pour ſe faire grands dans l'autre vie. Si vous étiez ſages, vous raiſonneriez comme eux, & diriez que ce n'eſt pas en vain que tant de gens ſi ſages, ſi conſiderables par leur naiſſance, ſi grands par leurs charges quittent tout ce que le monde leur offre, ſe mortifient, ſe rendent mépriſables au monde, ils ſont hommes comme moi, il faut donc qu'il y ait quelque gain conſiderable à faire en mépriſant le monde. Que me ſervira donc tout le reſte, ſi écoutant le monde & ſes maximes je riſque & pers le principal.

Le monde n'eſt qu'une diſſimulation continuelle, elle eſt bonne je l'avoûë en quel-

ques occasions, mais dans l'usage à quel excez ne va-t-il point ce monde, sur tout dans les cours, une comedie perpetuelle? On prend un masque en y entrant, on y va pour être veû, pour son interest, pour observer les defauts d'autrui. Dittes-moi, de tous ces gens-là combien y en a-t-il, qui vous soûaittent une constante fortune, qui ne vous en desirent pas une contraire qui vous accompagnassent dans vôtre mal-heur, qui ne s'attachassent pas à celui qui prendroit vôtre place, combien y en a-t-il que la pure amitié attache à vôtre personne?

A juger sainnement des hommes il faut les considerer sur la terre comme des hommes en peinture; on n'estime pas moins un gueux dans un tableau s'il est bien fait, qu'un Roi & qu'un Prince, ni sur le téatre un valet qu'un Seigneur, mais seulement selon que chacun joûë bien son personnage, parce qu'à la fin tout est égal.

Le respect humain empêche de faire le bien dans le monde, le mauvais exemple porte même à faire le mal, en effet peut-on éviter dans le grand monde un de ces deux écueils, ou de faire le bien pour être estimé des hommes, ou ne le faire pas de-peur de s'attirer les railleries des libertins? Si vous suivez les maximes de IESUS-CHRIST, vous condannez les maniéres du monde, vous foulez aux piés ses idoles, le monde délors vous fera des affaires.

Ainſi les Iſraëlites ne pouvoient ſacrifier en Egipte, ni faire leurs fêtes à cauſe des occupations dont on les accabloit, & parce que les victimes qu'il falloit immoler étoient les Dieux des Egiptiens.

DE LA FUITE DU MONDE.

LE chemin public où la semence mistérieuse de la parole de Dieu est incontinent foulée aux piés & enlevée par les oiseaux de l'air, est l'image d'un homme engagé dans les compagnies & dans le commerce du monde. Il faut absolument rompre ce commerce & se bannir de ces compagnies ; puisqu'on ne peut se sauver que par le bon usage de la grace, & si ce grain celeste ne peut pas même germer dans un cœur exposé au bruit & à la foule, c'est une nécessité de songer à la retraitte, à moins

qu'on ne veuille renoncer à son salut. Si je vous disois que c'est une heureuse nécessité que celle-là, je ne sai si on m'en croiroit: la plûpart des gens sont étrangement prévenus contre la vie solitaire & retirée, on en a guere moins d'horreur que du banniſſement ou de la mort même. Je ne m'en étonne pas, c'est qu'on n'en connoît ni les douceurs ni les avantages. C'est qu'on ne sait pas que dans la verité, on n'est jamais moins seul que quand on est seul, parce qu'alors on a le plaisir de traitter avec soi-même, c'est-à-dire avec la personne du monde que chacun aime davantage, ou comme dit encore mieux saint Bernard, parce qu'alors on est avec Dieu, avec qui l'on ne peut dire combien il est doux de converser loin du tumulte & de l'embarras du siécle.

Je ne sai s'il est vrai ce qu'on nous dit du premier âge du monde, que les hommes vivant dans les forêts séparez les uns des autres, n'étoiẽt gueres plus-raisonnables que les bêtes parmi lesquelles ils habitoiẽt, jusqu'à ce qu'aïãt été réünis dans les endroits, où la nature avoit rassemblé plus de commoditez pour la vie, ils trouverent dans la societé cette politesse, & cette perfection de la raison, qui ne les distingue pas moins, ce me semble, des animaux que la raison-même. Mais on ne fut pas long-tems sans s'appercevoir, que cét avantage quelque considerable qu'il parût pour le genre humain, étoit balancé par de grans inconveniens. Ce commerce qui d'abor avoit adoucit les esprits,

esprits, corrompit les mœurs bien-tôt aprés, on y perdit insensiblement l'innocence & la vertu, soit que les vices qui sont contagieux de leur nature s'y communiquassent par les discours & par les exemples, soit que par la pente naturelle que nous avons tous au mal, on abusast pour le commettre des nouvelles connoissances, qu'on aqueroit tous les jours.

Aprés avoir abandonné les deserts pour apprendre à vivre, les mieux avisez ont été contraints de s'y rengager, pour y r'apprendre à bien vivre. On a trouvé qu'aprés tout il y avoit moins de danger de se familiariser avec les lions qu'avec les hommes, & que les passions qui s'allumoient dans le grand monde, nous rendoient encore plus-semblables aux animaux, que l'humeur farouche & sauvage qu'inspiroit la solitude. Or comme la depravation est plus-grande aujourd'hui qu'elle n'a jamais été, & que nôtre siécle qui se polit tous les jours, semble aussi se corrompre tous les jours de plus en plus, je ne sai s'il y eût jamais de tems, où l'on eût plus de sujet de se rétrancher entiérement de la vie civile, & de fuïr dans les lieux les plus reculez.

Dieu n'a imposé à personne l'obligation de quitter le monde pour embrasser la vie Religieuse, on ne peut nier toutefois qu'il n'y ait un monde dans le monde-même auquel tout Chrêtien est obligé de renoncer. Il y a au milieu de nous un monde reprouvé & maudit de Dieu, un monde dont satan est le maître & le

souverain, un monde pour lequel le Sauveur n'a point offert ses priéres à son Pere, un monde enfin que Iesus-Christ a mépriſé, & dont il a toujours été mépriſé: Mais où prendrons-nous cét impie, ce mal heureux monde, & quels ſont les lieux, où s'aſſemblent les perſonnes qui le compoſent? c'eſt à vous ſes idolâtres que je dois le demander, tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'il eſt où regne la vanité, l'orgueil, la molleſſe, l'impureté, l'irreligion; Il eſt où c'eſt qu'on fait moins de cas des regles de l'Evangile, & où l'on fait même gloire d'en ſuivre de tout oppoſées. C'eſt à vous de voir où c'eſt que ſe trouvent tous ces deſordres, mais quelque part qu'ils ſe rencontrent, il eſt certain qu'être de ce monde-là, & n'être pas du nombre des prédeſtinez, avoir quelque liaiſon avec lui & être ennemi declaré du Fils de Dieu, c'eſt toute la méme choſe. Vous dittes que ce n'eſt ni à la comedie, ni au bal, ni au cours, ni dans les cercles; que ce n'eſt ni dans les cabarets, ni dans les academies de jeu que ce monde ſe rencontre; dittes-nous, s'il vous plaît, où c'eſt donc que nous devons le chercher pour le fuïr, car enfin il y en a un, & ce n'eſt ni contre un fantôme, ni contre une chimere que nôtre maître nous a ordonné de prendre les armes. D'ailleurs comme il renferme ou tous les reprouvez, ou du moins la plus-grande partie des reprouvez, ce ſeroit ſe moquer que de dire qu'une ſi grande multitude ſe dérobe aux yeux des hommes, & qu'elle marche par des ſentiers

inconus, quoi-que la foi nous enſeigne qu'ils tiennent une route fort battuë & fort ſpacieuſe.

David ſe plaignoit à Dieu que ſes ennemis lui cachoient des lacs ſur ſon chemin, *in via hac qua ambulabam, abſconderunt laqueum mihi ?* mais le monde ne couvre point ceux qu'il vous prépare, Il publie hautement ſes maximes les plus-dangereuſes, il ne déguiſe point ni ſes ſentimens, ni ſes deſſeins. Comment pourroit-on ne voir pas les piéges qu'il tend à la chaſteté, puiſque c'eſt aux yeux pour la plûpart qu'il les tend, & que toute ſon étude eſt de les rendre viſibles ? Pouvez-vous entrer dans un bal ſans apercevoir le peril, ne vous y préſente-t-on pas le poiſon de toutes parts, & ne ſavez-vous pas même avant que d'y entrer, qu'on n'a ſongé tout le jour qu'à préparer le breuvage, pour en rendre l'effet & plus-mortel & plus-prompt ? Qu'eſt-ce qu'on y fait, qu'eſt-ce qu'on y dit, qui ne tende à inſpirer la paſſion, & à corrompre le cœur ? Ce que je dis des grandes aſſemblées, il le faut dire à proportion de toutes les autres ; il le faut même dire des entretiens particuliers, qui nous doivent être quelquefois les plus-ſuſpects. Les lieux d'aſſemblées ſont comme des fournaiſes ardentes où le monde ramaſſe, pour ainſi dire, un plus-grand nombre de charbons, qui s'allument, qui ſe conſument les uns les autres. Mais comme il ne faut qu'une étincelle pour cauſer un grand embraſement, il n'y a nulle

seûreté à s'approcher de ces charbons, lors même qu'ils sont separez, c'est toûjours du feu, & vous n'étes pas si simple que de croire qu'on puisse le toucher sans se brûler.

Pour vous convaincre qu'il est trés-difficile de se sauver vivant dans le monde, je n'ai pas besoin de recourir au témoignage de ceux qui se sont entiérement retirez des compagnies, par le desespoir d'y pouvoir faire leur salut, je m'en rapporte à l'experience de ceux qui s'y plaisent encore, & qui ne peuvent s'en separer. Quand un Confesseur leur reproche leur facilité à retomber dans de certains crimes, leur imprudence à prendre certaines libertez qui tirent à consequence; quand on leur représente le danger qu'il y a & pour eux & pour les autres à ouvrir ou à continuër des discours qui blessent l'honnêteté, qui blessent la réputation de leurs freres, qui blessent même la Religion, savez-vous ce qu'ils ont coûtume de répondre; il faudroit donc être muet, disent-ils, à moins d'être de bronze, on ne sauroit se défendre des mauvais desirs au milieu d'un monde, où tout conspire à les faire naître; d'ailleurs on s'y trouve tous les jours dans de si funestes conjonctures, il s'y présente de si grandes commoditez de faire le mal, qu'on peut dire qu'il y devient comme nécessaire; voila, ce qui se dit tous les jours par des personnes, qui prétendent par là justifier en quelque sorte leurs déreglemens, mais ils se trompent, il est impossible de voir le

monde, d'y entretenir quelque commerce sans offencer Dieu, ou sans s'exposer au peril de l'offencer, vous êtes donc obligé de vous retirer & de rompre avec lui. Mais je ne suis pas de cét avis, moi, dira peut-être quelcun, je crois que je puis vivre au milieu du monde, & y vivre comme on y vit, sans intereſſer nullement ma conſience; je ne vous demande point par quelle raiſon vous appuïez un ſentiment ſi contraire au ſentiment des plus-vertueux & des plus-vicieux-mêmes. Mais vous le voïez ce monde, & vous êtes ſans doute fort ſatisfait de la maniére dont il vous a traitté juſqu'à cette heure. Ie vous demande ſeulement y vivez-vous en effet dans une grande innocence, car en vain me prouveriez vous par mille raiſons, & par l'autorité des plus-grans Docteurs, qu'il n'eſt pas impoſſible de ni pecher pas, ſi vous y pechez tous les jours. Dittes-moi donc, s'il vous plaît, dans ces compagnies où vous êtes depuis le matin juſqu'au ſoir, avez-vous quelquefois paſſé un jour tout entier ſans qu'on y ait fait des détractions en vôtre préſence, ou ſans que vous en aïez fait vous-même? ſans y entendre des diſcours laſcifs, ou ſans en tenir vous-même? je ne parle point des mauvais deſirs que vous y cauſez aux autres, & dont vos paroles & vos regars, les deſſeins formez que vous y portez, les ſoins exceſſifs que vous prenez de vous habiller & de vous parer à vôtre avantage, ne vous rendent que trop coupable; je ne parle que de ceux que

vous y avez conceûs vous-mêmes. Oseriez-vous me dire, que vous en avez toûjours rapporté un cœur aussi chaste, une imagination aussi pure que vous l'y aviez portée.

Ie sai qu'il y en a qui se moquent de nous quand on leur représente tous ces dangers, qui disent qu'ils ne s'apperçoivent point, que les objets fassent de mauvaises impressions sur leur esprit, & qu'ils n'entendent point malice à tout ce qu'on dit pour entretenir, ou pour egaïer la conversation. Voulez-vous que je vous dise quelles sortes de personnes sont celles-là? ce sont gens mal instruits, qui ignorent jusqu'aux commandemens de Dieu, qui veulent bien les ignorer, parce qu'ils n'ont pas envie de les observer; ce sont gens qui vivent sans réflexion, qui avalent l'iniquité comme l'eau, qui n'examinent ni les pensées qui entrent dans leur esprit, ni les paroles qui sortent de leur bouche, qui ne comtent parmi les crimes que les actions, & encore les plus-criminelles & les plus-infames. Car de dire qu'il y ait des hommes insensibles à tout ce qui est capable de reveiller & d'enflammer les passions, c'est, dit saint Iean Crisostôme, ce qu'on ne me persuadera jamais. Quoi, dit ce Pere, David a été blessé, & vous êtes invulnerable; un regar a renversé cette colomne, & vous voulez que je me fie à vôtre constance, toute la sainteté n'a pû tenir contre la premiére tentation, & vous osez dire que vous êtes inébranlable au milieu de tant d'ennemis?

Vôtre esprit est attaqué par les yeux, par les oreilles, par l'odorat vous etes environné de précipices, vous vous jettez au milieu des bêtes farouches & vous voulez me faire acroire qu'elles ne vous mordent point ? Etes-vous un caillou, êtes-vous de bronze, n'êtes-vous pas homme comme les autres ? comment donc pouvez-vous manier le feu sans vous brûler ?

Vous dites que le saint homme Lot s'étant trouvé tout seul au milieu d'une & même de plusieurs villes débordées, se garantit de l'infection générale. Mais cét exemple ne favorise point la temérité des gens du monde, au contraire il devroit les faire trembler ; il est vrai que Lot ne fut point ébranlé par l'exemple des Sodomites, ce fut un effet admirable de son inviolable fidelité, mais n'en fut ce pas un bien étrange de la fragilité humaine & de la malignité du mauvais exemple, que parmi une nation toute entiére, il ne se trouva que lui seul, qui fut assez fort pour y résister. Vous vous encouragez encore par l'exemple de Noé, dont la vertu, dittes-vous, résista à la corruption de tous les hommes, au lieu de fremir en faisant réflexion, que de tous les hommes, il n'y eût que lui qui ne fut pas entraîné par le torrent. De plus ces deux saints Personnages vécurent à la verité, le premier dans un païs, & l'autre dans un siécle fort corrompu ; mais ils n'eurent ni l'un, ni l'autre nul commerce avec les méchans. L'Ecriture nous apprend que Noé s'occupoit à construire l'Arche, tandis

que toute la terre étoit plongée dans la débauche, & saint Crisostôme asseûre que dans le tems que Sodome se souïlloit de mille crimes, Lot se tenoit cependant chez soi, où il tâchoit de plaire à Dieu, en reglant sa maison & l'instruisant à la crainte du Seigneur.

Tous les Saints & tous les Docteurs les plus-éclairez conviennent, que la vie des hommes Apostoliques, c'est-à-dire, de ceux qui s'emploient au salut des Ames, que cette vie, dis-je, est environnée de perils, & qu'à moins d'y apporter de grandes précautions, à moins de s'être armé d'une vertu extraordinaire, avant que de s'y embarquer, à moins d'en exercer les fonctions avec beaucoup de circonspection & de vigilance, à moins de l'interrompre même de tems en tems, comme pour prendre de nouveaux préservatifs contre le mauvais air du monde; qu'à moins de cela, dis-je, ils ne peuvent manquer de perir. Si des Saints qui ne s'exposent dans le monde que pour le santifier, courent hazar d'en être pervertis eux-mêmes. Vous qui n'avez pas à beaucoup prés un aussi grand fond de vertu, qui ne songez qu'à passer le tems, à prendre vos plaisirs, comment pouvez-vous croire que vous y étes en seûreté. Ceux qui ne voïent le monde qu'à l'Eglise, qu'au Tribunal de la penitence ont sujet de craindre en ces lieux-là, & vous ne le craignez pas au téatre, au bal & dans les ruëlles?

Qu'en dittes-vous aveugle & inconsidérée jeuneſſe, qui attendez avec tant d'impatience, que vôtre âge ou vos occupations vous donnent entrée dans les compagnies, qui triomphez de joïe, lorſque vous voïez approcher le tems que vous pourrez vous méler dans ce beau monde, qui vous paroît agréable. Helas ſi vous ſaviez à quel précipice vous courez; que ce beau monde aura bien-tôt terni toute la beauté de vôame; qu'il vous aura bien-tôt ravi la grace de Dieu & ravagé toutes ces belles vertus, qu'une inſtruction ſoigneuſe & penible commençoit à faire germer en vôtre cœur. Quel deplorable changement ne ſe va-t-il pas faire en vous, par le commerce que vous aurez avec lui. Mais n'eſt-il pas bien étrange, qu'il ſe trouve quelquefois des peres & des meres, qui n'ont pas moins d'empreſſement d'expoſer leurs enfans à ces perils, que les enfans eux-mêmes en ont de s'y engager, des parens qui ſont les premiers à leur inſpirer ce pernicieux deſir, & qui leur ſavent mauvais gré de leur indifference, lorſqu'ils n'ont pour cela qu'une paſſion mediocre. Mal-heureuſes meres, car c'eſt ſur vous principalement que doit tomber le réproche, qui parez vos filles, comme on faiſoit autrefois les victimes qu'on deſtinoit à la mort, qui les parez, dis-je, avec tant de ſoin pour les aller ſacrifier à l'idole du monde & de l'impudicité. Quel eſt vôtre deſeſpoir de porter ainſi

le poignar dans le sein de ces pauvres innocentes ; n'aviez-vous soûaitté des enfans que pour les corrompre, ne les aviez-vous mis au monde que pour les damner ? Vous dittes que vous veillerez sur elles, je vous entens, c'est-à-dire que vous sauverez devant le monde & leur honneur & le vôtre ; mais quel secret admirable avez-vous appris du ciel, pour sauver leur innocence au milieu d'une si grande corruption ?

La raison pourquoi le peuple d'Israël fut si long-tems en Egipte sans faire de sacrifice au vrai Dieu, c'est que les animaux qui leur devoient servir de victime étoient eux-mêmes les dieux des Egiptiens, qui n'auroient pas souffert qu'on les eust immolez à une autre divinité, c'est pourquoi il fallut aller au desert, & s'éloigner de ces idolâtres, pour rendre au Seigneur un culte qu'ils avoient si long tems interrompu. On peut dire que le pecheur se trouve dans une conjoncture toute semblable, pour se reconcilier avec son Dieu, il faut qu'il lui sacrifie tout ce que le monde estime, tout ce que le monde aime, tout ce que le monde adore, qu'il renonce à ses jeux, à ses maniéres, à ses modes, ne tenir que des discours édifiants & chrêtiens, enfin se déclarer en tout & par tout pour la vertu & contre la vanité. Or prétendre observer cette conduite à la veûë des gens du monde, se distinguer d'eux en toutes choses, sans toutefois

ſe ſeparer d'eux, ce ſeroit s'expoſer à une perſecution trop forte pour une vertu encore foible, ce ſeroit s'expoſer à une étrange tentation, ou de tout quitter par reſpect humain, ou du moins de tout perdre par vaine gloire.

DU RESPECT HVMAIN.

LA Personne de Iésus-Christ a été persecutée dés le berceau ; L'Eglise qui est son corps mistique, l'a été dés sa naissance, & les gens-de-bien qui sont ses images, le sont encore en nos jours, dés le moment qu'ils se déclarent pour lui. Mais il faut avoüer que ces trois persécutions ont eû des succez bien differens. La premiére a tourné à la perte des Juifs qui la lui faisoient. La deuxiéme, à l'avantage des infidelles mêmes, qui en étoient les auteurs, & qui se sont tous convertis ; toutes deux ont élevé le Sauveur sur le trône par les mémes voïes, qu'elles emploïoient pour le détruire ; au lieu que la troisiéme le couvre de confusion, & qu'elle est égallement funeste & au monde qui la suscite, & aux Chrêtiens qui la souffrent. Combien de personnes aïant été touchées de Dieu, auroient commencé une

vie plus réglée, auroient méme embraſſé volontiers une vie trés-réformée & trés-ſainte, ſi la crainte des diſcours & des jugemens du monde n'euſt étouffé de ſi ſaintes réſolutions, s'ils n'avoient été retenus par je ne ſai quelle honte, on ſe ſeroit aiſément privé des plus-agréables plaiſirs, on n'étoit plus ſi fort rebuté des rigueurs de la penitence, on trouvoit même je ne ſai quoi de fort charmant à vivre comme les Saints, & à faire pour Dieu quelque choſe d'héroïque, mais que penſera le monde, ſi je ne parois plus dans les compagnies ? ſi tout d'un coup je parois en un habit ſimple & avec un exterieur compoſé ? Si l'on me voit à l'Hôpital & dans les maiſons des pauvres ; ſi je me confeſſe, ſi je communie auſſi ſouvent que je ſens bien que Dieu le ſoûaitteroit de moi, que n'en dira-t-on point dans le monde. Monde ! impie & mal-heureux monde ! ne ceſſeras-tu donc jamais de faire la guerre à Jesus-Christ ? Sera-ce donc toûjours en vain qu'il t'aura vaincu, qu'il t'aura mépriſé, qu'il t'aura confondu par ſa doctrine & par ſes exemples ? Monde foible & impuiſſant juſqu'à quand paroîtras-tu ſi redoutable aux ſerviteurs du Dieu des armées ? Juſqu'à quand ſeras-tu la crainte & la terreur de ceux qui ſe peuvent rendre & tes accuſateurs & tes juges ?

La crainte que produit dans les Chrêtiens le reſpect humain n'eſt pas juſte. Parceque ce qu'on craint ne mérite que du mépris. Ce

qui nous fait rougir doit faire toute nôtre gloire : Et ce que nous craignons n'arrivera pas, tout le contraire arrivera. Cette crainte eſt funeſte à nôtre égar, parce qu'elle eſt une ſource perpetuelle de peché, une occaſion de ſcandale au prochain, un objet de mépris à Dieu, un ſujet de honte à Iesus-Christ.

Ceux qui ont quelque honte de faire le bien devant les hommes, ſont ſemblables à ces oiſeaux ſimples & craintifs, qui épouvantez par le bruit que le Chaſſeur fait à deſſein pour les tirer de leur fort, abandonnent le buiſſon où ils étoient en ſeûreté, & vont donner dans le panneau qu'on leur a tendu. C'eſt-à-dire que les hommes que la vaine crainte du monde, que les vains diſcours des autres hommes détournent de la pieté ; que ces hommes, dis-je, ſont & fort timides & fort imprudens ; qu'ils ne voïent ni le peril qui les arrête, ni celui qui les pourſuit, qu'ils ſe riroient de leur propre crainte, s'ils connoiſſoient combien elle eſt vaine.

Savez-vous bien ce que c'étoit que la terre promiſe, dans l'idée de ces eſpions timides, qui furent commandez pour l'aller reconnoître ? C'étoit un monſtre affamé qui devoroit tous ceux qui oſoient s'y établir, & ſes habitans autant de Géans terribles, devant qui les enfans de Dieu ne devoient paroître que comme des moucherons. Mais dans la verité cette terre étoit merveilleuſement abondante en lait & en miel, ſes habitans étoient des hommes

foibles comme les autres, dont la défaite ne coûta que peu de sang au peuple d'Israël. A entendre parler un soldat qu'une terreur panique a privé de jugement, qui vient communiquer sa crainte à toute une ville, & semer l'allarme & l'épouvante dans tout un camp; à l'entendre parler, c'est une armée entiére d'ennemis, dont toutes les campagnes voisines sont innondées, qui lui a donné une juste crainte, c'est un nombre presque infini de machines épouventables, une nuée de piques & de javelots. Mais examinez de plus prés la cause de sa fraïeur, vous trouverez, comme il est arrivé plus d'une fois, qu'il a pris des troupeaux de brebis pour des bataillons, & un champ semé de chardons & de ronces pour un gros de piquiers & de gens de trait.

Il y a donc bien de la difference entre l'objet d'une vaine crainte, quand on le regarde en lui-même, & ce même objet lors qu'on le considere dans l idée, que s'en forme un petit esprit, lequel a coûtume de grossir & de defigurer toutes choses. De sorte que pour savoir au vrai, quel est le mal que craignent les gens du monde, & qui les empêche de faire profession d'une vie reglée & chrêtienne, il ne faudroit pas, ce semble, en juger sur le rapport qu'ils en font eux-mêmes, lequel sans doute est bien éloigné de la verité. Cependant écoutons les. Ils disent qu'on parlera d'eux, qu'on dira, &c. Vous voïez déja que tout ce qu'ils craignent ce ne sont que des paroles. O

que si nous avions un peu de crainte de Dieu, de ses jugemens, de l'enfer, un peu de foi, que de simples paroles feroient peu d'impression sur nos esprits.

Voïons si c'est le monde que vous mépriſez, il est tout visible que non, puisque vous faittes tant de cas de ses sentimens, que vous ménagez si fort ses bonnes graces, que vous gardez tant de mesures avec lui, il faut donc que vous mépriſiez Dieu ; *Væ qui ſpernis, nonne & ſperneris ?* Les méchans ne craignent point les jugemens des bons, d'où vient que les bons craignent leurs censures déraisonnables. Vous voulez que Dieu s'accommode au monde, & Dieu vouloit vous faire le juge du monde, il vouloit faire sortir sa condannation de vôtre bouche, le mettre à vos piés, & vous mettre au dessus de toutes ses puissances, & vous êtes assez lâche pour vous soûmettre à lui, & assez insensé pour prétendre que Dieu s'assujettisse lui-même à sa tirannie.

Tous les hommes ne vous traitteront pas de la sorte, il n'y en aura que quelques-uns qui noirciront vôtre réputation par une secrete envie, & ces envieux-là même, en vous décriant vous admireront, comme les flateurs condannent dans leur cœur ceux qu'ils relevent au déors par leurs loüanges pleines de mensonges.

Pourquoi ôter à vôtre frere la plus-forte de toutes les graces exterieures, qui est le bon exemple ; vôtre vertu dont il se moque peut-

être

être au commençement, le touchera enfin. Eh quoi, dira t-il, le Paradis n'eſt-il fait que pour cét homme-là, eſt-ce que je n'y ai pas autant de part que lui?

Sainte Téreſe remarque, que nul ne ſe fait Saint, qu'il n'en mene pluſieurs en Paradis. Pourquoi n'en ferai-je pas autant, aprés tout il a pris le bon parti, il faut profiter de ſa conduite?

Que font les Chrêtiens, dont ils aïent ſujet de rougir? Quel homme, s'il eſt tant ſoit peu raiſonnable, doit trouver étrange qu'ils penſent à la choſe du monde qui leur eſt la plus-importante? Qu'ils aſſeûrent leur fortune pour une éternité toute entiére, qu'ils ſervent le Maître le plus-grand, le plus-juſte, le plus-aimable, le plus-liberal qui ſoit au monde? Depuis quand eſt-ce une foibleſſe d'eſprit & de courage, de n'avoir que du mépris pour les choſes viles & mépriſables, de ne vouloir ſervir que le plus-independant de tous les Souverains? Depuis quand eſt-ce une extravagance de ſervir un Dieu, que tous les Sages de tous les ſiécles & les Païens mêmes au milieu de leurs ténebres ont reconnu pour l'arbitre de la vie & de la mort.

Les Païens ne rougiſſent point de leur Religion, leurs jardins & leurs galeries étoient ornées des ſtatuës de leurs Dieux, des Tableaux qui repréſentoient leurs abominables miſtéres, & les Chrétiens ont quelquefois honte de parer leurs chambres d'un Crucifi-

fix, d'un image de dévotion.

Les perſecutions du déors, la cruauté des tirans, n'a ſervi qu'à affermir l'Egliſe. Les Chrêtiens faiſoient gloire du Chriſtianiſme, lorſque les Païens les couvroient d'infamie, les dépouilloient de tous leurs biens, leur faiſoient endurer toute ſorte de ſupplices, leurs plus-ſanglantes railleries, leurs menaces les plus-cruelles ne donnoient nulle atteinte à leur conſtance. Mais lorſque les Chrêtiens eux-mêmes deviennent les perſecuteurs des Chrêtiens, que le Roïaume de Jesus-Christ eſt partagé, on eſt ſurpris par leurs artifices, & le mal venant de-là méme d'où l'on devoit attendre le remede, on perit & on ſe rend.

Je ne m'étonne pas que les Iuifs aïant été ſcandaliſez de la Croix de Iesus-Christ, que les Païens aïent d'abor traitté de folie nos plus-adorables Miſtéres; & qu'on ait eû honte de reconnoître pour Dieu un homme, qui avoit expiré dans la douleur & dans la miſere; mais je ne ſaurois comprendre comment il ſe peut faire, qu'on ait honte de ſervir celui qu'on reconnoît ouvertement pour un Dieu. Aujourd'hui que la divinité de nôtre Maître eſt établie par toute la terre, que le bois infame ſurquoi il eſt mort, eſt devenu l'objet du culte public, qu'on fait gloire de porter la Croix ſur les Couronnes, qu'on ne rougit point du nom de Chrêtien, que cependant on rougiſſe du devoir & des vertus du Chrêtien. Quand méme vous n'auriez point de Foi dans le cœur

vous n'oseriez combattre ouvertement la divinité de Iesus-Christ, tant elle est bien établie, & vous n'osez pas lui obéir, comment accordez-vous des sentimens si opposez ? Vous avoûez que Jésus-Christ est vôtre Dieu, qu'il est vôtre Maître, vous n'oseriez le desavoûër, & cependant vous avez honte d'avoûër, que vous étes son serviteur & son disciple ?

Si les hipocrites sont si dignes de repréension, parce qu'ils ne font le bien que pour s'attirer une vaine estime, que doit-on dire de ceux qui par le même motif omettent de faire le bien, & font même quelquefois le mal ? Ceux-la aiment-mieux plaire à un homme que de plaire à Dieu, & ceux-ci aiment mieux déplaire à Dieu, que de ne plaire pas aux hommes. En quoi les premiers ont du moins cét avantage, que c'est pour plaire aux bons qu'ils travaillent, au lieu que ceux-ci n'ont en veûë que d'étre approuvez des méchans, dont les loûanges sont des blâmes effectifs, dont l'approbation est un veritable réproche, & ainsi ils doivent s'attendre à toutes les maledictions des hipocrites & à un plus rude châtiment.

Quiconque craint de se déclarer pour Dieu, a ce principe dans l'esprit & dans le cœur. Il se faut ménager avec le monde, il faut conserver l'estime des hommes du monde, il faut servir Dieu, mais il ne faut pas passer pour dévot. Si vous étes à l'Eglise avec le respect

& la réverence que demande la préſence de vôtre Dieu ; ſi vous refuſez généreuſement d'y écouter les diſcours des libertins, d'y répondre à leurs railleries ſcandaleuſes, d'en faire un lieu de rendez-vous & de coqueterie, vous paſſerez pour dévot, doncques il faut être impie pour plaire aux impies. Si vous prenez la liberté de fermer la bouche aux méchans & aux médiſans, ſi vous témoignez comme vous y êtes obligé, que leurs diſcours vous déplaiſent, ſi vous les faites taire par vôtre ſilence, ſi vous les reprimez par vôtre autorité, vous perdrez l'eſtime de ces gens-là, vous aplaudirez donc à tous leurs diſcours, vous encherirez ſur leurs railleries ſacrileges, vous appuïerez leurs détractions. Du moins il vous faudra des graces extraordinaires, pour combattre dans l'occaſion, & dans la pratique une maxime que vous avez établie comme le premier principe de vôtre vie, mais les aurez-vous ces grandes graces ? Dieu verſera-t-il avec profuſion ſes faveurs & ſes tréſors ſur une ame qui ſe ménage avec lui, qui ne lui donne que ce que le monde ne veut pas ? Vous deviendrez l'objet du mépris de Dieu, puiſque vous ne lui donnez que ce que le monde ne veut pas, vous donnez au monde tout ce qu'il veut, qui ſont les déors, car il n'a que faire de l'interieur ? *Cui aſſimilaſtis me & adæquaſtis* ? Ou vous préferez le monde à Dieu, ou vous le faites aller du pair avec lui, ou du moins vous traittez Dieu comme s'il ne vous ſuffiſoit pas tout

seul, comme si la faveur du monde vous étoit nécessaire avec la sienne, comme s'il ne pouvoit vous tenir lieu de toutes choses.

Le jugement des impies que vous craignez est infiniment opposé à celui de Dieu, à celui des gens-de-bien, à celui-là même de la plûpart des méchants. Mais dittes-moi ce que c'est que ces discours, dans la verité ne sont-ce pas des loûanges; ceux qui parlent de la sorte, ce sont gens estimez fous auprés de Dieu, estimez fous par vous-même qui les craignez, par eux-mêmes qui se jugent tels *nos insensati*. C'est ce monde contre qui le monde visible s'armera; *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos*.

Il n'y a que les impies & les atées qui se moquent des gens-de-bien, car la plûpart des méchans, parce qu'ils n'ont pas la force de résister à leurs mauvaises inclinations, ils n'ont pas pour cela l'esprit gâté, ils voïent ce qui est bien, & le loûent dans les autres.

Il faut avoûër que les Apôtres firent paroître une étrange foiblesse à la mort du Sauveur du monde. Je ne vois rien dans toute l'Histoire de sa Passion qui fust plus-capable d'augmenter le scandale des Iuifs, & de les confirmer dans l'erreur, où ils étoient touchant la divinité de Jesus-Christ, que le silence & la fuite de tant de disciples, qui faisoient profession d'avoir un attachement trés-particulier pour sa personne, & de toutes les circonstances qui rendirent son supplice si infame & si

douloureux, je ne doute point que celle-ci ne fuſt la plus-honteuſe & la plus-dure. Cependant la crainte que ces mêmes diſciples témoignent aprés ſa Réſurrection, me paroît encore plus-lâche que la perfidie qu'ils commirent à ſa mort ; car ſi leur Foi parut alors chancelante & incertaine, s'ils douterent de la divinité de IESUS, ce ne fut qu'aprés avoir veû ce Dieu dans un état, qui pouvoit faire douter raiſonnablement s'il étoit homme, & s'ils perdirent enfin toute ſorte d'eſperance, ce ne fut qu'aprés que ce méme Dieu, qui en étoit l'unique apuï eût lui-même perdu la vie.

Mais aprés que la nouvelle vie de IESUS-CHRIST doit avoir affermi leur foi & réveillé leur eſperance ; aprés que la gloire de ſa Réſurrection a entiérement effacé l'ignominie de ſa mort, je leur demanderois volontiers, quel prétexte ils peuvent avoir pour colorer cette crainte, qui les tient enfermez au milieu de Ieruſalem, & qui leur lie la langue, lorſqu'ils devroient publier par tout la victoire de leur Maître. S'il y avoit quelque honte à ſe déclarer pour un homme mourant & attaché à la Croix ; y a-t-il rien de plus-glorieux, que de prêcher un Dieu vivant & réſuſcité ; s'ils ont été vaincus & mis en fuite à la ſeule veûë de la mort, peuvent-ils l'appréender encore aprés avoir receû des gages ſi aſſeûrez de leur réſurrection.

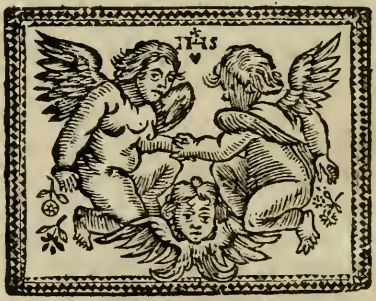
Cette honte que nous condannons dans ces premiers fidelles a paſſé juſqu'à nous, & elle

continuë de faire de trés-funeſtes ravages dans le troupeau de IESUS-CHRIST. Combien de pecheurs ſe ſeroient peut-être convertis, ſi une honte ſotte & ridicule n'avoit rendu inutiles les bons deſirs que Dieu leur a ſi ſouvent inſpirez ? Combien de Chrétiens tiédes & imparfaits ſont retenus dans leur vie molle & languiſſante, par une vaine crainte du monde, par la crainte des diſcours & des jugemens du monde ! C'eſt contre ce monde qu'il a fallu que le Saint Eſprit deſcendit viſiblement dans le Cenacle, pour raſſeûrer les Apôtres contre un ennemi ſi foible & ſi dangereux tout enſemble.

Dieu punit ſouvent ces reſpects humains par les mêmes maux qu'ils nous font appréender, Dieu permettra que cette femme qui craint de paſſer pour dévote, paſſera pour une perduë, il permettra que quelque mal-heur honteux, quelque outrage ſanglant couvrira de confuſion cét homme, qui rougit de paroître Chrêtien.

Il faut une grande Foi pour croire qu'un Homme crucifié eſt un Dieu ; mais ſuppoſé qu'on le croïe, qu'on l'adore, & que tout le monde l'adore ; je ne vois pas pourquoi on auroit honte de le ſervir. Accordez ces deux choſes, s'il eſt poſſible, faire gloire d'être Chrêtien & rougir d'être bon Chrétien, c'eſt comme ſi un homme ſe t[illegible] honoré de la qualité de ſoldat, & qu'il fuſt honteux d'être brave & vaillant ſoldat. Quel Prince a jamais

crû qu'il lui étoit plus-glorieux d'être Roi que d'être grand Roi. Vous vous vantez que IESUS-CHRIST eſt vôtre Maître, & vous avez honte de le ſervir. S'il y a quelque gloire à être ſon ſerviteur ; qui ne voit que le comble de la gloire c'eſt d'être ardent & zelé pour ſon ſervice. Mais le monde ne l'entend pas de la ſorte, je le crois bien que l'ennemi mortel du Fils de Dieu ne vous loüera pas des ſervices que vous lui rendrez ; mais eſt-il une plus-grande gloire pour un ſerviteur, que d'avoir pour ennemis tous les ennemis de ſon Maître.



DES

DEVOIRS D'ÉTAT.

LE bon ordre du monde dépend de s'aquiter des devoirs de son état. Tous les desordres naissent de la négligence qu'on a à s'en aquiter. Ce seroit quelque chose de beau que le monde, si chacun s'aquittoit des devoirs de son état. C'est ce qu'on néglige d'avantage, même les gens de pieté, & quelquefois ceux-ci plus que les autres, on ne s'en accuse pourtant point. *Dixisti peccata Caroli non Cæsaris*, disoit à Charles-Quint son Confesseur.

Il y a plus de gens dannez pour ces fautes que pour toutes les autres. La moitié se dannent pour ne s'en aquiter pas, & l'autre moitié parce qu'on ne s'en est pas aquitté à leur égar. Ils prévalent aux devoirs particuliers. D'où vient qu'un Magistrat ne doit plus avoir

égar ni aux parens ni aux amis. Tout de même que le bien public doit prévaloir au bien particulier. JESUS-CHRIST qui étoit venu au monde pour l'instruire & pour le sauver, ne pense plus à sa Mere, quand il s'agit de faire son office de Rédempteur, il ne considere plus personne que par le rapport que chacun a à cette qualité de Rédempteur. Ceux qui coopérent avec lui sont ses freres, ceux auſquels il donne une nouvelle vie par son Sang sont ses enfans, il n'a plus d'autre Mere que celle qui se rend digne de cette qualité par une soûmission parfaitte à la volonté de son Pere.

Un homme qui manque aux devoirs de son état, quoi-qu'il fasse d'ailleurs, est une voix discordante dans l'harmonie du monde. Ceux qui s'aquittent de tous les autres devoirs, négligent souvent ceux-ci, & ceux qui ne les négligent pas s'en aquittent peu chrétiennement, ils s'en aquittent pour des interests & des considerations humaines, ce n'est pas s'en aquitter.

Quand on choisit un état, on n'envisage que les avantages humains qui s'y rencontrent, & point du tout les devoirs. On ne sauroit manquer à ces devoirs sans blesser le prochain, & comme Dieu a ces interests beaucoup plus à cœur que les siens propres, de-là vient qu'il est plus-dangereux d'y manquer.

On trouveroit étrange qu'un homme se fît Religieux, sans savoir à quoi il s'engage; & que doit-on dire d'un Seculier qui est depuis

vint ans engagé dans le Mariage, ou dans une Charge, ou dans une Profeſſion, ſans avoir jamais bien examiné les obligations qu'elle lui impoſe.

Les omiſſions en ce point ſe commettent aiſément, on ne s'en aperçoit qu'avec peine, & par-conſequent c'eſt rarement qu'on les repare. Ce ſont des pechez qu'on fait en ne faiſant rien ; c'eſt un peché qui ne conſiſte pas en une méchante action, & qui eſt ſouvent la ſuite d'une bonne œuvre.

En omettant vos devoirs, vous dannez les autres & vous vous dannez vous-mêmes ; les autres parce que vous n'avez pas ſoin de les tenir dans leur devoir ; vous-même parce que vous ne vous aquittez pas du vôtre. Les moins méchans ſeront dannez pour ce qu'ils auront fait, & les plus-méchans pour ce qu'ils n'auront pas fait.

DU MARIAGE.

LA plûpart des gens ne regardent dans le Mariage que les premiers jours, ou quelques petites douceurs, que Dieu a répanduës dans toutes les conditions, pour aider ceux qui s'y engagent à en supporter les peines ; ils font comme certains jeunes enfans, qui pour se déterminer à embrasser l'état Religieux, n'ont égar qu'aux jardins & aux peintures d'une maison Religieuse.

Il n'y a nulle condition qui demande plus de déliberation, sur quoi il faille attendre d'avantage la vocation de Dieu, parce que c'est la condition du monde, où il y ait plus de perils, plus de peines, plus d'obligations.

Il y a trois sortes de conditions, sur quoi l'on dit d'ordinaire qu'on ne sauroit trop consulter Dieu : Le celibat pour un laïque parce que cét êtat expose à de grands perils : La religion parce qu'elle est accompagnée de

grandes peines : Les Prélatures Eccleſiaſtiques parce qu'elles impoſent de grandes obligations. Ces trois motifs ſe trouvent renfermez dans le Mariage. Il y a de grandes obligations, de grandes peines, de grands perils.

Les obligations de travailler au ſalut l'un de l'autre, à celui des enfans, des domeſtiques. Vous répondrez de l'ame de vôtre mari, de celle de vos enfans, de celle de vos domeſtiques. Par conſequent vous devez vivre d'une vie fort chrêtienne & fort exemplaire. Vous devez les inſtruire, les corriger, veiller & prier pour eux. Pour les peines, vous devez dans le Mariage vous ſupporter l'un l'autre, élever les enfans, les entretenir, les établir, corriger leurs défauts naturels, leurs vices, craindre leur perte, travailler à leur ſalut éternel.

Les perils, à quoi vous engage l'amour d'un mari s'il eſt vicieux, l'amour des enfans à quoi ne porte-t-il point ? Il faut joindre l'uſage des plaiſirs licites avec un éloignement parfait des illicites : Un ſoin trés-particulier des biens temporels avec un parfait détachement de ces mêmes biens : Une grande complaiſance pour la perſonne à laquelle Dieu vous a lié, avec une fidelité inviolable aux volontez de Dieu, ne prendre nulle part à ſes paſſions.

Vinum non habent, le repas des nopces n'étoit pas encore fait que le vin, c'eſt-à-

dire les douceurs étoient déja passées, il faut un miracle pour faire qu'il y en ait jusqu'au bout.

Il a été toûjours jugé plus facile de s'abstenir des plaisirs, que d'être moderé dans les plaisirs, de la vient que des personnes qui avoient vécu fort chastement avant le Mariage, se débauchent dans le Mariage : De la vient qu'il se commet bien plus d'adulteres que de simples fornications.

Il est de la chasteté des gens mariez comme de la pauvreté des riches, c'est une chasteté d'esprit, qui consiste à n'avoir nul attachement aux plaisirs permis : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere*, à n'en user que parce que Dieu le veut, à être prest de s'en abstenir s'il le soûaittoit de la sorte, & à les prendre avec la même intention que Dieu a eûë en instituant le Mariage. Ce qui est si grand & si héroïque au sentiment de S. Augustin, qu'il ne fait point de difficulté de comparer cette continence avec la pureté des Vierges ; mais ce qui est à même tems si difficile, que les Vierges selon le même Pere, trouvent qu'il leur est plus-aisé de s'abstenir tout-à-fait du Mariage, dans lequel quelques Saints ont vécu chastement, que de vivre chastement comme ils ont fait aprés s'y étre engagez. Personne n'en use comme il faut, dit ce Pere un peu plus-haut, s'il n'est aussi disposé à n'en point user, s'il le faut ainsi, & beaucoup de personnes n'ont pas ce pouvoir sur eux-mémes, trouvant plus de facilité à s'abstenir entiérement, qu'à garder la moderation & la

temperance dans l'usage qu'ils en peuvent faire. On peut dire que c'est ici la pureté du cœur, comme la pauvreté des riches est une pauvreté d'esprit.

Cette continence d'esprit, que S. Augustin égale à la Virginité, & qu'il dit avoir été prattiquée par quelques anciens Patriarches, qui n'ont embrassé le Mariage, que parce qu'ils croioient le devoir faire à raison de la nécessité du tems où ils ont vécu, auquel tems on attendoit le Messie; cette continence peut être prattiquée par les personnes qui se trouvant liées par le Mariage, aspireroient à une plus-grande vertu, car ne pouvant rompre l'engagement qu'elles ont, elles peuvent en détacher leur cœur, & n'y demeurer que parce que Dieu le demande d'elles.

Quod Deus conjunxit homo non separet. C'est un commandement, on peut dire que c'est encore une Prophetie, que ceux qui se sont unis pour de Saintes intentions, & dont Dieu a lié le nœud qui les attache l'un à l'autre, ne seront point divisé par les accidens, qui alterent la paix des familles. Il en est comme des Religieux, on y persevere, on y goûte de continuelles délices, quand on y est appellé de Dieu.

Il n'a jamais été permis qu'une femme eust plusieurs maris; parce que ceux qui sont nez pour commander aiment la singularité, un maître peut bien avoir deux serviteurs, mais un serviteur ne peut avoir plusieurs maîtres.

On se marie par ambition, par avarice, par amour, & ainsi on fait dans la passion la chose du monde qui demanderoit le plus de sens froid, on la fait dis-je dans la passion, & par passion.

DE

DE L'EDUCATION DES ENFANS.

DIEU punit les enfans dés cette vie de la négligence des peres à les élever, & les peres en l'autre des crimes de leurs enfans. Saint Justin Martir remarque sur le meurtre des quarante deux petits enfans de Betel qui outragerent Elisée, que Dieu voulut dans cette action châtier les peres en la présence de leurs enfans, qu'ils avoient mal-instruits, & qui à l'exemple de leurs peres, mépriſoient le Prophete que Dieu leur avoit envoïé pour les instruire.

Nul art ne peut être comparé à celui d'élever des enfans, pour y réüſſir il faut qu'un homme ait des vertus rares, & des qualitez extraordinaires : Heli d'ailleurs homme de

bien & irréprochable dans toute sa conduite fut condanné pour l'iniquité de ses enfans ; de sorte que quelque saints que soient les peres & les meres, ils seront punis pour les pechez de leurs enfans, qui leur seront justement imputez, s'ils ne travaillent à leur education & à les châtier sévérement. Il est trés-seûr qu'Heli avoit averti ses enfans de leurs desordres, puisque l'Ecriture rapporte les rémontrances qu'il leur faisoit ; ils furent pourtant punis & lui de même, parce qu'il n'apporta pas à leur correction un zele proportionné à leurs fautes.

N'est-il pas surprenant que des parens Chrêtiens ne proposent aux enfans que des motifs humains, pour les animer à faire ce qu'on demande d'eux, & que tout ne tende qu'à nourrir le luxe & l'ambition. Cét homme, leur diront-ils, qui étoit de basse naissance, s'est rendu considérable par son éloquence, a été élevé aux charges les plus illustres, a aquis de grandes richesses, s'est marié à une femme trés-opulente, a bâti une superbe maison ; il se fait craindre, il est dans l'éclat & dans la gloire. Les autres proposent de pareils exemples à leurs enfans, on ne songe jamais à leur donner pour modelle, que des personnes qui tiennent un rang considérable dans le monde, & on ne les entretient point de ceux qui regnent dans le ciel, si quelqu'autre entreprend de leur en parler, on le rebutte comme un homme qui veut tout perdre. Qui pourra me persuader que des enfans élevez de la sorte fassent leur salut ? Quand

je considere qu'on les porte à faire des choses que JESUS CHRIST déclare lui-même, ne pouvoir être faittes sans mériter le supplice de la dannation, & quand je vois qu'on ne fait non plus d'état de ce qui regarde leurs ames que d'un accessoire inutile, qu'au contraire l'on met tout son soin à leur procurer des choses superfluës. Vous étendez jusqu'aux pierres & au bois le soin que vous avez du temporel, & vous ne croïez pas que l'ame de vos enfans, soit une chose, qui mérite la moindre application de vôtre part.

Les peres doivent non-seulement aimer leurs enfans, mais ils doivent les aimer sur toutes choses, & il n'y a que Dieu seul, auquel ils sont obligez de donner la préferance.

Les peres qui n'ont pas soin de l'éducation de leurs enfans, sont plus-cruels que des parricides, ceux qui les tuent ne font que séparer l'ame du corps, les autres livrent l'un & l'autre au demon, ils ne pouvoient pas ne point mourir, mais ils pouvoient ne se pas danner, la résurrection reparera avec avantage la premiére perte, au-lieu qu'elle rendra la seconde encore plus-grande.

Il y a des meres qui ont grand soin de l'honneur de leurs filles, mais peu qui en aïent de leur consience, les lectures vaines & lascives, les ajustemens, les bals, les comedies, les conversations trop libres, bien loin de les leur interdire, elles les y portent, elles les y forcent même quelquefois; mais nous ne les abandon-

nons jamais de veûë, c'eſt ce que je dis que vous avez leur honneur à cœur, mais que leur ame vous eſt indifferente. Eh ne ſavez-vous pas que la fornication ſpirituelle eſt un crime parmi les Chrêtiens ; qu'il ne faut qu'un regard pour donner la mort à une ame, qu'un deſir, qu'une penſée ſuffit pour lui ravir & l'innocence & la grace ?

Saint Paul ordonnant à Tite d'établir des Prêtres dans châque Ville de l'Iſle de Crete, lui ordonne de prendre celui qui aura mené une vie exemte de crime, dont les enfans ſeront fideles, point accuſez de débauche ni de deſobéïſſance : *Filios habens fideles non in accuſatione luxuriæ, aut non ſubditos.* La raiſon qu'il en rend, c'eſt qu'il faut que l'Evêque ſoit irreprochable, comme étant le diſpenſateur de Dieu, ſur-quoi Saint Jerôme remarque, qu'un homme n'eſt pas exemt de crime, qui a des enfans refractaires & débauchez, car les crimes des enfans ſont imputez aux peres.

Dés qu'une mere a mis un enfant au monde, tout en eſt fait pour elle, il paſſe de ſon ſein entre les mains d'une nourrice, laquelle lui inſpire avec ſon lait ſa brutalité & toutes ſes mauvaiſes inclinations ; des mains de la nourrice en celles d'une gouvernante chagrine, emportée, opiniâtre, dont le plus-grand ſoin eſt qu'on ne le voïe point dans la chambre de ſa mere. En ſuite un précepteur en prend tout le ſoin, on ne ſait s'il eſt vicieux, s'il eſt

bon, on le prend au hazard, un parent, un ami, un indifferent en fait le choix, tout eſt bon, pourveû qu'il dérobbe aux yeux d'un pere & d'une mere les petites libertez de cét enfant, dont vous avez moins de ſoin que de vos chevaux que vous allez voir penſer: Cependant le Mariage n'eſt inſtitué, n'eſt ſantifié que dans cette veûë, qu'on élevera des enfans dans la crainte de Dieu. Que ne feroient les parens pour la ſantification de leurs enfans, s'ils vouloient en prendre la peine?

Job outre le ſoin qu'il prénoit d'élever ſes enfans dans une vertu, qui étoit exemte de tout réproche, offroit tous les jours un ſacrifice, pour les péchez ſecrets qu'ils pouvoient avoir commis; nonobſtant toutes ſes précautions, il ſe croïoit reſponſable de ceux-là même, dont il ne pouvoit avoir nulle connoiſſance:

Quelques-uns fuïent le Mariage par la crainte de mettre des enfans au monde; qu'ils ne pourroient pas rendre heureux, de-peur de faire des miſerables, & la plûpart n'appréendent point d'en produire pour peupler l'enfer: Quel aveuglement!

La plûpart des parens ou aiment peu leurs enfans, ou les aiment trop, ou pour mieux parler les aiment mal: J'avoûë que pluſieurs les confient à des gens ſages & prudens; mais cela ne ſuffit pas; quelque autorité qu'on tranſmette à ces perſonnes deſtinées à l'éducation de vos enfans: Eliſée envoïa

Giesi avec son baston pour rendre la vie au fils unique de la Sunamite, Giesi ni le baston n'opererent rien, il fallut qu'Elisée y vint lui même.

Que faittes-vous dans vôtre famille, si vous ne travaillez pas à élever vos enfans? C'est l'unique chose que vous avez à faire, c'est en quoi Dieu veut être servi de vous, c'est pour cela qu'il a établi le Mariage Chrêtien, c'est de quoi il vous redemandera compte. Vous leur avez amassé du bien, étoit-ce ce que Dieu attendoit de vous? C'a vous dira-t-il au jour du jugement, rendez-moi compte de cette ame que je vous avois confiée, qu'est-elle devenuë? C'étoit vôtre champ, c'étoit la vigne que le Seigneur vous avoit donnée à cultiver, pouvez-vous dire ce qu'il dit de la sienne? A quelle sainteté les avez-vous porté; quelles maximes leur avez-vous inspiré, sont-ils sages, craignent-ils Dieu, sont ils bien instruits de nos mistéres? Plusieurs n'auront rien à répondre, parce qu'ils ne sauront pas méme ce qui en est, ils ne savent, s'ils sont bons ou mauvais, s'ils sont bien ou mal instruits.

Presque tous les parens élevent leurs enfans dans l'esprit du monde, insensibles dans leurs desordres contre les Loix de Dieu, ils ne peuvent leur dissimuler une faute, une sottise, ou une incongruité contre les maniéres du monde; s'ils veulent se

consacrer à Dieu tout est en larmes, on crie, on menace. Peres durs, meres cruelles ! s'écrie Saint Bernard, peres & meres inhumains & impies, que dis je, ce ne sont pas des peres & des meres, mais des meurtriers & des homicides, qui font du salut de leurs enfans, le sujet de leur douleur, & de leur mort le sujet de leur consolation, qui aiment-mieux les faire perir avec eux, que de les voir regner sans eux. De tous les enfans de Ioram & d'Ochosias il n'y eût que Ioas qui échapast de la cruauté d'Atalia, parce qu'il fut caché dans le Temple, où il fut élevé durant tout le regne de cette femme impie, qui pour regner toute seule fit égorger tous les jeunes Princes & Princesses du sang Roïal, qui étoient nourris dans la maison de leur pere.

Il est surprenant que des peres & des meres qui savent ce que c'est que le monde, & qui ont appris par leur propre expériance combien vains & faux sont les plaisirs de cette vie, combien ils sont dangereux, soient si insensez que d'y porter leurs enfans, parce que leur âge ne leur permet plus d'en joüir, & au-lieu qu'eux-mémes devroient s'estimer malheureux d'avoir si mal-heureusement perdu leur tems aprés ces folies, & pleurer tant de pechez qu'ils y ont commis, ils poussent les autres dans les mémes précipices, & encore en un tems, où eux-mémes sont plus-

prés de la mort, du jugement, & de ces tourmens épouventables dont ils ſont menacez. Quelle excuſe peuvent-ils apporter pour ſe mettre à couvert de ce dernier arreſt, & & quelle grace, ou quelle miſericorde peuvent-ils eſperer ?

DE LA CONSIENCE.

LA Conſience eſt la voix de Dieu ; Dans la plûpart des hommes cette voix eſt ou mépriſée ou mal entenduë, ou entiérement éteinte. Elle eſt mépriſée en ceux qui ne veulent rien faire de ce qu'elle dit, mal entenduë en ceux qui lui font dire tout ce qu'ils veulent, éteinte en ceux qui la mépriſent ſans en recevoir de réproche. Le dernier de ces érats eſt ſans doute le pire, à cauſe qu'il eſt mal aiſé d'en ſortir, que c'eſt un état deſeſperé ; mais les autres conduiſent à celui-ci, & à cela prés qu'on en ſort plus aiſément que du dernier, on peut dire qu'ils ſont pires, le dernier eſt la peine des autres.

On mépriſe cette voix, c'eſt le premier pas, elle nous avertit du mal que nous

avons fait, de celui que nous devons éviter, du bien que nous pouvons faire, pour une fois que nous obéissons, combien de fois mépriſons-nous cette voix, cependant c'eſt la voix de la raiſon, c'eſt la voix de l'homme, c'eſt nôtre propre jugement, c'eſt ce que nous eſtimons le plus-raiſonnable. Voila pourquoi Dieu ne nous condannera que ſur le jugement, que nous avons fait nous-mêmes de nous-mêmes; C'eſt la voix de la grace, cét avis, ce bon conſeil que vous recevez dans le fond de vôtre cœur, c'eſt le prix du ſang de IESUS-CHRIST, c'eſt le germe de l'éternité, c'eſt la voix du Saint Eſprit.

Ce mépris peut obliger cét ami à ſe taire, & même à changer ſon amitié en haine & en fureur. Quand cét ami parle tout parle, quand il ne parle plus tout ſe taît. L'homme eſt comme dans une letargie, le ſens interieur n'agiſſant plus, tous les autres ne font plus de fonction. Pour nous tirer de là il faut appliquer le fer & le feu, l'humiliation, des cheûtes honteuſes, &c.

On afflige cét ami, voïez l'inquiétude, l'amertume qui reſte dans le cœur d'un homme qui prend un plaiſir contre ſa conſience; je parle d'un homme dont la conſience n'eſt point encore muette; la joïe d'un homme qui a obéi à ſa conſience qui lui dictoit de pardonner, de reſtituer le bien d'autrui, de faire une bonne œuvre, une

aumône, une confession générale, aprés avoir vécu, je ne dis pas dans le crime, mais dans le relâchement & dans la tiédeur, qui s'est flatté durant quelque tems en des choses qu'elle reconnoît enfin être mauvaises, qui durant plusieurs années, se sera permis des attachemens dangereux, des vanitez peu chrêtiennes, des vengeances, des ressentimens, des médisances, qui voit que les confessions ont été sans contrition, qu'on y est allé comme on va faire ou recevoir une visite, qu'on a dit ses pechez à peu prés de la même maniére qu'on fait un compte; que les communions ont été sans préparation, sans dévotion, sans fruit, qu'on y est allé comme par habitude, par respect humain, par force, &c. Quand on a vaincu un respect humain, qu'on a sacrifié un interest.

Il faut contenter la conscience lorsqu'elle nous parle, pour ne pas l'obliger de crier & de troubler nôtre repos, pour ne pas l'obliger à se taire & à vous laisser dans un mortel assoupissement.

En quelque état que vous soïez, même dans la prosperité. Car dans l'aversité la conscience est plus-cruelle que jamais, souvent cela la reveille, parcequ'étant rebutté par les créatures on revient à soi.

Iussisti Domine & sic est ut pœna sibi sit omnis inordinatus animus, dit saint Augustin. Cela est juste, & c'est la Providence Divine qui a

reglé les choſes de la ſorte, parceque comme en pechant nous violons trois ſortes de lois, celle de la raiſon, la loi humaine & la loi Divine, auſſi eſt-il juſte que nous ſouffrions trois ſortes de peines, & que nous ſoions punis de nous-mémes par les réproches de nôtre conſience, des hommes par les peines temporelles, & de Dieu par les éternelles.

Cét homme qui en eſt venu juſqu'à vouloir qu'il n'y ait point de Dieu, c'eſt un homme que Dieu perſecute par tout, qui en eſt importuné. Mais en vient-il à bout de le croire, je l'en défie. Le plus qu'il peut faire, c'eſt d'en douter. Mais quel cruel doute? un homme dont on juge le procés, quelque bon droit qu'il ait, ne peut s'empécher de trembler; mais s'il a contre lui mille témoins, s'il n'a dans ſon parti que quelques mauvais juges corrompus, &c.

Le pecheur, dit ſaint Iean Criſoſtôme a toûjours peur, il craint tout juſqu'à ſon ombre, le moindre bruit l'effraïe, & il s'imagine que tous ceux qui ſont au tour de lui, meditent quelque traïſon contre lui. Si l'on parle en ſecret, c'eſt de ſes crimes qu'on s'entretient. Le pecheur ſe découvre lui-même, quoi-qu'on ne l'accuſe point, il tremble quoi-qu'il n'y ait nulle apparence de danger. Ecoutez de quelle maniére le Saint Eſprit décrit cette crainte des pecheurs & l'aſſeûrance des juſtes, *Fugit peccator nemine perſequente*; & pourquoi fuit il perſonne ne le pourſuivant, parcequ'il a dans

ſa propre conſience un accuſateur, qui ne lui donne point de treves, & qu'il porte toûjours avec ſoi, & comme il ne peut ſe fuir ſoi-même, il ne peut éviter ce perſecuteur, qui le ſuit par tout le frappant, le fouëtant & lui faiſant des plaïes incurables, mais le juſte n'eſt pas ainſi, *Iuſtus confidit ut leo. Finis autem præcepti eſt charitas in corde puro, & conſcientia bona.* Il ajoûte, *conſcientia bona*, dit ſaint Auguſtin, à cauſe de l'eſperance, parceque celui qui a en ſoi-même le témoignage d'une mauvaiſe conſience, deſeſpere de parvenir à ce qu'il croit. L'eſperance de chacun eſt dans ſa propre conſience, ſelon qu'on ſe ſent rempli de l'amour de Dieu.

L'Apôtre demande une conſience nette pour établir l'eſperance, parce que celui-là ſeul eſpere, qui a la conſience bonne, celui qu'une mauvaiſe conſience accuſe, perd l'eſperance, & n'attend plus rien que ſa propre dannation.

Les pecheurs craignent tout ce qui peut les faire reſſouvenir de l'autre vie, ils craignent la retraitte qui eſt ſi douce aux gens-de-bien, s'ils ſe divertiſſent, c'eſt comme des mal heureux qui ſont condannez à la mort & qui tâchent d'en divertir la penſée en mangeant & beuvant avec leurs amis.

Les maladies de l'ame font à l'égar d'un Chrêtien le même effet à l'égar des plaiſirs de la vie que le incommoditez du corps, un malade ne goûte rien, les viandes les plus exqui-

ſes ſont inſipides, il trouve amers les vins les plus-délicieux, tandis qu'un homme qui a de la ſanté, mange avec un trés-grand plaiſir du pain ſec, & éteint ſa ſoif avec delices dans de l'eau pure.

Quel mal-heur de ne pouvoir habiter un moment avec ſoi-même? Ces gens ont la ſolitude en horreur. Il leur faut ſans ceſſe de nouveaux plaiſirs, ceux qui les croïent heureux pour cela, ſont auſſi ſimples que ceux qui s'imaginent, qu'une femme qui ſent toûjours l'ambre & le muſc eſt fort ſaine. Ces odeurs ſont ſouvent des remedes contre la puanteur d'un cancer ou d'un poumon gaſté, auſquels elle eſt obligée de recourir, pour ne pas ſentir cette corruption & pour n'en empeſter pas les autres, ainſi ces perſonnes qui paſſent de plaiſir en plaiſir, c'eſt pour charmer le demon qui les tourmente, c'eſt tout au plus pour ſuſpendre le ſentiment de leurs maux, ce ſont des parfums pour les empêcher d'être étouffez par les puantes vapeurs, qu'exhalent continuellement les ordures de leur conſience.

La conſience aux gens-de-bien eſt un ami qui rend les plaiſirs plus-ſenſibles & les biens plus-doux. Sur tout elle eſt d'un grand ſecours dans les averſitez. C'eſt pour lors qu'on ſe dit, *Quid mihi eſt in cœlo, & à te quid volui ſuper terram.* C'eſt alors que Dieu même nous dit par cette voix, De quoi tu mets-tu en peine, c'eſt moi qui t'ai porté ce coup, & tu ſais bien que je ne puis te haïr, tu as perdu ton

ami, tes biens, tes enfans, je puis te récompenser de tout cela, je puis te tenir lieu de toutes ces choses. Ie me ressouviens d'Elcana qui console Anne en lui disant, *Anna cur fles, & quare non comedis, & quamobrem affligitur cor tuum, nunquid non ego melior tibi sum, quam decem filij?* 1 Reg. 1.

La conscience est un juge, les uns refusent d'obeïr à ce juge, les autres corrompent ce juge, les autres le font mourir.

Comme la voix a été donnée à l'homme pour être l'interprete de ses sentimens & de ses desirs, c'est aussi par la conscience que Dieu nous apprend ce qu'il juge de chaque chose, & ce qu'il attend de chacun de nous. Cette voix divine forme diverses paroles interieures, pour exprimer les diverses leçons & les divers ordres qu'il plaît à Dieu donner à sa créature, elle est le lien du commerce que le Seigneur veut bien avoir avec nous & l'organe le plus-ordinaire, dont il se sert pour toucher nos cœurs & nous ouvrir le sien.

On ne mépriſe jamais impunement les paroles que Dieu nous dit au fonds de l'ame, car outre le tort que nous nous faisons à nous-mêmes, en rejettant les lumieres & les conseils d'une sagesse si éclairée, Dieu ne manque jamais de s'en vanger, tantôt il nous poursuit en nous menaçant & en nous reprochant nôtre ingratitude, & quelquefois il se retire de nous & garde à nôtre égar un silence encore plus-redoutable que ses réproches. Il en punit

quelques uns en ne ceſſant de les troubler par des remors amers & piquans, & quelques-autres en les laiſſant joüir d'un repos funeſte au milieu des plus-grands perils. Les uns trouvent en lui un ami irrité & furieux qui ne leur donne point de treves, les autres un ami froid & rebutté, qui les abandonne à leur mauvaiſe conduite, & qui ne prend plus de part à ce qui les touche.

Rien ne fait mieux voir le deſir ardent que Dieu a eû de conduire les hommes à la felicité ſouveraine, que la conſiéce qu'il leur a donnée, pour leur ſervir comme de guide. Rien de ſi éclairé pour diſcerner le bien & le mal, rien de ſi fidele à nous le montrer, rien de ſi preſſant pour nous porter à embraſſer l'un & fuïr l'autre : mais ſi elle eſt un effet de ſon amour cette conſience, c'en eſt encore un de ſon zele pour la juſtice ; car cette même conſience qui eſt ſi ſoigneuſe de nous détourner du mal, eſt encore extrémement ſevére à nous en punir. A peine avons-nous conceû la volonté d'offencer Dieu, qu'elle commence à nous déchirer, pour ne nous donner plus-de relâche, de là viennent ces émotions, ce tremblement, cét égarement d'eſprit, ces palpitations que ſent un homme, qui ſe prépare à faire un crime, ou qui le commet.

Dés le tems qu'on fait le crime, la conſience qui l'a d'abor déconſeillé commence à le condanner hautement, à ſe récrier contre la malice du ſcelerat & demander juſtice de la violen-

ce

ce qu'on lui fait, de s'en vanger elle-même, mais c'eſt bien pis lorſque le crime eſt achevé, car pour lors le plaiſir aïant ceſſé, la paſſion s'étant rallentie, l'ame demeure en proïe à la douleur & aux réproches de la conſience, la paſſion à fait avaler le poiſon ſans le regarder, la volupté l'a detrempé de quelques douceurs, qui l'ont déguiſé à la bouche, mais quand une fois il eſt dans les entrailles, il cauſe d'horribles tranchées. Quel ſupplice d'entendre cette voix interieure qui crie, qui menace, qui prend plaiſir de preſſer, de renouveller à châque moment la plaïe cruelle, que le peché vient de faire à l'ame.

Une des plus-fâcheuſes plaïe, dont Moïſe frapa l'Egipte, ce fut ce nombre de grenouilles dont il la remplit en un moment, ces vilains animaux ſe gliſſoient par tout juſques dans le Palais de Pharaon, juſques dans ſon lit, ils venoient ſalir de leur baye infecte & ſes meubles précieux, & les viandes mêmes de ſa table, & ne ceſſoient d'interrompre ſon repos par leurs horribles croaſſemens. Voila une image de la guerre que ſouffre un mauvais Chrêtien de ſes propres crimes, ils ſe préſentent à lui en tout tems, en tous lieux, & toûjours ſous une forme hideuſe, ils n'épargnent ni les heures de ſes affaires, ni celles de ſes plaiſirs, ils gâtent tout, ils empoiſonnent ſes ragoûts les plus exquis, ils mélent leurs cris affreux aux plus-harmonieux concerts, ils

troublent le sommeil & les entretiens les plus agréables. C'est pour cela qu'Epicure le plus voluptueux de tous les hommes, a toûjours exclu le crime de sa brutale felicité, quoi-qu'il l'eust toute composée de plaisirs terrestres & sensibles.

Un ancien a dit que quand les crimes ne devroient jamais venir à la connoissance des hommes, quand les Dieux mêmes lui en auroient promis l'impunité, il ne pourroit se resoudre à en commettre; le crime est lui-même un supplice si grand pour celui qui le commet, qu'il surpasse toutes les douleurs que le corps peut souffrir en cette vie. De-là vient que les criminels ont eû quelquefois recours à la justice humaine, pour se delivrer par la mort des réproches de leur conscience, préferant les roüës & les gibets avec toute l'ignominie qui est attachée à ces sortes de tourmens, aux peines secretes que leurs pechez leur faisoient souffrir: Il en est à-peu-prés de ces peines que cause la conscience, comme des douleurs que cause la pierre ou le mal des dents, rien ne me fait mieux comprendre combien ces douleurs sont aiguës, comme de voir des gens qui se font tailler, qui se font arracher les dents pour se soulager, il faut que ce qu'ils souffrent soit bien cuisant, puisqu'ils veulent bien acheter la gueriſon par un si cruel martire. Mais que doit-on penser des maux qu'endure un malheureux, que son propre crime persecute; puisqu'il a recours aux cachots, à une mort

cruelle & honteuſe pour en guerir ? Quels ſi grands charmes a donc le peché qu'on veuïlle bien pour un moment de plaiſir s'expoſer à cette crainte mortelle, à ces réproches, à cette confuſion.

Le ſilence de la conſience eſt encore plus à craindre, aprés qu'elle a long tems ou parlé, ou même crié inutilement, il arrive quelquefois par un jugement terrible à la verité, mais juſte néanmoins que la conſience ſe tait pour toûjours, & nous laiſſe dans un mortel aſſoupiſſement, c'eſt-à-dire, que Dieu retire ſes graces, en cét état tout ſe tait, plus d'objet qui touche le pecheur, plus de diſcours qui l'ébranle, plus d'accident capable de l'épouvanter. A la mort de JESUS-CHRIST toute la nature parloit, toutes les plaïes du Fils de Dieu, ces voix étoient entenduës du bon larron, des bourreaux, des morts, des rochers, le ſeul mauvais larron dans le ſilence de ſa conſience eſt inſenſible à tout, toutes ces voix étoient muettes pour lui : ce ſont des arbres maudits comme le figuier, le ſoleil, la roſée tout lui étoit inutile.

C'eſt être comme danné que d'être tombé dans cét état, qui eſt à l'égar de l'enfer, ce que le purgatoire eſt à l'égar du paradis. Son état ne peut pas être éternel & il n'en peut ſortir que pour paſſer dans une éternité de peines. Ainſi dés que la zizanie fut apperceûë par le maître du champ il

la destina au feu, elle ne fut pourtant arrachée qu'au tems de la moisson; Dieu pourroit nous faire mourir & nous jetter en enfer aprés la derniere grace mépriſée, il ſe contente de nous condanner, il ſuſpend l'exécution de ſon arreſt, il nous laiſſe encore quelques années de vie, peut être pour païer par cette recompenſe temporelle quelque bonne action que nous avons faitte autrefois.

Saint Auguſtin dit que Dieu ménage à ces inſenſibles, & à ces oſtinez des occaſions de cheûte & de ſcandale, qui l'entraînent tous les jours dans de nouveaux crimes. Ie ſai bien, dit ce Saint, que lors que la volonté ſe porte au mal, c'eſt parce qu'elle le veut, mais il y a certaines cauſes, certaines conjonctures qui attirent la volonté, & qui l'engagent à ce mal, où elle ſe porte, or c'eſt Dieu qui par une trés-ſage & trés-juſte providence diſpoſe ces cauſes, c'eſt Dieu qui lui fait naître ces funeſtes occaſions, il ne prétend pas qu'elles le portent au mal, & ainſi il ne fait rien contre ſa ſainteté, mais il n'ignore pas qu'elles doivent l'y porter, & il exerce ſur ces ôſtinez une épouventable juſtice. Et cela arrive ſouvent & à pluſieurs. De deux Rois Saül abandonné, de deux Apôtres Judas endurci, de deux voleurs un eſt inſenſible. Et cependant à entendre parler cét homme, qui a déja étouffé tous les remors de ſa conſience; on di-

roit qu'il a toutes les graces du ciel à sa disposition, il renvoïe hardiment à la mort tout ce qu'on le sollicite de faire pour son salut. O mort vaine & inutile ressource des reprouvez, jusqu'à quand est-ce que le pecheur te regardera comme un azile contre la colere de son juge ! Toi que ce même juge a destinée pour faire éclatter sur lui la sevérité de ses jugemens. Bien davantage, la mort-même toute affreuse, toute terrible qu'elle est ne le touchera point du tout ; en ce moment on lui verra une asseûrance brutale, qui fera fremir d'horreur tous ceux qui l'assisteront, il mourra plein de connoissance, il verra, il entendra, il parlera jusqu'au dernier soûpir, & on ne lui entendra jamais prononcer une parole qui marque son repentir, il est tout environné de Religieux, de Prêtres, de parens Chrêtiens & zelez, au milieu des Sacremens & des Priéres de l'Eglise ; Et nonobstant tous ces secours on le voit sans penitence & sans sentiment, on lui montrera le Crucifix, il demandera s'il est d'argent ; s'il a coûté beaucoup, le Confesseur lui parlera de l'enfer ; il lui répondra par un trait de raillerie, ses enfans le conjureront avec larmes de mettre ordre à sa consience, & lui pour toute réponse leur recommandera de le vanger au plûtôt d'un ennemi, que la mort ne lui permet pas d'égorger de ses propres mains.

Quelle mort ! eſt-il bien poſſible qu'un Chrêtien puiſſe enviſager de ſi prés l'éternité mal-heureuſe, & en être ſi peu émeû !

DE LA CONFESSION.

C'Est un grand mépris de Dieu, de savoir qu'on est dans sa disgrace, son ennemi mortel, qu'il est pourtant disposé à nous recevoir, & ne se hâter point de lui aller demander pardon, & differer les mois entiers ; je n'ignore pas qu'il est aisé de tomber dans le peché, le penchant étant si grand, la passion quelquefois si ardente, mais lors qu'on est revenu à son sens froid, demeurer dans cét état : Un homme blessé ne sent pas sa plaïe dans la chaleur du combat, mais que dans la suite il prenne plaisir à voir couler son sang, qu'il puisse s'endormir sans y avoir mis nul appareil, c'est ce qui est étonnant.

Ie ne m'étonne pas tant de ceux qui craignent la Confession, pour ne vouloir se corriger de leurs pechez, que de ceux qui l'ap-

préendent par la crainte de les découvrir ? Preuve que c'eſt une tentation, c'eſt qu'on voit cette appréenſion dans des gens qui ne ſont nullement connus du Confeſſeur, & qui n'en doivent jamais être connus. Qu'apprend ce Confeſſeur par cette Confeſſion, ſi ce n'eſt qu'il y a une perſonne dans la Ville, qui a fait une faute, vous ne vous faites pas plus de tort que ſi vous le diſiez à une ſtatuë. Plus le Confeſſeur vous connoît, plus il vous eſtime ; plus il y a de peine, plus il doit eſtimer la confiance que vous avez à lui, & vous ſavoir gré de ce que vous l'avez choiſi, pour lui confier la choſe du monde qu'il vous eſt plus important de tenir cachée. Plus le peché eſt grief, plus le Confeſſeur vous connoît, plus il y a de mérite, & par-conſéquent plus le Confeſſeur doit vous eſtimer, s'il eſt raiſonnable, s'il a des ſentimens conformes à ceux de Dieu & des Anges, qui voïent vôtre humilité avec admiration, avec joïe. Quelle extravagance au Confeſſeur s'il vous condannoit dans ſon cœur, lors que Dieu vous abſout, & vous comble de ſes graces, s'il n'eſt pas Chrêtien, s'il eſt fou, il aura ces ſentimens ; mais s'il eſt raiſonnable, s'il a la Foi, il vous admirera, il loûëra Dieu, il pleurera de joïe, il ſe confondra lui-même.

Peut-être n'avez-vous rien fait de ſi héroïque dans vôtre vie que cét aveû de vôtre peché, & vous craignez que cela ne

vous décrie dans l'esprit d'un homme, qui a sujet de s'humilier lui-même, en voïant une si grande vertu, qui loûë Dieu effectivement, qui admire la force de sa grace, qui benit son aimable providence, qui permet des cheûtes dans ses éleûs, pour leur donner occasion de s'élever à des vertus non communes, qui pleure de joïe & de consolation, tandis que vous rougissez de honte; mais oubliez tout cela si vous craignez Dieu, si vous l'aimez, profitez de vôtre repugnance. Le Maître des sentences dit, qu'on ne parlera point au jugement des pechez, dont on aura fait penitence, en effet Saint Paul dit; *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.*

Il est étrange que de toutes les résolutions que les hommes forment, il n'en soit aucune qu'on ne garde mieux, que celle de n'offencer pas Dieu. Une marque qu'on n'a pas une veritable douleur d'avoir offencé Dieu, qu'on ne s'en repent point, c'est qu'on ne craint point ce repentir. Il n'y a rien de si cruel qu'un veritable repentir; il n'est point d'homme si vindicatif qui ne se croïe bien vangé, quand il a fait répentir son ennemi de l'outrage qu'il lui a fait.

Ce repentir est quelque chose de si affligeant qu'il est insupportable, il faut avoir de la force d'esprit pour le supporter, il a porté des personnes à se desesperer: On supporte plus-aisement toute autre chose,

voila pourquoi il tient lieu à nôtre Iuge des peines éternelles ; Auſſi on l'appelle Attrition, Contrition, cela ne bleſſe pas ſeulement le cœur, il le briſe. Et cependant tous les jours dans la veûë de faire penitence, je vois qu'on offence Dieu. Ie m'en confeſſerai, je le crois ; s'il n'y avoit que cela à faire, je comprens comment c'eſt qu'on s'expoſeroit volontiers à toute la confuſion de la Confeſſion, pour prendre un plaiſir ; mais il faut s'en repentir, auſſi m'en repentirai-je, comment vous en repentirez-vous ? comme vous avez fait juſqu'à cette heure. Vous vous en repentirez, cela n'eſt pas vrai, ſi vous le croïez bien, vous ne commettriez pas le peché. Vous vous en repentirez, c'eſt une raiſon pour ne le pas faire, & ſi j'avois à vous détourner de faire quelque action, je ſuis aſſeûré que j'en viendrois à bout, ſi je pouvois vous perſuader que vous vous repentirez quelque jour de l'avoir faitte. Ie ſai bien que nous nous trompons, mais je ne ſai ſi Dieu ſe laiſſe tromper auſſi, & ſi nôtre erreur nous ſauvera.

Il faut le demander à Dieu ce repentir, faittes réflexion, ſi vous en avez, ou ſi vous n'en avez pas. Conſiderez ce que vous faittes. Où vas-tu mal-heureux, cœur endurci, mauvais Chrêtien, ingrat, inſenſé que vas-tu faire, irriter Dieu juſqu'au tribunal de ſa grace, l'inſulter, te ſoüiller de ſon Sang, au lieu de t'y purifier, faire naufrage au port. Tu n'as

pas assez fait de crime, ni receû assez de graces, c'est peu que d'être revenu mille fois demander la même grace. Voila que je m'y en vais aussi-froidement que la premiére fois. L'Enfer, le Paradis, la Majesté d'un Dieu, tout cela pourroit toucher un homme ; mais un rocher tel que je suis, cela n'est pas encore suffisant.

Peut-on s'asseûrer qu'on est en grace aprés une Confession bien faitte, on n'en doit pas douter, il y a même des Docteurs, qui ont enseigné qu'on en pouvoit faire un acte de Foi, tout-de-même qu'on en fait de la présence réelle de IESUS-CHRIST dans l'Hostie, que le Prêtre vient de consacrer. Mais comment saura-t-on qu'on a fait une bonne Confession, si en suite un Chrêtien vit loin des occasions, s'il ne retombe plus. *Nunc verè scio quia misit Dominus Angelum suum, & eripuit me de manu Herodis & de omni expectatione plebis Iudæorum.* Déja les chaînes lui étoient tombées des mains, il avoit passé les deux corps-de garde, qu'il croïoit encore avoir un songe ; mais quand il eût veû la porte de fer s'ouvrir d'elle-même, & qu'il étoit tout seul au chemin qui conduisoit en Ierusalem, pour lors il n'en doute plus. *Nunc scio verè quia, &c.*

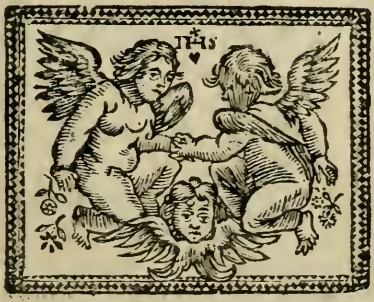
Il n'y a point de perte qui se repare par les larmes que celle que nous cause le peché. Aussi n'y a-t-il que celle-là qui mérite d'être pleurée, & cependant on pleure toutes les autres, & on n'est nullement sensible à celle-ci.

D'où vient que ce petit enfant qui a perdu son pere, ne laisse pas de rire & de joüer; c'est qu'il ne connoît pas la perte qu'il fait, si jamais il a de la raison, il la pleurera mille fois. Vous avez de la peine à pleurer vos pechez, un autre a de la peine à s'en consoler, d'où peut venir cela; faute de connoissance. Est-ce que je ne suis pas instruit des motifs de contrition, vous les savez tous, mais vous n'en avez pas pénetré un seul, & ainsi c'est vôtre faute. Vous aimez encore le peché, vous n'aimez point Dieu.

Plusieurs Docteurs ont crû qu'un Acte de Contrition fait en un moment, ne suffisoit pas pour effacer le peché, mais il est certain qu'un moment de tems ne suffit pas pour exciter la Contrition dans un cœur, si ce n'est à des Saints.

Si toutes les Confessions étoient bonnes, il n'y auroit plus de desordre, beaucoup s'accusent d'avoir trop joüé, qui en joüera moins? de n'avoir pas jeûné au dernier Quatre-Tems, ils sont bien resolus en leur cœur d'en faire autant en Carême. Etes-vous bien resolu d'être moins âpre au gain, de vaincre cette antipatie que vous avez avec vôtre voisin; vous vous étes vangé, tout-de-bon en avez-vous une fort-grande douleur, vous seriez au desespoir si vous ne l'aviez pas fait; si c'étoit à refaire vous le feriez, & pour vous faire voir que ce peché vous plaît, c'est que vous vous en vanterez en toute rencontre; & si on vous

donnoit une pareille occasion, vous ne manqueriez point de prendre une pareille vengeance. Dans le fonds ce n'est que grimace, comme à la mort des Grands, tout le monde prend le deuïl & va faire des complimens de condoleance, la plûpart s'en réjoüissent.



DE LA PENITENCE DIFFEREE.

VOus differez de vous repentir, de faire penitence, ferez-vous mieux à l'heure de la mort que les Vierges folles? Elles demandent du secours, elles courent faire de bonnes œuvres; elles reviennent les lampes garnies, elles frappent, elles crient, & neanmoins on ne leur ouvre point. Si je vous proposois aujourd hui de faire une reveüe, de mettre ordre dés aujourd'hui à toutes choses, comme si vous deviez mourir, faire vôtre testament, vôtre Confession générale, examiner toutes les actions, toutes les Confessions de vôtre vie, voir un peu ce que vous possedez, ce que vous devez, vos détractions, vos scan-

dales, &c. Vous me diriez que ce n'eſt pas là une affaire d'un jour, qu'il faudra faire pour cela une retraite, regler les affaires qui vous reſtent en main, afin que rien ne vous trouble l'eſprit, ſi vous aviez la moindre fievre, le moindre mal de teſte, vous me diriez qu'il faut attendre la ſanté, que dans l'état où vous étes, vous n'étes capable de rien, & à l'heure de la mort ce ſera bien pis, il y aura encore plus à faire, car cela aumente tous les jours.

Ce n'eſt plus le tems de faire penitence à l'extremité, c'eſt un tems que la juſtice s'eſt reſervée pour récompenſer ou pour punir. Ou Dieu ſe moque, ou cela eſt vrai, vous vous étes ri de ſes menaces, il ſe rira de vos pleurs. Sa providence doit en uſer de la ſorte. De là vient qu'un homme de bien mourant vous fait voir comme une image du paradis, ou du moins du purgatoire, & le mechant de l'enfer. Dieu n'a-t-il fait l'enfer que pour nous obliger à bien mourir? il l'a fait pour nous obliger à bien vivre, pour nous retenir dans le devoir, pour prévenir les deſordres, que la licence & les paſſions cauſeroient dans le monde; mais que ſervira cela, ſi je puis vivre comme s'il n'y avoit point d'enfer, & m'en garantir néanmoins en diſant, *peccavi*, à la mort.

Subito morientur, & in media nocte turbabuntur populi & pertranſibunt.... Turbabuntur, Voila leur penitence & ce ſera dans ce trouble & dans cette confuſion qu'ils mourront. La bonne mort eſt la derniere grace qu'on ne peut

mériter non plus que la premiere, Dieu imite en cela les grands peintres, qui mettent toûjours les premiers & les derniers traits à leurs tableaux, ils abandonnent tout ce qui eſt entre le deſſein & le finiſſement à de bons peintres qui travaillent ſous eux, mais comme ils ne manquent jamais d'en faire l'ébauche, parce que la beauté du deſſein & la proportion des parties en depend, auſſi ſe reſervent-ils la derniere main. Nulle auſterité, nulle vertu, nulle action quelque héroïque qu'elle puiſſe être, ne peut impoſer à Dieu une obligation de juſtice, de vous donner la mort dans la grace. Mais quoi cét homme qui a vécu ſoixante ans dans les rigueurs de la penitence, qui tremble dans la veûë de la mort, ce Saint qui n'a jamais perdu ſon innocence, qui depuis le bâtéme n'a pas vécu un ſeul moment hors de la grace, n'eſt pas aſſeûré d'y mourir; & ce jeune libertin qui depuis l'âge de la raiſon n'a peut-être jamais été ſans peché mortel, croit que Dieu lui doit accorder une faveur ſi ſignallée? Dittes-moi donc, je vous prie, ce que vous avez fait, pour attendre avec tant de certitude une grace ſi extraordinaire, vous etes ſon ennemi, vous vous étes moqué de lui mille fois, vous avez vécu dans un mépris extréme de ſes commandemens, & vous prétendez que pour récompenſe, il vous fera la plus-grande de toutes les graces. Si un ſaint Paul ſe la promettoit, il ſeroit un témeraire, il peut l'eſperer, mais il doit craindre, & vous libertin, impudique

dique vous vivez sans inquiétude, comme si Dieu vous avoit revelé que vous mourrez comme un Saint ?

On diroit que les hommes sont les arbitres de la vie & de la grace, & qu'ils sont asseûrez de mourir du genre de mort qu'il leur plaira, & d'avoir alors la grace qui leur est nécessaire. Or voïez sur quoi est fondée leur asseûrance. Celui qui est l'arbitre de ces deux choses, est leur ennemi mortel, quelle apparence qu'il les leur accorde, il a même protesté qu'il les leur refusera, & ainsi il est infaillible qu'il ne l'accordera pas ; ils se fondent sur un Dieu qu'ils ont irrité, sur un Dieu qui s'est declaré pour le contraire. Je ne m'étonne pas que le favori d'un Prince fasse des crimes sous esperance d'impunité, & qu'il se promette de son maître la grace, qui lui sera nécessaire ; mais un rebelle, un traître, un homme haï à mort, &c.

Rien ne me persuade si fort que ceux qui different leur penitence sont dans l'erreur, que l'experience qu'on a que les vieilles gens ne se convertissent point. Il est vrai que les grands maux se font depuis l'âge de vint jusqu'à trente ans ; mais il faut avoûër que les grandes conversions se font encore alors, on en voit peu au delà. J'appelle conversion le changement qui se fait d'une vie ou vaine, ou sensuelle, ou libertine en une vie humble, mortifiée, reglée.

Dans la jeunesse les vices sont dans la bouche, dans les yeux, dans la chair qui se revolte

& qu'on ne reprime pas, dans le sang qui bout, mais aux vieillars ces mêmes vices sont dans les os, ils pechent par le souvenir du passé, par les desirs inutiles, mais pourtant criminels du present. La vieillesse ôte les forces nécessaires à l'esprit & au corps, elle n'agit plus que par habitude, bien-loin d'étouffer les vices & les habitudes qu'on a contractées, elle en apporte de nouveaux, elle est chagrine, attachée à son sens, interessée, défiante, timide, quand on ne porteroit pas dans la vieillesse les vices de la jeunesse, on seroit assez empêché à combattre ceux qu'on y trouve. Il faut prévenir par les combats de la jeunesse les foiblesses du dernier âge, bien-loin d'y renvoïer à se défaire des habitudes contractées à la fleur de l'âge.

Quand on feroit dans la vieillesse ce qu'on ne fera pas, ce ne seroit pas vertu, car quelle force, quelle victoire de triompher d'un ennemi vaincu, défait, mort ? d'être abstinent quand vous n'avez plus de goût, chaste quand le sang est glacé dans les veines, & qu'on fait horreur à tout le monde. C'est comme si un malade dégoûté se vouloit faire un mérite de son abstinence ; ou un homme plein de vin & de viande de ce qu'il ne mange plus. On se veut donner à Dieu en un âge, où nous ne voudrions pas recevoir un homme à nôtre service, & où l'on se défait souvent de ceux qui nous ont servis toute leur vie. Ces gens qui different leur penitence à la vieillesse sont des debiteurs,

qui aïant de l'argent contant pour païer leurs debtes, le dissipent, & renvoïent froidement les créanciers au tems qu'ils n'auront pas de quoi s'aquitter, y a-t-il apparence que les créanciers attendent juiqu'à ce tems-là.

C'est une extravagance de differer la penitence, qu'il est incertain qu'on ait le loisir de faire, ce seroit inutilement que Dieu nous presseroit si fort, si rien ne pressoit en effet, pourquoi nous avertit-t-il de veiller, s'il n'y a rien à craindre, il ne nous dit pas mettez ordre à vos comptes, mais rendez vos comptes; il ne dit pas préparez-vous, mais soïez prêts. On ne peut se préparer que par une penitence continuelle, elle est le seul moïen de reparer le peché, elle est l'unique moïen de le reparer, voulez-vous vous relever, faittes penitence; voulez-vous ne plus tomber, faittes penitence; elle doit détruire le peché commis par la douleur & la satisfaction, en sorte qu'il n'y soit plus habituellement, le détruire par l'éloignement des recheûtes, de sorte qu'il n'y soit plus actuellement, s'il ne falloit que dire ses fautes & se confesser, l'affaire seroit bien-tôt faitte; sur tout aujourd'hui qu'on ne se contente pas de les avoûër, on les publie, on en fait gloire. Le penitent est un homme en colere contre soi-même. Jugez par là, s'il y a beaucoup de penitens.

La Juſtice de Dieu eſt mieux ſatisfaitte, ou pour mieux dire on ſatisfait mieux la juſtice de Dieu par de petites peines, que par de grands ſupplices, par une courte penitence que par un éternel repentir, par une douleur mélée de joïe que par une douleur toute pure, telle qu'eſt celle de l'enfer. Raiſon, la penitence eſt volontaire, & par conſequent l'eſprit, la liberté y plie ſous la Juſtice de Dieu, au lieu que dans l'enfer la volonté y ſera éternellement dans la rebellion, celle-là détruit le peché le grand ennemi de Dieu; il ſubſiſte dans l'enfer; l'autre n'appaiſe point ſa colere, celle-ci la change en amour.

Le peché ſeul mérite nos larmes, les larmes effacent le peché, & le peché adoucit les larmes, les larmes verſées ſur le peché l'effacent, & deviennent douces. Elles ſont inutiles & ameres, lorſqu'on les répand pour un autre ſujet. *Cinerem tanquam panem manducabam, & potum meum cum fletu miſcebam.* Ie trouvois le même goût a la penitence, qu'aux viandes les plus-ſavoureuſes.

Nous ſommes depuis le peché, comme ces perſonnes qui ont le temperamment gâté, & les principes alterez, qui ne vivent plus que par les ſoins de la medecine, on ne ſauroit guerir la ſource du mal, c'eſt beaucoup qu'on empéche les effets par des remedes continuels, & par un regime non in-

terrompu. Mais ſi l'on ceſſe un moment de leur donner ces remedes, s'ils abandonnent les regles du Medecin, ils mourront d'une mort ſubite ; les humeurs venant à ſe déborder.

DE LA FREQUENTE COMMUNION.

SI avant la venuë du Sauveur du monde dans ces siécles de fer & de rigueur, lorsque le Seigneur se faisoit appeller le Dieu vangeur, le Dieu fort, le Dieu des armées, lors qu'il ne parloit que par la voix du tonerre, qu'il exigeoit un culte si respectueux, & qu'il punissoit avec tant de sevérité les plus-petites fautes qu'on faisoit contre le respect; si dis-je en ce tems-là, on avoit préveû avec un peu plus de clarté ce que nous avons veû depuis; si les Israëlites avoient bien compris le sens de tant de figures du sacrifice de Melchisedec, de la Manne, du Pain de Gedeon, de celui d'Elie, des Pains de proposition & des

autres ; ſi on leur avoit dit que ce Dieu ſi terrible s'abbaiſſeroit juſques ſur nos Autels, que ſon amour le porteroit à ſe donner tout entier, à ſe faire nôtre viande, nôtre pain de tous les jours, qu'il deſcendroit entre les mains de tous les Prêtres, qu'il ſe laiſſeroit manier, porter, renfermer, expoſer aux yeux & aux outrages, &c. manger enfin & renfermer dans nos eſtomacs, autant de fois qu'il nous plairoit, l'auroient-ils pû croire ?

Il eſt arrivé quelque choſe qui leur auroit paru encore plus incroïable, auroient-ils pû croire qu'un Dieu s'abbaiſſant de la ſorte, ſe donnant, ſe prodiguant, on deuſt refuſer de le recevoir ; Qu'une viande ſi exquiſe ne pourroit exciter nôtre appetit, qu'on en prendroit du degoût auſſi-bien que pour la Manne, qu'on ſeroit contraint de commander qu'on mangeaſt ce Pain, & qu'on le commandaſt ſur peine de mort. Cependant cela eſt arrivé, il eſt des Chrêtiens, & en grand nombre, qui ſe font une peine de manger ce pain, &c.

Ce prétendu reſpect que preſcrivent ceux qui s'éloignent de la Communion, me fait reſſouvenir de la fauſſe modeſtie de Saint Pierre, qui le portoit à refuſer que Iesus-Christ lui lavaſt les piés, laquelle fut condannée d'une maniére ſi forte, & qui l'auroit perdu ſans reſſource, s'il n'avoit changé de ſentiment : *Niſi lavero tibi pedes non*

habebis partem mecum in æternum. A meſure qu'on s'engage dans le monde on a plus de peine à Communier, auſſi on n'a que faire de prêcher aux vicieux de s'éloigner de la Communion, ils le font aſſez d'eux-mêmes, & on ne voit point de ces ames corrompuës & plongées dans le deſordre être affamée de cette viande celeſte.

Tous les Peres ſpirituels conviennent que la meilleure marque, qu'on puiſſe avoir de la ſolidité d'une pratique de dévotion, c'eſt l'amendement de nos mœurs & la perſeverence dans le bien. Vous me dittes qu'il y a de l'illuſion à Communier ſi fréquemment, tous les huit jours par exemple ; qu'il ſeroit mieux de le faire plus-rarement ; mais à qui eſt ce que vous prêchez cette nouvelle doctrine ? à moi qui ne me ſuis tiré du deſordre que par cette voïe, aprés avoir inutilement tenté toutes les autres ? Tandis que je n'ai fréquenté que rarement l'Euchariſtie, j'ai été plongé dans de mauvaiſes habitudes, dans des imperfections qui me paroiſſoient inſurmontables ; j'ai déraciné ces habitudes envieillies, en multipliant mes Communions, & vous voulez que je croïe que c'eſt le demon, qui me porte à cette pratique ? Toutes les fois que j'ai interrompu cette coûtume, je me ſuis ſenti plus-foible, j'en connois qui ſont retombez le méme jour dans leurs premiers déreglemens, lors que j'y ſuis revenu, j'ai ſenti la ferveur ſe rallumer dans

mon cœur. Ie sai par ma propre experience & par celle d'un million de personnes, que tous les mauvais Chrêtiens s'accommodent de vôtre conseil, & sans l'attendre s'éloignent de leur plein gré de l'usage des Sacremens. Ie sai que jamais Chrêtien fervent ne s'est relâché, qu'il n'ait commencé par quitter les Sacremens, à la reserve de ceux qui s'en approchant de mauvaise foi, par respect humain & par une espece de nécessité, ont mieux-aimé faire des sacrileges que de quitter leurs desordres; & vous voulez que je croïe que je me trompe? lors que je verrai qu'en Communiant tous les huit jours, au lieu de me réformer, je ne laisserai pas de sentir la méme foiblesse, la méme pente au mal, la méme indifference pour le peché mortel, pour lors je croirai non pas que je dois m'en abstenir, mais y apporter de meilleures dispositions, pour lors je croirai ou du moins j'aurai sujet d'appréender que mes Confessions manquent ou de sincerité, ou de douleur, ou de résolution de m'amander. Vous étes mauvais, amandez-vous au plûtôt pour Communier souvent, vous étes imparfait, Communiez souvent pour vous amander.

Il est arrivé dans l'usage du Saint Sacrement ce qui arrive en l'amitié, elle se conserve par la veûë & par la conversation fréquente; on se passe sans peine d'une personne qu'on n'a quitté qu'à regret, on vient jusqu'à l'oublier. L'absence guerit les plus-

violente passions. Mais s'il arrive que j'abuse de la Communion, que je n'en tire nul profit, que je ne m'amande point. Ne dois-je pas quitter la Communion ? Non, mais regler vôtre vie, & vous défaire des vices qui vous empêchent d'en profiter, la faute ne vient pas de ce que vous Communiez trop souvent, mais de ce que vous Communiez mal, & ainsi le conseil que vous devez prendre alors, n'est pas de vous abstenir de la Communion, mais des vices qui en empêchent le fruit.

Toute nourriture vous est inutile, parceque vous la prenez mal à propos, ou qu'elle est mal assaisonnée : Quel conseil prendriez-vous en cette occasion, ou de ne rien manger du tout, ou de regler vos repas, & de faire mieux assaisonner vos viandes. Un remede utile à tout le monde m'est inutile, faute de quelques précautions que j'ai négligées jusqu'à cette heure, eh bien continuez de prendre le remede, mais faittes-le avec les précautions nécessaires. Voila un homme qui mange bien, & qui prend tous les jours une nourriture excellente, néanmoins parce qu'il se met à table au sorti d'une étude & trop forte & trop longue, qu'il y porte toutes ses pensées, & que même en mangeant il repasse dans son esprit avec application les choses, qu'il a leûës ou méditées avant le repas, qu'il n'a pas plûtôt mangé qu'il rentre dans son étude, & y recom-

mence ſon travail avec une contention d'eſprit extraordinaire, les eſprits qui doivent ſervir à la digeſtion étant rappellez ailleurs pour les fonctions intellectuelles, laiſſent l'eſtomac deſtitué du ſecours dont il a beſoin, de-là vient que les viandes s'y corrompent, qu'il ſe remplit de mauvaiſes humeurs, leſquelles alterent ſon temperament, & lui cauſent mille douleurs. Là-deſſus qu'on aſſemble tous les Medecins les plus-habiles, qu'on conſulte toutes les Academies, ſe trouvera-t-il jamais un ſeul homme, qui ordonne à ce malade de ne prendre plus de nourriture, de s'abſtenir de manger? Qu'il ſoit moins âpre à l'étude, diront-ils tous d'une voix, qu'il la quitte un moment avant le repas, qu'il oublie tous ſes livres dans le tems qu'il mange, & qu'avant que de les rouvrir, il donne le loiſir à la nature de faire ſes fonctions & de digerer ce qu'il a pris. Mais on lui a donné déja cent fois ce conſeil inutilement. C'eſt tant pis pour lui, que ne le ſuit-il, il ſe joûe à ſe perdre ſans reſſource, mais quand mille fois on nous conſulteroit là-deſſus, on ne doit pas attendre d'autre réponſe de nous. Mais s'il ne mangeoit pas, du moins la viande ne ſe corromproit-elle pas dans ſon eſtomac; il eſt vrai, mais il mourroit de foibleſſe; l'étude n'empécheroit pas la digeſtion, mais elle épuiſeroit bien-tôt le reſte de ſes forces, & vous

le verriez tomber dans vint-quatre heures dans une langueur mortelle ; il ne mourroit pas d'indigeſtion, mais de faim ; on empêcheroit cét amas de mauvaiſes humeurs qui l'accablent, mais vous ſecheriez l'humide radical qui le fait vivre. En un mot, ce ſeroit être fou que de lui retrancher ce par quoi il vit, pour le delivrer de ce qui le fait malade ; il faut qu'il mange, mais il faut qu'il le faſſe avec les précautions néceſſaires. Revenez mille fois au Medecin, il ne vous dira jamais autre choſe, ce malade ne change point de conduite, que voulez-vous que j'y faſſe ; s'il eſt imprudent, s'il eſt indiſcret, s'il eſt ôſtiné & opiniâtré, la Medecine n'a point de remede contre ces maux-là ; s'il a reſolu de ſe tuër ; il peut ou manger ou ne manger pas ; il mourra tout auſſi bien d'une maniére que de l'autre, & encore plûtôt en ne mangeant rien. Voila Meſſieurs une Parabole, appliquez-la à ceux qui reviennent toûjours à leurs premiéres imperfections ; qui ne viennent pas à la Sainte Table avec la dévotion qu'il faut ; il n'eſt rien de ſi juſte, ni qui ſe rapporte plus exactement.

Un homme qui Communie à Pâques étant actuellement en peché mortel, & dans une mauvaiſe habitude ; il peche ſans doute ; mais il y a un Commandement de l'Egliſe qui l'oblige à Communier ; mais

il y en a un de Dieu, qui lui défend de Communier en mauvais état ; mais s'il ne Communie pas, peche-t-il ? il peche sans doute & trés-griévement, mais il feroit un sacrilege s'il le faisoit ; il ne pecheroit pas s'il s'abstenoit de la Communion crainte de faire un sacrilege, mais il ne s'en abstient que pour n'être pas obligé de renoncer à sa mauvaise habitude, qui est un motif diabolique. S'il ne craint que le sacrilege, que ne l'évite-t-il en sortant de son peché ? Dieu vous défend de Communier en peché mortel en quelque tems que ce soit, mais l'Eglise vous ordonne de quitter vôtre peché à Pâques, pour pouvoir Communier, & cela sous peine d'un nouveau peché mortel. Pour éclaircir ce point, & vous le faire comprendre, voila deux Chrêtiens, dont l'un est dans une habitude d'adultere, ou de blaspheme, & l'autre est en état de grace. Le premier ne veut pas Communier, parce-qu'il veut continuer ses adulteres & ses blaphemes, l'autre ne veut pas non plus Communier par négligence, par paresse, par une certaine lâcheté, qui le rend tout engourdi & comme stupide, parce qu'il veut déjeuner avant que de sortir du logis. Qui des deux peche plus griévement en ne Communiant pas le jour de Pâques. Peut-on douter que ce ne soit le premier, & que le peché qu'il commet ne surpasse en malice celui de l'autre, autant que l'adultere & le blaspheme, surpasse une legere intemperance de bouche. Tous deux

pechent mortellement en desobéïssant à l'Eglise, mais je dis que la desobéïssance du blasphemateur est sans comparaison plus-criminelle, tout de même qu'un Gentil-homme qui refuseroit d'aller à l'armée, pour avoir l'occasion de corrompre l'Epouse de son Souverain, se rendroit plus-coupable que celui qui refuseroit de prendre les armes, pour faire bonne chere avec ses amis. Il y a double peché dans le blasphemateur, le premier de desobeïssance à l'Eglise, le second d'attâche au blaspheme & à l'impudicité, mais attache formelle & si forte, que quoi-qu'il connoisse l'obligation qu'il a d'en sortir, que l'Eglise le sollicite, l'avertisse, le presse, le menace de l'excommunier, s'il ne s'aquitte de son devoir; il aime-mieux lui desobéïr, la scandaliser, s'exposer à être retranché du nombre de ses enfans, se priver du bon-heur de recevoir son Dieu dans sa poitrine, & de participer aux trésors infinis, dont il le combleroit en cette visite, que de quitter ses déreglemens, que de devenir ami de Dieu.

Ce réproche est encore plus-fort contre moi que contre vous, puis que je ne reçois pas seulement souvent, mais tous les jours, ce Corps adorable de mon Sauveur. Quoi un Prêtre qui fait descendre tous les jours JESUS-CHRIST sur nos Autels, qui le touche, qui le distribue au peuple, qui Communie lui-même tous les jours, un héritier du sacerdoce de JESUS-CHRIST, le Mediateur établi entre

le ciel & la terre, aprés dix, vint, trente ans de Sacerdoce, aprés huit ou dix mille Communions tenir encore au monde par quelque lien, être encore moins pur que les Anges, n'être pas plus-embrasé que les Seraphins, n'être pas encore sanctifié & même deïfié. Un Prêtre qui se nourrit tous les jours du pain des Anges, qui trempe tous les jours sa langue dans le Sang de JESUS-CHRIST, se servir de cette méme langue pour la détraction & pour la cajollerie, la faire servir d'instrument à la colere & à la vengeance, nourrir dans son cœur des passions de haine, d'orgueïl, d'avarice, avoir des attachemens criminels, être homme, étre quelquefois pire que les bestes, étre un demon visible & incarné. O Dieu, ô Anges, ô puissance, ô caractere, ô l'opprobre, ô la honte de l'Eglise, ô le scandale du Christianisme!

DE LA MESSE.

LE Prêtre n'eſt que le Miniſtre de l'Egliſe, c'eſt-à dire de tous ceux qui ſont préſents à la Meſſe, la victime qu'il immole ne lui appartient qu'entant qu'il eſt partie de l'Egliſe, c'eſt à l'Egliſe que JESUS-CHRIST la laiſſée, c'eſt l'Egliſe qui l'offre, & par conſequent tous ceux qui entendent la Meſſe. Voila pourquoi entendre la Meſſe & faire profeſſion du Chriſtianiſme c'eſt tout-un; comme c'étoit ſacrifier aux idoles, c'étoit être idolâtre de profeſſion que de ſe trouver dans le Temple des faux Dieux à l'heure du ſacrifice. Mais ſi un Chrêtien à cette même heure y fuſt entré, tandis que ces pauvres aveugles ſe proſternoient le viſage contre terre dans un ſilence prodigieux, & qu'il y fuſt allé faire ce que nous voïons faire ſi ſouvent dans nos Egliſes cauſer, rire,

rire, s'entretenir debout, ou assis, cette action auroit passé pour une profanation manifeste & pour un mépris tout visible de leurs fausses divinitez.

Dieu est plus honoré par une seule Messe, qu'il ne le sauroit être par toutes les autres actions & des Anges & des hommes, quelque-ferventes, & quelque-héroïques qu'elles puissent être; mais qui va à la Messe, à dessein de rendre à Dieu un honneur si extraordinaire? Qui pense avec plaisir à la gloire qu'il reçoit de ce Sacrifice? Qui se réjoüit d'avoir en main de quoi l'honorer selon ses mérites & sa grandeur? Qui rend graces à JESUS-CHRIST de ce qu'en abolissant tous les autres sacrifices, il nous a laissé une Hostie, que Dieu ne peut pas ne point agréer, une Hostie proportionnée aux bienfaits que nous avons reçeûs de lui, & à ceux que nous pouvons lui demander, une Hostie capable d'effacer tous les pechez des hommes. Oüi mon Dieu quand je prie, que je jeûne, que je fais l'aumône, je le fais avec défiance, peut-être, dis-je en moi-méme, que je deshonore Dieu davantage par mes mauvaises intentions, par les circonstances de mon action, que je ne l'honore par mon action. Cette penitence bien-loin d'effacer mes crimes a peut-être besoin elle-même de penitence. Cette aumône que je fais pour témoigner ma gratitude, c'est peut-être une offence que je rends pour mille bienfaits? mais quand je dis la Messe, ou que je l'entens, quand

j'offre le sacrifice Adorable en qualité de Ministre, ou de membre de l'Eglise ; c'est alors mon Dieu ! que plein de confiance & de courage j'ose défier tout le ciel, de faire quelque chose qui vous plaise davantage ; c'est alors que sans être effraïé par le nombre, ni par l'énormité de mes crimes, j'ose vous en demander le pardon, ne doutant même pas que vous ne deviez me l'accorder de la maniére la plus-parfaitte que je saurois le soûaitter. Quelque-vastes que soient mes desirs, quelque-etenduës que soïent mes esperances, je ne fais point difficulté de vous demander tout ce qui est capable de les remplir. Ie vous demande des graces & de grandes graces, & toutes sortes de graces pour moi, pour mes bienfaiteurs, pour tous mes amis, pour mes plus mortels ennemis, & bien-loin de rougir de ma demande, bien-loin de me défier d'obtenir tant de choses en même-tems, je trouve que je demande peu en comparaison de ce que j'offre. Ie crois faire tort à cette Hostie vivante, en demandant infiniment moins qu'elle ne vaut, je ne crains rien tant que de ne pas attendre avec une asseûrance ferme & constante, & tout ce que j'ai demandé, & quelque chose encore de plus-grand, s'il est possible, que tout ce que je puis demander. Ah ! pleust à Dieu que nous connussions bien la valeur du tréfor, que nous avons entre les mains. Heureuse & mille fois heureuse la nation des Chrêtiens, s'ils savoient profiter de leurs avantages. Quelle source de

toutes sortes de biens ne trouveriez-vous point dans cét adorable Sacrifice, que de graces, que de faveurs, que de richesses temporelles & spirituelles pour le corps, pour l'esprit, pour la vie, pour l'éternité; mais il faut avoûër la verité, nous ne pensons pas même à nous servir de nos biens, nous ne daignons pas même mettre la main dans le trésor, que Iesus-Christ nous a abandonné.

En effet, quelle estime faisons-nous de la Messe, avec quelles intentions y venons-nous? Qu'y faisons-nous, quand nous y sommes? vous y venez par coûtume, par respect humain, Dieu veuille que ce ne soit pas par des motifs encore plus-criminels. Vous vous y entretenez de mille vaines pensées, vous vous amusez à considerer les ornemens de l'Eglise, ou les personnes qui y assistent avec vous, vous y causez, lorsqu'on vous en sollicite, sinon on y baaille, on s'y ennuïe, on ne sait à quoi s'occuper. Quoi donc n'avez-vous jamais receû nulle faveur du bon Dieu? l'en avez-vous remercié comme il faut, avec sentiment, avec tendresse? prenez garde que faute de reconnoissance vous ne tarissiez les bienfaits de Dieu à vôtre égar, & que vous ne les détourniez de dessus vous? Il est étrãge que nous soïons environnez, chargez, accablez des faveurs du bon Dieu, que depuis le premier moment de nôtre vie jusqu'aujourd'hui il nous ait aimé, il nous ait conservé, il nous ait porté entre ses bras, & que nous ne l'en aïons jamais remercié comme il faut?

Pour vous occuper pendant la Messe, parcourez ces bienfaits, tant de perils détournez, tant de crimes dissimulez, une Providence si aimable & si constante exercée sur vous, pour vous procurer le batéme, une éducation chrêtienne, un établissement seûr, honnête, commode, avantageux, pour éloigner les objets, les occasions, les dangers où vous auriez perdu la grace, l'innocence, la vie, les biens, l'honneur, un si doux & si continuel empressement pour vous attirer à lui, pour gagner vôtre cœur, pour vous faire un Saint, & cent autres choses que je ne saurois dire; Le detail des graces que vous recevez en un seul jour, pourroit suffire pour vous occuper durant toute la Messe. Tout cela ne mérite-t-il pas bien qu'on s'en ressouvienne. Aprés avoir repassé par vôtre esprit tous ces bienfaits, dittes hardiment au Pere Eternel, Seigneur voila ce que j'ai receû de vous, mais voïez cette Hostie, ce Corps Divin, ce précieux Sang, ce Sacrifice adorable, voila ce que je vous rends pour tant de bienfaits; je ne puis douter qu'ils ne soïent trés-bien païez par un présent aussi magnifique. Mais que puis-je vous rendre, mon adorable Maître! vous qui m'avez donné de quoi reconnoître si liberalement les bienfaits de vôtre Pere, de quoi expier tous mes pechez.

Vous ne savez que faire à la Messe, n'avez-vous jamais offencé Dieu? ne l'offencez-vous point tous les jours & à toutes les heures du jour? Parcourez durant la Messe toutes les

fautes que vous avez faittes depuis la Messe du jour precedent, &c. Demandez-lui en pardon; mais n'avez-vous besoin de rien? vous vous plaignez tous les jours de vos parens, de vos amis, de vos enfans, de vos femmes. Demandez à Dieu qu'il rende cét ennemi plus-raisonnable, cette fille plus modeste, ce mari moins bourru, cette femme moins chagrine, & pour obtenir toutes ces graces, offrez-lui JESUS-CHRIST en sacrifice. Vous avez des enfans indociles, libertins, débauchez ils vous font secher de douleur, ils n'ont ni pieté envers Dieu, ni respect pour leur mere, ni obëïssance pour vous: ils vous donnent tous les jours mille déplaisirs, ils vous font passer la vie en larmes & en douleur. Peut être bien que c'est vôtre faute, vous avez eû trop de complaisance pour eux, vous n'avez pas veillé dés le commencement sur leur conduite, vous avez entiérement négligé leur éducation; vous les avez demandé à Dieu avec trop d'empressement; mais passe, le mal est fait, il faut y apporter le remede. Demandez à Dieu qu'il réforme vôtre ouvrage, qu'il repare ce que vous avez gasté, qu'il change le cœur de ce fils, & afin qu'il ne puisse vous refuser cette grace, offrez-lui la Victime non-sanglante, qui est immolée sur l'Autel, il ne se peut faire qu'il vous refuse. Vous étes colere, impatient, emporté, vous ne pouvez vous défaire de mille méchantes habitudes, qui vous tirannisent; vous voïez bien que si vous y mourez, vous

êtes danné, demandez à Dieu qu'il vous en delivre.

Vos pechez, vos recheûtes, vos foibleſſes vous font de la peine, vous deſireriez bien de vous corriger, de ſurmonter cette repugnance, cette tiédeur, de rompre cette petite attâche qui eſt l'unique choſe, qui vous retient à la terre; il y a un an, il y en a dix que vous combattez contre une imagination, contre un atôme, contre je ne ſai quoi qui vous empêche d'être tout-à-Dieu, & de joüir de cette paix, qui accompagne un cœur tout-à-fait libre, tout-à-fait pur. Eh mon Dieu! ſont-ce des héretiques, ou des barbares qui me tiennent ces diſcours. Qui donc un Chrêtien peut-il deſirer quelque choſe en vain, avez-vous demandé ces choſes à Dieu, combien avez-vous offert de Meſſes à Dieu pour l'obtenir? me ferez-vous à croire qu'un Dieu préſenté pour prix de ces graces, n'eſt pas capable de les obtenir. Dieu vous les a refuſées, à vous, cela peut être; mais les avez-vous demandées par JESUS-CHRIST, lui avez-vous offert pour prix de ces graces le ſang d'un Dieu, la vie d'un Dieu, la Victime que vous avez entre les mains, entendez-vous tous les jours la Meſſe pour l'obtenir.

Sans le Sacrifice de la Meſſe, dit un Docteur, le monde auroit déja été abîmé mille fois, c'eſt lui qui arrête le bras de Dieu irrité par tant de crimes. Voila pourquoi le demon tâche de nous l'ôter par le moïen des héreti-

ques, parce qu'il voit bien que nous peririons tous sans cette digue, qui s'oppose à la vengence de Dieu. Aussi le Prophete Daniel a-t-il prédit, que l'Antechrist l'abolira à la fin des tems : *Et robur datum est contra juge sacrificium propter peccata.* Saint Hipolite Martir, raporté par S. Jerôme, décrivant ce qui arrivera en ces derniers tems, dit que les Eglises seront dans un dueïl extréme, parce qu'il ne s'y fera point de sacrifice. On n'aura nulle part ni le Corps, ni le Sang de Jesus-Christ ; La Messe sera abolie, & ce sera pour lors que le monde finira, & qu'il sera jugé. Mais tandis que cét Agneau innocent sera immolé sur nos Autels, cela ne sauroit arriver.

Il est étrange que le Seigneur ne puisse remplir sa maison qu'en usant de violence, & nous forçant en quelque sorte d'y entrer. Car en effet il a fallu des Commandemens exprés, pour obliger les fidelles de venir dans les Eglises pour y entendre la Messe ; comme si les fruits que nous retirons de ce divin sacrifice, ne suffisoient pas pour nous y attirer. Mais on ne les connoît pas ces fruits ineffables ; cette ignorance est une des choses que nous avons plus de sujet de deplorer dans le Christianisme. Quel mal-heur que nous aïons au milieu de nous un tréſor immense & inépuisable, & que faute de le connoître nous vivions dans l'indigence. Que nous aïons en nôtre pouvoir un remede à toutes sortes de maux, un arbre de vie qui peut nous communiquer

non-seulement la santé mais l'immortalité même, & que cependant nous soïons accablez d'infirmitez, que nous vivions d'une vie languissante, que nous mourions tous les jours de la plus-funeste de toutes les morts ! La Messe est ce remede universel, cét arbre de vie, ce riche trésor, il appartient à chacun de nous, il ne tient qu'à nous d'y mettre la main, & de nous enrichir de la maniére du monde la plus-aisée, & cependant je m'apperçois, & je m'en apperçois avec un regret extréme, qu'on mépriſe ce trésor, qu'on ne daigne pas en profiter. Il y a apparence que le grand nombre de Messes qu'on celebre tous les jours, & en tous lieux dans l'Egliſe, est la cause du peu de cas que quelques-uns font de ce Mistére, & qu'ainsi il arrive que la liberalité de nôtre Dieu, qui devroit aumenter nôtre reconnoissance, fait un effet tout contraire, & nous porte à l'ingratitude.

Il n'est rien de si pauvre que l'homme ; il n'a rien qui soit à lui, & bien loin de pouvoir s'aquitter de ce qu'il doit, il manque de toutes les choses nécessaires, & est contraint de contracter tous les jours de nouvelles dettes pour subsister. Nous devons beaucoup & nous n'avons rien, nous devons à la grandeur de Dieu un hommage & un honneur en quelque sorte, qui réponde à cette grandeur infinie. Nous devons à sa bonté tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, & à sa justice la satisfaction de nos crimes, qui sont

presque infinis en nombre, & qui sont absolument infinis en leur malice. Outre cela nous sommes dans une indigence extréme de toutes sortes de biens, nous avons besoin de secours extraordinaires pour vivre, pour vivre commodément, pour vivre tranquillement, pour vivre chrétiennement, enfin pour mourir saintement, & pour passer de cette vie à une meilleure. Où prendre de quoi aquitter tant de dettes, de quoi fournir à tant de besoins. La Messe nous fournit abondamment de quoi aquitter toutes ces dettes, & de quoi satisfaire à tous ces besoins.

Lorsque Jesus-Christ mourut il satisfit pour nos pechez, mais cette satisfaction n'eût pas son effet pour lors, puisque nous n'étions pas encore au monde, elle nous est appliquée tous les jours par le renouvellement qui se fait de sa mort à l'Autel. Quand vous êtes à la Messe, il se fait pour vous ce qui se fit sur le Calvaire pour ceux qui étoient présens, si vous voulez en profiter.

Au Calvaire si vous y aviez été, le pardon vous auroit-il pû être refusé, c'est-ici la même chose quant à l'effet. Mais y va-t-on à cette intention, y va-t-on comme un criminel, comme un malade, en état de penitent, comme Jesus-Christ s'y trouve ? il n'y a souvent que lui ; à la Croix, il n'y eût que peu de gens qui en profiterent, de même ici : Si nous y allions dans cét esprit, cela nous vaudroit plus que toutes les penitences, nous

expierions tous nos pechez, je ne puis croire qu'il puſt y avoir de Purgatoire pour nous. Mais helas que je crains au contraire qu'elle ne nous ſoit l'occaſion d'un long & rigoureux Purgatoire à cauſe de nôtre tiédeur, de la maniere que nous nous y comportons. Quel mal-heur de ne nous contenter pas de perdre nos biens, mais de nous tourner encore en poiſon les remedes les plus-ſalutaires.

Nous devons rendre graces à Dieu de tous les biens que nous avons receûs. Ces biens ſont infinis, ſi nous avons un peu de cœur, un peu d'humanité, l'ingratitude nous doit être fort odieuſe. Mais outre l'infamie attachée à ce vice, elle nous eſt infiniment pernicieuſe à l'égar de Dieu, elle tarit toutes les ſources des graces. C'eſt pour cela que Iesus-Christ voïant que nous n'avions rien par quoi nous puiſſions témoigner à Dieu nôtre gratitude, s'eſt donné lui-méme à nous, & ſe donne à nous tous les jours; afin que recevant tous les jours de nouveaux bienfaits, nous puiſſions tous les jours en remercier Dieu dignement, & cette action de grace n'eſt pas un vain compliment, c'eſt une reconnoiſſance effective plus-grande que ſi vous lui donniez tous les empires du monde, mais qui penſe à cela?

Iesus-Christ à la Meſſe ſe met entre nos mains comme une monnoïe d'un prix infini, pour acheter de Dieu tout ce que nous pouvons deſirer de lui, quelque précieux que puiſſe être le bien que nous demandons. Iesus-

CHRIST se fait dans le sacrifice de la Messe, non-seulement nôtre intercesseur auprés de son Pere, pour lui demander par ses mérites tout ce qui nous est nécessaire, tout ce que nous soûaittons, mais il y offre son Sang & sa Vie, comme en païement de ce que nous demandons. Que pouvez-vous desirer de si grand, qui ne soit au dessous de ce que vous présentez pour le recevoir. D'où vient donc que tout le monde se plaint, qui de ses miseres temporelles, qui de ses defauts d'esprit. D'où vient que les passions nous tirannisent, que les mauvaises habitudes nous tiennent comme enchaînez, que l'un est importuné par des pensées impures, l'autre par des tentations contre la Foi, que la colere & l'impatience en réplongent tous les jours quelques-uns dans des emportemens fâcheux, dont ils se repentent un moment aprés, que la douleur en accable d'autres, & les porte jusqu'au desespoir ? D'où vient que cette femme ne peut addoucir son mari, ni le retirer de la débauche, qu'elle ne peut avoir la paix, quoi-qu'elle la desire, que ce Pere voit avec regret ses enfans prendre une mauvaise route. On voudroit amander, corriger & réformer les autres, & pourtant il ne se fait rien de tout cela ? Il me semble que je vois un avare qui manque de tout, quoi que l'or & l'argent ne lui manquent pas. Avez-vous demandé cela à la Messe, combien de fois l'avez-vous entenduë à cette intention ? Me persuaderez-vous que Dieu pour un si

grand prix, vous ait refusé si peu de chose? Qu'il ait fait si peu de cas du Sang, de la Vie de son Fils, qu'il n'ait pas crû qu'elle valoit bien cette grace, cette vertu, ce bien temporel ou spirituel que vous soûaittiez ou pour vous ou pour quelque autre. Non je ne le croirai jamais, & je suis seûr que vous même vous ne le croïez pas, qu'est-ce donc? C'est que vous négligez d'assister à la Messe, & de représenter à Dieu pendant ce précieux tems de salut & d'acceptation, vous manquez, dis-je, de représenter pour lors vos miseres à Dieu, & lui demander les graces que vous soûaittez.

DE L'IRREVERENCE DANS LES EGLISES.

POUR rendre Saint quelque lieu que ce puisse être, il suffit qu'il soit destiné à honorer Dieu, du moment qu'il a été solennellement consacré à cét usage, il devient vénérable aux Anges, terrible aux demons, & il seroit bien juste que la Majesté de Dieu, dont il est rempli dessors d'une maniére spéciale, le rendit encore formidable à tous les hommes.

Tout ce que la Naissance du Fils de Dieu communique de Sainteté à l'étable de Bethléem, tout ce que son Sang en communiqua au Calvaire, & son Corps mort au Sepulchre, tout cela se trouve aux Eglises des Chrétiens, & si lors que j'y entre, lors que j'approche des

Autels, je ne me sens pas pénetré de cette sainte fraïeur, dont on est saisi aux approches des plus-saints lieux ; si jē ne suis pas touché des mêmes sentimens, qui font couler de si douces larmes des yeux de ceux qui ont le bon-heur de voir la Créche, où IESUS nâquit, si je ne sens pas ces transports d'amour & de joïe, qui en ont fait expirer quelques-uns, en adorant la montagne, où le méme Dieu fut crucifié, ou en baisant les vestiges qu'il laissa imprimées en montant au Ciel, ce n'est que faute de foi, ou faute d'attention.

C'est dans nos Eglises, dans ce Tabernacle que repose le Corps du Sauveur, il ne fut que neuf mois au sein de MARIE, que quarante jours dans l'Etable, que trois heures sur la Croix, que trois jours dans le Sepulcre, & il est toûjours dans nos Eglises; c'est pour cela qu'elles ne desempliſſent point d'Anges, d'Archanges, de Seraphins, qui ne cessent de l'adorer, ils l'adorent avec des respects & des humiliations, qui nous confondroient étrangément, si nous pouvions les appercevoir.

Nos Eglises, si on peut parler de la sorte, sont comme une annexe du Paradis, le Créateur y est adoré, le Sauveur resuscité y trouve un Corps & une Ame, les Esprits celestes y font leur sejour, & y joüissent du méme bon-heur qu'on goûte au dessus du firmament. C'est ce lieu adorable que nos libertins choisissent pour exercer la coqueterie, pour produire leur orgueïl, pour étaller leur vanité &

leur insolence. Si nous avions un peu de Foi, remarque Saint Chrisostôme, oserions-nous y paroître aprés avoir commis en secret les crimes, que nous y venons commettre à la face & du ciel & de la terre.

On seroit étrangément choqué, si l'on voïoit un Chrêtien sur le Calvaire rire, & cajoller au méme endroit, où le Sauveur fut crucifié; mais combien cela auroit-il été plus horrible, s'il se fust fait lors qu'il y mouroit actuellement.

Que venez-vous faire à l'Eglise, mauvais Catôlique, venez-vous pour rendre vos respects à Dieu, & pour confesser humblement que vous n'étes qu'un vil esclave, qu'un peu de poussiere, que vous n'étes rien en sa présence? On diroit au-contraire à voir le soin que vous avez pris de vous parer, on diroit à voir l'air dont vous entrez en ce lieu, que vous étes la divinité du Temple, que vous prétendez débaucher à Dieu ses adorateurs, & vous attirer leur culte aussi-bien que leurs regars. Est-ce pour réconnoître vôtre indigence, pour lui demander quelque grace que vous y venez? Si vous aviez une dette à exiger d'un Fermier, le feriez-vous avec plus de faste, ne le feriez-vous pas avec plus d'application d'esprit? Si c'est pour obtenir le pardon de vos pechez, où est cette posture humble & respectueuse, où sont ces habits lugubres & déchirez, où sont ces sanglots, ces larmes, ces priéres, avec quoi un criminel a coûtume de paroître devant

son Juge ? Peut-être que vous vous présentez ici à dessein de lui témoigner quelque gratitude, pour tant de faveurs que vous en avez reçeûës ; perfide eh de quelle manière vous y comporteriez-vous, si vous aviez dessein de vous vanger d'un outrage, & d'insulter vôtre Maître ? Mon Dieu, que vous êtes bon, & que vôtre patience est admirable !

Saint Iustin Martir dit, que les Païens de son tems gardoient un silence opiniâtre, ce sont ses termes, dans leurs temples, qu'ils mettoient un voile sur le visage, pour s'empêcher d'être divertis par aucun objet de l'attention, qu'ils apportoient à leurs priéres. Ces infideles nous feront quelque jour nôtre procés, ils s'éleveront contre nous au jugement, pour demander justice de nôtre peu de religion. Quoi, Seigneur, diront-ils, vous nous damnez pour avoir eû le mal-heur de ne vous connoître pas, & il y aura quelque misericorde pour ces impies, qui vous ont deshonoré, aprés vous avoir connû, il est vrai qu'ils ont foulé aux piés les Idoles, mais vous ont-ils porté plus de respect à vous-méme ? Si l'on nous fait un si grand crime d'avoir rendu quelques honneurs aux faux-Dieux, est-ce un crime moins énorme d'avoir mépriſé le veritable Dieu ? Nous avons rendu à des créatures un culte, qui ne leur étoit pas deû ; mais combien vos Chrétiens sont-ils plus coupables de vous avoir refusé des respects, qui vous étoient deûs par tant de titres. Si nous n'avons adoré que

des

des fantômes de divinité, du moins avons-nous été de veritables adorateurs ; & l'on ne peut nier que nous n'aïons traitté saintement nos profanes cerémonies, ceux-ci avoient de plus-saints Misteres, & ils les ont profanez. Qui merite un jugement plus-sevére, ou nous qui avons redouté des Dieux impuissans, ou ceux qui se sont moquez de vôtre toute-puissance ? ou nous qui avons réveré la présence des maîtres aveugles, ou ceux qui ont osé pecher à vos yeux, ou nous enfin qui avons été religieux jusqu'à la superstition, ou ceux qui ont été impies jusqu'au sacrilege ? Y aura-t-il rien de plus-juste que ces réproches ? Qu'aurons-nous à répondre à cette comparaison ? Que pourra répondre Iesus-Christ ? rien du tout, si ce n'est qu'il les satisfera en vous punissant.

Par nos immodesties nous donnons sujet de penser que nous ne croïons pas, c'est un témoignage que nous rendons contre la verité de nôtre Foi, il ne tient pas à nous qu'on ne croïe que toute nôtre créance n'est qu'une fable. Selon la pensée de Saint Ciprien : *Blasphemiam ingerit religioni, quam colit, qui quod profitetur non ante omnes impleverit, ne christianitas videatur fallacia.*

Vous allez à l'Eglise, & vous croïez que cela suffit pour paroître Catôlique ; les premiers Chrêtiens entroient quelquefois dans les Temples des faux-Dieux, pour se moquer de leurs misteres impies, pour briser & renverser

leurs ſtatuës, s'eſt-on jamais aviſé pour cela de dire qu'ils avoient été idolâtres. Vous allez à l'Egliſe, il eſt vrai, mais ſi vous alliez dans les Moſquées des Turcs, & que vous y commiſſiez les mêmes irrevérences, vous vous expoſeriez à être lapidé par ces Infidéles. Les Huguenots y ſont allez au ſiécle paſſé dans les Egliſes, mais pour les piller, pour les profaner, pour en fermer l'entrée aux Catôliques. Voila à-peu prés ce qu'y font les Catôliques immodeſtes, ils y vont pour décrier les plus-ſaintes cerémonies, pour autoriſer par leurs actions tout ce que Calvin a enſeigné à ſes Sectateurs; en un mot, ils y vont pour les deſoler avec d'autant plus de malice, qu'on a moins de ſujet d'attendre un pareil outrage de la part d'un Catôlique, les ſacrileges des héretiques ne pouvoient tout-au-plus qu'empécher l'exercice de nôtre Religion, au lieu que les autres travaillent à l'éteindre dans les eſprits.

Quel mal-heur, aimable Iesus! ſi lorſque les Chrêtiens vont dans vos Egliſes, pour ſe nourrir de cette chair qui inſpire la pureté & la modeſtie, pour s'abbreuver de ce vin qui engendre les Vierges, ils y trouvent des objets qui réveillent les paſſions, qui allument dans leurs cœurs des feux impudiques. Où faudra-t-il donc que vos éleûs ſe retirent deſormais? Quoi trouveront-ils par tout ce monde qu'ils fuïent, ſeront-ils contrains pour l'éviter de s'interdire nos Egliſes, comme ils ont été

obligez de renoncer au téatre, & de se bannir des assemblées ? Les Eglises, dit S. Iean de Damas, sont comme des ports que Dieu a établi dans les Villes ; *Tanquam portus in mari, sic Ecclesias in urbibus fixit Deus.* Aujourd'hui il n'y a plus de seûreté même dans ces ports, & c'est en vain qu'on y vient chercher le calme aprés les agitations, que causent les soucis & les affaires du monde. Que sert-il que l'entrée de nos Eglises soit fermée au demon, selon S. Ciprien, s'il nous y envoïe des tentateurs plus-dangereux qu'il ne le seroit lui-méme.

Nos immodesties dans les Eglises nous exposent aux réproches que Tertullien faisoit aux Païens, vous nous puniſſez d'un crime dont vous étes coupables, nous mépriſons vos Dieu, & ne les mépriſez-vous pas vous-mêmes ; ne faittes-vous pas plus-d'honneur aux Statuës des Empereurs qu'à celles de Iupiter, si vos Dieux voïent les crimes qui se commettent dans vos Temples, s'ils voient qu'on s'y donne des assignations, que c'est-là qu'on prend des mesures, pour accomplir les adulteres qu'on a projetté, de qui pensez-vous qu'ils aïent moins de sujet d'être choquez, ou de vous, ou de nous autres ? C'est ainsi que les Religionaires pourroient nous reprocher que nous avons tort de les accuſer d'irreligion, ils pourroient vous dire, que le Christianisme n'est que fourberie. En effet, disent-ils, vous croïez, vous que JESUS-CHRIST est Dieu

& Homme tout ensemble, qu'il est le Roi de la gloire, qu'il est vôtre Maître & vôtre Juge, & vous le traittez si indignement. Si vous croïez en effet qu'il fust dans vos tabernacles, vous qui entendez si bien les regles du devoir & de l'honêteté civile, vous qui êtes si réservé, je ne dis pas dans le palais & la chambre des Grands, mais dans la maison même de vos amis; si vous croïez, dis-je, ce que vous nous dittes, oseriez-vous perdre ainsi tout respect à vôtre Dieu? Nous n'avons que du mépris pour vos Sacremens, & ne nous apprenez-vous pas vous-mêmes à les mépriser? N'êtes-vous pas bien injustes de nous traitter d'Héretiques, si nous n'avons point de Foi pour la présence réelle de Iesus-Christ dans l'Eucharistie, qui est presque le seul point qui nous divise; mais n'êtes-vous pas bien impies, si vous en êtes persuadez; & devez-vous pas nous avoüer franchement, que cette présence réelle est une réverie tout-à fait extravagante, & quand vous l'avoüerez, vous ne nous direz rien que vôtre conduite ne nous ait déja appris. Que diriez-vous petit impie, vous qui faittes gloire de tous ces desordres, si un Huguenot vous faisoit ces réproches, & vous prouvoit par-là qu'il est plus ortodoxe que vous ne l'êtes, que lui diriez-vous?

Les Héretiques sont semblables aux Iuifs qui ne vouloient pas reconnoître Iesus-Christ, les Chrêtiens irreligieux sont comme les soldats qui le reconnoissoient en le

ſoufflettant & lui crachant au viſage. Il y en a qui ne vont à l'Egliſe que pour être veûs, témoins ces ſoins de s'habiller, ſe parer pour aller à l'Egliſe, c'eſt comme ſi ſainte Magdelaine euſt repris ſes bijoux, pour aller aſſiſter au crucifiément; & comment oſez-vous paroître en vos plus-brillants habits dans nos Egliſes; où vous avez reçeû le Batême; où vous vous étes révêtu de Iesus-Christ, où vous avez fait vœu d'avoir en horreur toutes les vanitez du monde; mais bien-loin d'avoir honte d'y paroître en cét état, la plûpart des Chrêtiennes auroient honte d'y paroître en un autre état; elles n'iroient point à nos Egliſes; ſi elles n'étoient parées; elles ne ſe parent que pour cela, de ſorte qu'elles n'y vont point; lorſqu'elles n'ont pas eû le loiſir de s'ajuſter. *An ſaltatura ad Eccleſiam pergis? an in Eccleſia laſciviæ oblectamenta quæris?* Que prétendez-vous libertine avec ces ajuſtemens & ces nuditez? N'eſt-ce pas aſſez qu'on vous les ſouffre au bal & à la comedie? Quoi l'Autel même ne pourra pas être un azile contre les meurtres, que vous commettez par vos régards & par vos ſcandaleuſes vanitez. Quel mal-heur, mon divin Maître! ſi aprés nous être défendus des pieges du demon, nos freres Chrêtiens nous en tendent de plus-dangereux par leur luxe & leur peu de modeſtie, ſi nous recevons le poiſon par les yeux, au-lieu même où nous venons chercher l'antidote. Saint Paul défend dans cette veûë aux femmes de ſe montrer dévoilées

dans les Egliſes à cauſe des Anges, c'eſt-à-dire des ames chaſtes & pures qui y prient avec elles. *Ideo debet mulier velamen habere ſupra caput ſuum, propter Angelos*, c'eſt-à-dire, diſent S. Ambroiſe, S. Anſelme, S. Tômas. *Propter Epiſcopos & Sacerdotes.* C'eſt pour cela, ajoûte-t-il que leurs cheveux ſont une partie de leur gloire, parce que la nature les leur a donnez pour leur ſervir de voile. Quel abus en fait-on aujourd'hui ?

Que doit-on juger d'une perſonne, qui oſe coqueter dans l'Egliſe, que fera-t-elle dans le ſecret, & lors qu'elle n'aura pour témoin de ſes actions que les complices de ſes crimes ?

DU SCANDALE.

DIeu ne pardonne point un vol de deux écus qu'on ne les ait rendus ; quoi-qu'il ne fasse nul état ni de deux, ni de cent mille écus. Vous avez ôté la réputation à vôtre frere, il n'est point de pardon pour vous, que vous ne lui aïez restitué un bien si mince & si fragile, que sera-ce d'avoir ravi l'innocence, la chasteté, la grace à vôtre frere, d'avoir fait perdre à JESUS-CHRIST par vôtre scandale cette ame, dont il fait tant de cas ?

Dieu vous redemandera compte de l'ame de vôtre prochain, si vous ne l'avez pas instruit, si vous ne l'avez pas nourri, si vous ne l'avez pas secouru, si vous ne l'avez pas corrigé ; que sera-ce si vous l'avez corrompu, si vous l'avez damné ? Un mauvais livre prêté, une

peinture laſcive expoſée, un diſcours impur, impie, médiſant, une femme peu modeſte ſcandaliſe ſon prochain, quel moïen de reparer ce mal. Vôtre frere perit, il ſe danne, qui en répondra à Dieu?

Le mauvais Riche, un danné prie qu'on donne avis à ſes freres de ſon mal-heur, il tâche de les ſauver, & nous travaillons à les perdre.

Un mot, un comte, un régar, un geſte, ce ſilence eſt comme une étincelle qui s'eſt priſe à l'ame de vôtre prochain, & qui y allume une incendie que vous ne pourrez jamais éteindre, c'eſt ainſi que le magnifique Temple de Jeruſalem, l'ouvrage de tant de Rois, le plus-grand, le plus-riche, le plus-ſuperbe bâtiment que la pieté des hommes ait jamais dreſſé à la Majeſté de Dieu, c'eſt ainſi, dis-je, que cét auguſte Sanctuaire brûla & fut conſommé, un miſerable ſoldat, qui dans l'aſſaut que Tite avoit donné à Ieruſalem, étoit monté ſur la tour, qu'on appelloit Antonia, jetta une torche ardente contre ce Temple, le feu s'y attacha incontinent avec tant d'opiniâtreté, qu'il fut impoſſible de l'éteindre. Les Iuifs n'oublierent rien pour le ſauver, l'Empereur y fit travailler toute l'armée en vain, on épuiſa les ruiſſeaux & les fontaines pour oppoſer aux flammes qu'un tiſon, qu'un bouchon de paille avoit allumé; on ne peût jamais arreſter l'incendie, tout le Tem-

ple fut reduit en cendres. Voila l'image des maux que cause dans une ame le scandale. Cette ame ornée de la grace, des dons du Saint Esprit, choisie de Dieu pour être son Temple, n'a pas plûtôt reçeû par les yeux, par les oreilles cette étincelle d'impureté, qu'il s'allume dans son cœur des flammes qu'on ne peut éteindre, ni les Sacremens, ni les Prédications, ni les bons exemples, ni les avis de ses amis ne pourront jamais la remener.

IESUS-CHRIST n'a point de plus grand ennemi que le scandaleux, c'est contre lui qu'il bâtit des places de seûreté, pour mettre à couvert la fleur de ses troupes & ceux de ses sujets qui lui sont les pluschers, ces places sont les maisons religieuses, où le scandale ne peut pas aborder.

Les pecheurs ordinaires sont des enfans des-obéissans qui manquent à leur devoir; mais le scandaleux qui porte les autres au peché, ou les détourne du bien par ses discours & par ses exemples, est l'ennemi de IESUS par excellence.

On peut juger de la haine que IESUS-CHRIST porte au scandaleux, par la passion qu'il a de sauver les ames, ce qu'il fait pour cela, la joïe que lui cause la conversion d'un pecheur. On peut encore la concevoir par la haine d'un pere tendre & passionné contre un étranger, qui lui a débauché son fils, qui l'a corrompu, qui a détruit par ses conseils per-

nicieux, tout ce que ſes ſoins & une excellente éducation avoit pû lui inſpirer & d'honneur & de vertu, qui l'a porté à ſe revolter contre ſon pere, qui a obligé ce pere à punir ce fils avec rigueur, à le des-hériter, à le desavouër.

DE LA VAINE GLOIRE.

QUOI-QU'IL n'y ait rien de plus-mépriſable dans le monde que la vaine gloire ; il faut avoüer toutefois, qu'elle n'eſt pas un ennemi à mépriſer. On a dit cent fois que c'eſt un bien beaucoup plus-fragile que le verre, mais cela n'empéche pas que les vertus les mieux établies, n'y aillent briſer tous les jours comme contre le plus-redoutable écueïl. Elle ne reſſemble que trop au vent, à quoi on l'a ſi ſouvent comparée, puiſqu'étant la choſe du monde la plus-mince & la plus-légere, elle ne laiſſe pas d'ébranler les plus-fermes édifices, & de déraciner les plus-hauts cedres. On peut dire, que de tous les vices il n'en eſt aucun

qui ait tant arrêté d'ames dans le chemin de la pieté, aucun qui de la plus haute perfection en ait tant réplongé dans la tiédeur & même dans le desordre : les autres vices ne combattent qu'une vertu, celui-ci les attaque toutes, & ce qui lui est tout-à-fait particulier, c'est qu'au lieu de s'affoiblir à mesure qu'elles deviennent plus fortes, il se fortifie en quelque sorte avec elles, les hommes n'étant jamais plus-exposez à la vaine gloire, que lorsqu'ils ont plus de veritable mérite.

La nécessité d'obéir, peut être adoucie en plusieurs manières ; soit par l'usage que celui qui commande fait de son autorité, soit par les avantages que celui qui obéit trouve dans l'obéïssance. Il est peu de pouvoir plus-absolu que celui d'un pere sur ses enfans, toutefois un pere use de son pouvoir avec tant d'amour, que pour peu que les enfans aïent de docilité & de naturel, à peine sentent-ils le joug qu'ils portent. Ce même pere exerce un empire bien plus-rigoureux sur ses domestiques, & néanmoins ils s'y soumettent volontiers dans la veûë du salaire, dont on est convenu avec eux ; mais il faut avoûër que la dependance est quelque chose debien rude, lorsque celui qui peut commander exige des services fort penibles, & que celui qui doit obéir ne peut esperer nulle récompence de ses services. C'est Messieurs, la mal-heureuse condition où sont reduits tous les esclaves, & c'est à quoi se reduisent eux-mêmes volontairement tous ceux qui se lais-

ſent ſurprendre au deſir de la vaine gloire. Ils ſe devoüent à un maître avare & brutal, qui exige beaucoup d'eux, & qui ne leur donne rien.

Le monde eſt une troupe d'enfans, qui ſavent à peine diſcerner le bien du mal. C'eſt un amas confus de perſonnes de divers caracteres & de divers goûts, dont la plûpart n'ont ni ſience, ni vertu, ni conduite, ni jugement, l'un eſt aveuglé par ſon orgueïl, l'autre par ſon avarice, l'ambition a renverſé l'eſprit à celui-ci, la volupté a changé cét autre en beſte, à peine trouve-t-on en quelcun d'eux quelque ombre de veritable raiſon, ce ſont tous inſenſez, qui ſe croïent ſages, & dont chacun ſe juge capable de gouverner les autres, quoiqu'eux-mêmes ils ne ſachent pas ſe gouverner.

La vaine gloire eſt un monſtre à pluſieurs teſtes dont châcune a ſa figure differente & ſon mouvement particulier, mais qui ſont toutes bizarres dans leurs figures, & qui ſe remuent toutes au moindre vent. C'eſt un tiran addonné à toutes ſortes de vices impie, colere, injuſte, envieux, impitoïable qui s'aime beaucoup ſoi même, & qui n'aime que ſoi-même. Quel aveuglement de s'empreſſer pour avoir les ſuffrages de ces enfans, de ces inſenſez; quelle honte à un Chrétien de faire conſiſter toute ſa gloire à recevoir des loûanges de ce juge aveugle, inconſtant, vicieux que Jesus-Christ a ſi ſolemnellement condanné, & qui a condanné ſi injuſtement Iesus-Christ!

Quel projet pour aquerir de la gloire de vouloir contenter un si grand nombre de personne, dont à peine en trouvez-vous deux qui aïent les mêmes sentimens, dont à peine en trouverez-vous une seule, qui ait les sentimens raisonnables. Quand vous ne songeriez à plaire qu'à un seul homme, vous ne laisseriez pas de me faire grand pitié, car enfin ce dessein vous exposeroit à mille soins, à mille fatigues, à mille gênes de corps & d'esprit. Il faut étudier les sentimens, les inclinations de cét homme, il faut se conformer à son humeur, essuïer ses chagrins, supporter ses foiblesses, dissimuler ses emportemens, se regler sur sa conduite quelque déreglée qu'elle puisse être, sacrifier son loisir, ses biens, sa liberté, & quelquefois même sa vie.

Mon Dieu est-il quelque homme sur la terre, qui puisse mériter cela d'un autre homme? en est-il un seul qui puisse nous païer d'un aussi grand sacrifice? Non Seigneur, il n'y a que vous qui en soïez digne, & il n'y a que vous qui puissiez nous en récompenser dignement.

Une femme qui s'est mis en teste d'être agréable, toute sa vie ne se passe-t-elle pas dans une contrainte continuelle, que ne fait-elle point, que ne souffre-t-elle pas pour conserver je ne sai quelle beauté, qu'elle croit nécessaire pour son dessein? Il y a des précautions à prendre pour cela en tout tems, en toutes saisons, elle les prend quelque penibles,

quelque douloureuſes, quelque contraires qu'elles ſoïent à ſes plaiſirs & à ſes autres inclinations; s'il faut s'habiller c'eſt une affaire, que dis-je une affaire, c'eſt quatre ou cinq heure de ſupplice & de torture, car quel tourment n'exerce-t-on point ſur ce corps, ſur cette teſte, ſur ces cheveux avant que tout ſoit au gré de la vanité. Iamais elle ne paſſe plus mal ſon tems, que lorſqu'elle eſt en quelque compagnie, où tout le monde ſe divertit. Elle ne ſonge qu'à ſe faire remarquer tantôt par ſes paroles, & tantôt par ſes actions; il faut plaire & à cette perſonne enjoûée, qu'un trop grand ſerieux pourroit choquer, & à ce ſevére qui ſe ſcandaliſeroit de trop d'enjoûment; il faut affecter de la vertu dans les ſentimens, de la douceur dans le naturel, de la delicateſſe dans l'eſprit, & ſur tout beaucoup de naïveté, & un grand éloignement de toute affectation. C'eſt une machine que ſon corps dont il faut étudier tous les mouvemens, pour la faire aller au gré de tous les ſpectateurs, il y a des ménagemens à obſerver pour la voix, il y en a pour la bouche, pour les yeux, pour les bras, pour cent autres petits ſoins que j'ignore, & que je veux bien ignorer éternellement; quoi-qu'il en ſoit, la voila trés-bien occupée, & il ne faut pas s'étonner, ſi tant de ſoucis lui ôtent toute liberté & tout ſentiment de plaiſir. Ie voudrois que vous viſſiez en quel état eſt ſon cœur au retour d'une aſſemblée, à laquelle elle s'étoit préparée durant tout un jour, & où elle s'étoit

renduë pleine des plus-belles eſperances du monde, les choſes ne ſont point allé, comme l'on eſperoit, on n'a point danſé à l'ordinaire, on ne s'eſt point trouvé d'humeur à parler, on n'a pas été heureux dans les reparties, on s'eſt embarraſſé dans un diſcours, on s'attendoit à recevoir plus d'honneur, plus d'amitié de quelque perſonne un autre a attiré tous les regars & toutes les complaiſances : c'eſt un chagrin, c'eſt une amertume qu'on rapporte au logis, & dont les domeſtiques s'apperçoivent ordinairement, plus qu'ils ne voudroient. Un ſimple regar, un des cheveux de l'Epouſe ſainte, c'eſt-à-dire, une bonne penſée, un bon deſir ſuffit, pour lui gagner le cœur de Dieu, pour lui attirer l'admiration & les applaudiſſemens de tout le Paradis. *Vulneraſti cor meum in uno crine colli tui, in uno oculorum tuorum.* Mais pour ſe faire aimer, ou conſiderer du monde, il faut bien d'autres ſoins & d'autres fatigues.

Les hipocrites ſont miſerables, & néanmoins indignes de toute compaſſion; ils ſont bien miſerables ſans doute, puiſqu'ils reſſentent toutes les épines de la Croix, ſans pouvoir eſperer d'en goûter les fruits, puiſqu'ils renoncent à la ſainteté, aprés avoir fait tous les frais qui en détournent les autres, puiſqu'ils vont en enfer par la voïe étroite, par le chemin même du paradis. Mais tout miſerables qu'ils ſont, ils ſont pourtant bien indignes de pitié, puiſqu'embraſſant volontairement tout

ce

ce qu'il y a de plus rebuttant en la vertu, ſans l'embraſſer elle-même, ils ſemblent ne haïr en elle que ce qu'elle a de plus-aimable, & ſe retrancher tous les prétextes que les autres peuvent trouver dans les difficultez, dont elle eſt environnée.

On fait beaucoup plus pour la vaine gloire que pour ſon ſalut, & je ne ſai ſi la plûpart de ceux mêmes qui vivent chrêtiennement, ne jugeroient point le ſalut entiérement impoſſible, s'il falloit s'aſſujettir à tout ce qu'ordonne la vanité. Ie ne parle point ici des Scribes & des Phariſiens; tout le monde ſait que ces faux dévots ſe conſumoient de penitences, & qu'ils donnoient aux pauvres la dîme de tous leurs biens.

Vous prétendez que le monde vous admire; & ne ſavez-vous pas que les habiles gens n'admirent rien, & que les idiots ne loüent pas même les choſes, qui ſont veritablement dignes d'admiration, parcequ'elles ſont au deſſus de leur portée, & qu'ils ne les comprennent pas davantage, ce qui vous paroît de plus-admirable en vous, ne paroît que trés-mediocre à tous ceux qui vous connoiſſent; il eſt peu de gens qui ne croïent avoir autant d'eſprit, autant de vertu, autant d'agrément, que vous en avez; mais ils ſe trompent, ils diſent au contraire que c'eſt vous qui vous flattez, je m'en rapporte, quoi-qu'il en ſoit, ils ſont bien éloignez de vous admirer.

Vous me direz peut-être, que vous avez ſujet

d'être content du fruit de vos peines, puisqu'on vous loüe effectivement, & qu'on vous donne toutes les marques d'une estime extraordinaire, mais mon Dieu, pourquoi prenez-vous plaisir à vous seduire ainsi vous-même ? Faites un peu plus de reflexion à ce qui se passe dans la vie, & vous trouverez que ces grandes marques d'estime vous les recevez de trés-peu de gens, qu'elles ne marquent point autant d'estime que vous l'avez imaginé, vous trouverez que ces loüanges extraordinaires sont celles-là même, qu'on a donné cent fois, que vous donnez vous-même tous les jours à des personnes, dont vous faittes trés-peu de cas. Qui est-ce qu'on ne loüe point aujourd'hui, soit pour s'attirer des loüanges reciproques, soit pour s'insinuër dans les esprits, que l'on sait être presque tous susceptibles de flatterie ? Avez-vous oüi loüer beaucoup de personnes en leur présence de qui on n'ait pas dit cent choses desavantageuses, quand on a eû la liberté de dire ce qu'on pensoit. Ne suis-je pas le plus-fou de tous les hommes, si je crois être le seul qu'on loüe de bonne foi, qu'on ne blâme point par derriere, en faveur de qui l'on dise sincerement, ce que l'on ne dit aux autres que par raillerie, ou tout au plus pour s'aquiter d'un devoir de civilité que la coûtume a presque rendu nécessaire.

Voulez-vous savoir ce que vous pouvez attendre de ceux à qui vous tâchez de plaire, voïez un peu ce que les autres ont gagné auprés de vous ; vous n'étes pas le seul qui soïez

affamé de vaine gloire, presque tout le monde court aprés le même fantôme. Avoüez-moi, que si vous n'avez obtenu jusqu'ici de ceux qui vous environnent qu'autant d'estime que vous leur en aviez donné, ce n'étoit pas la peine de prendre tous les soins que vous avez pris. Or sachez donc que c'est tout au plus la même chose, que c'est beaucoup, si vous êtes dans l'esprit des autres, ce qu'ils sont eux-mêmes dans vôtre esprit.

Nous croïons donner en toutes rencontres des preuves d'un mérite fort singulier, mais croïez-moi, c'est que nous estimons beaucoup ce que nous faisons; il y a mille gens trés-mediocres en toutes choses qui se persuadent qu'ils ne font rien, qui n'ait un caractére particulier d'excellence, & qu'il n'est pas jusqu'au moindre mouvement de leur corps, qui ne les distingue du commun des hommes. De-plus croïez-vous qu'on prenne garde à tout ce que vous faites pour vous faire remarquer. Ignorez-vous que chacun ne pense qu'à soi, & ne s'occupe que de soi-même, que tel que vous croïez spectateur joüe la comedie de son costé, & croit que vous le considerez. Quel sujet de risée ne donnons-nous pas au démon? il arrive trés-souvent, que dans toute une assemblée nul ne prend garde à ce que les autres font, quoi que chacun en particulier se persuade qu'il attire tous les regars; & que dans cette pensée, il n'y ait personne qui ne tâche de bien joüer son personnage, qui ne fasse force gri-

maces, pour arrêter les yeux de ces prétendus admirateurs. Que si enfin on s'apperçoit de vos actions, il est bien dangereux qu'on ne s'apperçoive aussi du motif qui vous fait agir. Il est difficile de couvrir long-tems un grand desir de plaire, on n'est pas toûjours sur ses gardes, la passion a mille issuës secretes, par lesquelles elle se produit malgré nous, & lors que nous y pensons le moins. Or vous sayez bien le mépris qu'on a pour tous ceux qui veulent être loüez, & qui n'ont point d'autres veuës que celle-là. Il est étrange mais il est vrai toutefois, que pour ne déplaire pas au monde, il faut lui cacher le dessein qu'on a de lui plaire, il ne considere que ceux qui ne font rien à sa consideration; vous avez beau travailler pour lui, s'il reconnoît que c'est pour lui que vous travaillez; il se tient quitte de tout ce qu'il pourroit vous devoir pour vos services.

Dormierunt somnum suum viri divitiarum, & nihil invenerunt in manibus suis. Voila qui est bien triste, que des personnes si sages, si reguliéres, si réservées qui auront évité jusqu'aux soupçons, qui dans toutes les apparences devroient être chargées de richesses spirituelles, *viri divitiarum*, que ces personnes, dis-je, se trouvent à la mort les mains vuides de bonnes œuvres, pas une action saine, pas une intention bien droite ou bien pure, l'amour de la gloire aïant tout enlevé ou tout corrompu. Mais quelle sera leur confusion au jour du ju-

gement, lorſque Dieu decouvrira leur honte & leur folie à toute la terre, lorſque les veritables Saints prenant leur place à la droite du Sauveur; cét homme qui a vécu dans une ſi grande réputation de juſtice & d'integrité, ſe verra dans la troupe des larrons, & cette Dame ſi délicate ſur tout ce qui regarde la pudeur, ſe trouvera confonduë avec les femmes proſtituées. Quoi Seigneur, vous n'appellez point ces perſonnes qui ont vécu avec tant d'honneur & de probité, dont la conduite a toûjours été irreprochable, qui n'ont jamais donné ſujet aux moindres diſcours, qu'on a propoſé comme l'idée de ce qu'on appelloit honnêtes gens dans le monde. *Amen dico vobis, receperunt mercedem ſuam*, ces gens-là dira JESUS-CHRIST ont déja receû leur récompenſe dés l'autre vie; ils n'ont eû en veûë que l'honneur, que je ne ſai quelle réputation, en quoi ils ont fait conſiſter le ſouverain bien; comme je n'ai point eû de part à tous leurs travaux, ils n'en doivent pas prétendre à mon Roïaume, *receperunt mercedem ſuam.*

Le demon tâche de corrompre par la vaine gloire les bonnes œuvres, qu'il n'a pû empécher, comme Pharaon, ne pouvant rendre ſteriles les Juïves faiſoit étouffer leurs enfans à leur naiſſance, ou du moins dés qu'ils venoient à paroître. La mauvaiſe intention eſt comme ces accoucheuſes qui étouffoient les enfans, en méme-tems qu'elles les tiroient du ſein de leur mere, & la vaine gloire eſt com-

me ces ſatellites qui noïoient ceux qui avoient échappé aux accoucheuſes Egiptiennes, dés qu'ils les avoient découverts. Voila pourquoi il les faut cacher, comme la mere de Moïſe, *Quæ concepit & peperit filium, & videns eum elegantem, abſcondit eum.*

Nos victoires ſont des armes dont le demon ſe ſert pour nous vaincre, prenant de-là occaſion de nous inſpirer de l'orgueïl. On travaille beaucoup, on ne gagne rien, on perd tout, on devient eſclave du monde, un eſclave travaille ſans relâche, tout le fruit de ſa peine eſt à ſon maître, on court aprés de la fumée, qu'on n'attrape pas, on abandonne des tréſors qu'on avoit entre les mains, on s'empreſſe pour plaire aux hommes & à Dieu, on ne plaiſt pourtant pas à ceux-là & on déplaiſt à celui-ci. On peut dire que de tous les foibles, il n'en ait aucun qui ait tant empéché d'hommes & de femmes de ſe ſantifier; on pert la vie inutilement, car on ne penſe qu'à plaire au monde, on eſt la moitié du jour à ſe parer & à s'habiller, on fait pour le monde tout ce qu'ont fait les Saints pour Dieu, ſans les adouciſſemens qu'ils ont eûs, & même de grands chagrins, de grandes inquiétudes, le monde étant compoſé de pluſieurs teſtes bizarres, oppoſées, inquiétes, incommodes, fâcheuſes. On fait même ſervir Dieu au monde, lorſqu'on publie ſes graces, qu'on s'en ſert pour aquerir une vaine réputation, on ſe glorifie en faiſant le mal d'une choſe dont on rougit aprés l'avoir faitte. Au con-

traire on rougit de faire le bien, & on en tire vanité quand on l'a fait.

Il est étrange que Dieu païe si exactement & si liberalement tout ce qu'on ne fait que pour lui, & qu'on se mette si peu en peine de ne plaire qu'à lui, le monde au contraire ne païe point, dés qu'il s'apperçoit qu'on travaille pour lui, & châcun s'empresse à le satisfaire, & le voir comme juge de tout le bien qu'on fait. Le joug du Seigneur seroit insupportable, s'il exigeoit tout ce qu'on fait pour le monde.

On surmonte, on affoiblit tous les autres ennemis par la prattique des vertus, & c'est par cela même que la vaine gloire se fortifie.

Eh quoi ce ne sera jamais assez pour moi d'avoir Dieu & tout le ciel pour témoin de mes actions, je ne serai pas content, si avec la trés-sainte Trinité outre Iesus-Christ & Marie, outre tous les Anges & tous les Saints, il n'entre encore un tas de miserables aveugles & idiots dans le téatre, devant lequel je veux agir.

Que toute la terre me blâme, disoit un ancien, pourveû que Caton me loüe, je n'aurois pas de peine à me consoler du jugement de tout le reste du monde, quand j'aurai Caton pour moi.

Le monde en est plein de ces gens-là, voïez ce que les autres ont gagné auprés de vous, ce que vous les estimez, avez-vous seulement pensé à eux, avez-vous fait réflexion à leurs actions, à leurs paroles? Tout le monde est

acteur en cette comedie, & si quelcun jette les yeux sur son compagnon c'est pour les censurer, pour l'envier, pour en médire. Cét homme dont vous recherchez l'estime, pense à même-tems à gagner la vôtre; on s'aveugle pour le bien, on ne s'en aperçoit pas. Il s'imagine que chacun pense à lui, parle de lui soit en bien, soit en mal, & personne n'y pense. Imaginez-vous qu'il est peu de gens qui ne s'estiment pour le moins autant que vous vous estimez vous-mêmes; & que par consequent ils sont bien éloignez de vous admirer.

Il faut édifier son prochain, j'en conviens, mais outre qu'il se faut faire par un zele bien pur de la gloire de Dieu, il faut lui cacher tout ce qu'on n'est pas obligé de faire en sa présence, & imiter IESUS-CHRIST, lequel se détacha de la terre à la veûë de ses Disciples, mais qui se couvrit bien-tôt d'un nuage pour leur dérober la veuë de son triomphe.

DE L'HUMILITÉ.

NOus nous soûmettons à Dieu & & aux hommes pour l'amour de Dieu, & raison de cette soûmission, est la pensée sincere & veritable qu'on a que l'on est inferieur aux autres. La connoissance de Dieu, du prochain, de nous-mêmes, & la comparaison que nous faisons entre nous & les autres, en des choses de differente espece, comme en leurs vertus & en nos vices, nous entretient dans l'humilité; ces choses même nous l'inspirent, si nous en manquons. De plus elle nous apprend à mépriser les choses de la terre, & à aimer les éternelles, comme une personne qui aspire à une couronne ne fait nul état des autres honneurs, qui sont au dessous de celui-là, & non-seulement il les mépriſe, mais il rougit, si on les lui offre.

Comment est-ce qu'on peut avoir de l'or-

gueïl en soi-même, qu'on peut se préferer aux autres, ou mépriser quelcun, ignorant comme on fait la prédestination de Dieu? Comment cette seule pensée ne nous donne-t-elle pas une profonde vénération pour les moindres de nos freres? Vos sentimens sont peut-être bien opposez à ceux de Dieu.

Le souvenir de ce qu'on a été & de ce qu'on peut être, sert beaucoup à nous humilier.

Si vous vous estimez quelque chose vous n'étes rien, vous étes dans l'illusion, car la veritable saintetè est toûjours accompagnée d'humilité. Saint Pierre venoit de faire un miracle quand il dit: *Exi à me, quia homo peccator sum.*

La dévotion sans humilité, pire disposition à l'égar de la grace que le vice; parceque la grace porte aisément un homme méchant à être humble, & le demon porte facilement un homme vain à être méchant. Témoin les Iuifs & les Gentils.

Les dévots convertis doivent s'entretenir dans de grans sentimens d'humilité, trés-sujets d'ailleurs de se laisser surprendre à l'orgueïl. Comme quand on perd l'usage d'un sens, les autres se fortifient; aussi quand on sort d'un vice, quelqu'autre en prend de nouvelles forces, c'est dans cette veûë que le dévot Gerson dit, qu'il ne veut point de consolation qui lui dérobe la componction, point de raviſſement qui lui raviſſe l'humilité. Quand on est Saint on est fort humble.

La veritable grace agit comme la nature ; toutes les parties agiſſent également, & à proportion les unes des autres.

Les vrais gens-de-bien penſent peu aux autres, & ne s'occupent que de leurs imperfections, les autres au contraire s'attachent à la prattique de la vertu, non parce qu'elle les ſantifie, mais parce qu'elle les diſtingue. Ce n'eſt pas que voulant vivre ſelon les maximes de l'Evangile, on puiſſe s'empécher de ſe diſtinguer à cauſe de la corruption du monde, mais il ne le faut pas faire pour cela ; il faut ſoûaitter que tout le monde fît ſon devoir, & une marque qu'on ſe cherche dans la dévotion, c'eſt qu'on a moins de ſoin des choſes eſſentielles, & qu'on s'attache à de menuës obſervances.

Le peché donne grand ſujet de s'humilier, je ſuis tombé dans le peché, je ſuis tombé dans le peché volontairement, avec connoiſſance, avec malice, & j'ai eû trés-peu de part à ma converſion, c'eſt Dieu qui a commencé, qui m'a reveillé, qui m'a preſſé, qui m'a porté, qui m'a forcé en quelque ſorte : Le demon n'a peché qu'une fois, & il eſt ſi horrible, que ſi Dieu lui permettoit de ſe faire voir à nous avec toute ſa laideur, nous perdrions l'eſprit & la vie ſur l'heure. Quel réproche ne fait-il pas à Dieu & tous les dannez avec les demons, de nôtre vie, de ce que nous ne ſommes pas dannez comme eux, l'aïant pour la plûpart mieux ou autant mérité

qu'eux. Un homme qui a été en danger d'être pendu, & qui n'a échappé la corde que par la pure miſericorde du Prince, a grand ſujet de s'humilier.

Adam aïant peché ſe cache & n'oſe ſe montrer, Caïn ſe dérobe aux yeux de ſon pere, ſon peché l'humilie, parce que dans ces premiers jours on ne s'étoit pas encore familiariſé avec le crime. Un homme qui ſauroit que tout le monde le haït avec juſtice, ne pourroit avoir que de trés-bas ſentimens de ſoi, & l'orgueïl dans un tel homme ſeroit folie & non pas vanité, nous ſommes convaincus que le peché nous attire la haine de Dieu, qui eſt ſi juſte, ſi éclairé, ſi bon, combien cette haine doit elle humilier un pecheur, puiſque quoi-que Dieu ait été haï des hommes, qu'il en ait été outragé; il ne peut haïr que le mal. Il haït les demons, or il n'y a rien, ni dans les demons, ni dans les damnez d'horrible, que ce qui eſt dans une ame qui eſt en peché; je ſuis autant haïſſable à Dieu que tous les démons, que tous les damnez, & je ne puis me m'humilier pas.

Quand Dieu vous reveleroit aujourd'hui que vous étes le plus-grand Saint, qui ſoit au monde, vous devriez être humble; comme une païſanne que le Roi auroit fait habiller en Reine, n'oſeroit paroître. Quand il vous auroit revelé vôtre perſeverance dans le bien juſqu'au dernier moment de vôtre vie, vous en devriez être plus-humble & confus d'avoir reçeû tant de biens ſans mérites, & ne pou-

vant les reconnoître en nulle maniére, si aprés cela je suis superbe, je suis perdu, car je ne ferai point de pitié à Dieu.

Le vice est en quelque sorte une disposition à l'humilité.

Rien n'est si opposé à la foi que l'orgueuïl, c'est pourquoi Dieu a dit, *Abscondisti hæc à sapientibus & prædentibus, & revelasti ea parvulis,* De-là vient qu'au témoignage de Jesus-Christ, les Idolâtres, les Villes de Tyr & de Sidon, celles de Sodome & de Gomorre étoient plus susceptibles de l'Evangile à cause de leur orgueuïl.

DES AVERSITEZ.

L'Ecriture dit que les trois enfans ne furent point bleſſez ni affligez en nulle maniére par le feu : *Et non tetigit eos omnino ignis, nec contriſtavit eos.* Voila un grand miracle : Mais les juſtes dans l'averſité nous en font voir un plus-grand : *Tetigit eos ignis nec contriſtavit eos.*

Il y a autant de difference entre un homme qui agit pour Dieu, & un autre qui ſouffre, & la gloire qu'ils rendent à Dieu eſt auſſi différente que celle qu'il reçoit du Soleil, quand il va du Couchant au Levant, eſt différente de celle qu'il reçoit du même aſtre, quand il s'arrête au milieu de ſa courſe.

Il n'eſt point d'autre vöïe ni pour ſauver le pecheur, ni pour ſantifier le juſte : Il faut guerir ce mauvais Chrêtien de l'amour du monde, il faut guerir ce Chrêtien lâche &

imparfait de l'amour de soi-méme, pour mettre ce prémier en voïe de salut, & celui-ci au chemin de la perfection, l'averſité ſeule peut operer ces deux merveilles. Vous rendez toutes les autres voïes inutiles, ou par l'attachement continuel au plaiſir, ou par l'application aux affaires, Dieu ne parle point dans les cercles, & on ne l'y entendroit pas. Les affaires ne donnent pas le loiſir de faire réflexion au ſalut, on eſt enïvré de la vanité & des ſuccez heureux; Cette femme eſt enteſtée de ſa beauté, parlez-lui de toute autre choſe, vous ne ſerez pas écouté. Il faut pour la ſauver qu'il la défigure.

De-plus il eſt ſeûr que nous avons tous un foible, qui nous empéche d'aller à Dieu tout de bon, quelque choſe que nous retenons du ſacrifice, ce n'eſt rien dit ſainte Téreſe, mais ce rien eſt un obſtacle à de grandes choſes; vous pourriez bien vous-même vous guerir, mais vous n'auriez pas le courage, ou même ignorez-vous, où eſt le mal. Il faut que le Chirurgien lorſque vous y penſez le moins, plante la lancette bien avant dans la chair vive, & perce l'ulcere caché au fond des entrailles, ſans quoi vous vivrez dans la langueur.

N'eſt-il pas vrai, que depuis le tems que vous étes à Dieu, vous n'avez peû vous reſoudre à quitter ce jeu, cette amitié qui n'eſt pas criminelle, mais qui partage vôtre cœur; cét amour pour la vaine gloire & pour la loûange, vous ſentez-bien une partie du mal, que

cela vous fait, mais la seule pensée de guerir, vous effraïe, parce que cela est si prés du cœur, qu'on ne peut sans une operation violente, & douloureuse y porter le remede nécessaire. Le Confesseur voit bien le mal, mais il vous flatte, parcequ'il voit bien, qu'il vous affligeroit, en vous le faisant connoître, & qu'il ne vous porteroit pas à recevoir ses avis là dessus : il faut donc, que Dieu permette une maladie, une confusion, une mort. Tandis que cét enfant vivra, il occupera une partie de vos pensées & de vôtre affection, Dieu la veut avoir toute entiére, il faut qu'il meure.

Ce riche est environné de tentations, de flatteurs, d'honneur, de charges, de plaisirs; il n'y a que l'averſité qui puisse le reveiller. Dieu nous pouvoit bien nous ouvrir un autre chemin au Paradis. Il est vrai, mais s'il ne l'a pas fait, croïez-vous que ce soit sans raison, ou qu'il n'en ait point eû d'autre que le plaisir de vous voir miserable & souffrant? Il a jugé que c'étoit vôtre avantage, il a préveû que vous le remercirez éternellement d'avoir gardé cette conduite à vôtre égar, que vous l'en aimeriez davantage; si cela est, pourquoi est-ce qu'une chose, dont vous devez le benir, dont vous devez vous réjoüir éternellement, vous jette dans la tristesse, & vous porte à murmurer contre sa Divine providence?

C'est une grande misericorde de Dieu quand

au

au lieu de punir l'ame qui a peché, il frappe le corps dont les plaïes peuvent être utiles, c'eſt comme quand on reduit à une amende la peine corporelle dans la juſtice humaine.

La maladie humilie, fait ſentir l'infirmité humaine, & la grandeur de Dieu qui eſt hors d'atteinte à tous les maux, qui eſt éternel, elle fait connoître ce qu'on eſt par ſoi-même, par le beſoin qu'on a des perſonnes fort inferieures, elle nous met en quelque ſorte au deſſous de tous ceux qui ont plus de ſanté que nous, de là vient qu'en cét état on envie ſouvent la fortune d'un pauvre païſan, qui joüit d'une ſanté parfaitte au milieu des travaux, où ſa condition & ſa pauvreté l'engagent. On n'eſt plus ſi fier, ni ſi inſolent, on apprend la compaſſion, la reconnoiſſance, &c. La maladie rappelle le ſouvenir des pechez, & en fait comprendre la malice par la ſévérité de la peine.

Je m'étonne qu'on ait tant de peine à ſe perſuader qu'on peut être heureux dans l'averſité, veû qu'on a tant veû de perſonnes malheureuſes dans la plus-grande proſperité. S'il y a des maux inviſibles, eſt-il impoſſible qu'il y ait des douceurs ſecretes.

Quand Dieu nous envoïe des croix, il le fait par le même principe de charité, par lequel il a voulu que ſon Fils unique fuſt crucifié pour nous. Nous ſommes les membres de JESUS-CHRIST, d'où il s'enſuit, dit ſaint Auguſtin, que comme tout ce qu'il a enduré au jour de

ſa paſſion & de ſa mort, nous l'avons enduré en ſa Perſonne, auſſi maintenant tout-ce que nous ſouffrons, lui-même le ſouffre dans nos perſonnes.

Jesus Christ eſt le témoin, le compagnon, & l'auteur de nos ſouffrances. Il voit le mal que vous ſouffrez, il ſouffre le mal que vous ſouffrez, il fait le mal que vous ſouffrez. Si nous étions aſſez éclairez pour voir nos veritables avantages, nous demanderions l'averſité. Il fait bien le mal que ſouffrent les damnez, mais il ne le ſouffre pas avec eux.

Ce n'eſt pas un de vos amis qui vous fait ſouffrir, non, mais c'eſt à la veûë de vôtre pere, qui ne le ſouffriroit pas, s'il ne vous étoit utile, s'il ne vous étoit avantageux de ſouffrir, Dieu en l'empéchant ſe rendroit utile à vous & à vôtre ennemi, au lieu qu'en le permettant il ne pourroit avoir une fin digne de lui, cela vous étant deſavantageux à tous deux. Ce pere qui voit ouvrir le crane à ſon fils, ſouffre plus que lui-même, & ainſi il ne faut pas croire que ſi cela ne lui étoit fort utile, il le permît.

La proſperité de Salomon, quoi-qu'elle fuſt venuë de Dieu, a eû plus de force pour le pervertir, que ſa ſageſſe pour le retenir dans le devoir. Tobie aiant perdu les yeux par un accident que tout le monde ſait, ſes parens & ſes alliez ſe moquoient de lui, comme d'un homme lequel avoit perdu ſes aumônes & ſes autres bonnes œuvres, mais il leur répondoit,

Nolite ita loqui, quoniam filij sanctorum sumus, & vitam illam expectamus, quam Deus daturus est his, qui fidem suam nunquam mutant ab eo.

L'auteur du testament des Patriarches dit de Joseph, qu'il loûa Dieu dans le lieu des ténebres, c'est-à-dire dans la prison. Joseph ne se crût jamais plus mal-heureux que lorsqu'il se vit vendu. Quelles priéres ne fit-il point pour fléchir ses freres, quels vœux n'offrit-il point à Dieu, pour obtenir qu'il changea leurs cœurs, je ne doute point qu'il ne demanda cela avec toute sorte de soûmission ; mais s'il l'avoit obtenu, ç'auroit été un trés-grand mal-heur pour lui. De-même, lorsqu'il fut mis en prison. Mon Dieu, n'apprendrons-nous point à nous soûmettre, *Non ne Deo subjecta erit anima mea ab ipso enim salutare meum* ; ne nous fierons-nous jamais entiérement à vous ?

Mais je n'en deviens pas meilleur, si cela est, je vous plains, je ne crois pas qu'il y ait une plus-grande marque de réprobation ; vous étes desesperé, si cela est, il y en a peu comme vous. Dieu qui a permis ce mal heur auroit peû l'empécher, & s'il ne vous étoit pas utile, vous pensez qu'il ne l'eust pas fait, le pouvant aisément, lui qui pour vous empécher d'être mal-heureux en l'autre vie, a surmonté tant d'obstacles, a tant souffert lui-même.

La parole de Dieu nous sauve, mais elle sert de peu à un homme, qui est dans une grande prosperité, il ne l'écoute pas, mais dés qu'il est dans l'aversité tout profite, il cherche à se

consoler & il n'y a que Dieu, &c. Elle éloigne les flatteurs, les libertins, elle approche, elle ouvre l'entrée aux gens-de-bien, &c.

L'averſité eſt néceſſaire même aux bons, pour les préſerver de la corruption, comme le ſel qui conſume & conſerve. C'eſt ſigne que Dieu vous aime, & qu'il veut être aimé de vous, il eſt jaloux, il voit que cét enfant a vôtre cœur, il vous ôte cét enfant; rien ne marque tant l'amour que la jalouſie.

DE LA PROSPERITÉ DES MÉCHANS.

POURQUOI Dieu afflige-t-il les bons, & permet-il que les méchans soïent dans la prospérité ? Pour vous faire ressouvenir qu'il y a une autre vie. Ne fut-ce pas au milieu des afflictions que Job dit, *Credo videre bona Domini in terra viventium.*

Ce qui trompe la plûpart, ce qui les scandalise, c'est qu'ils s'imaginent qu'on est heureux, parcequ'on est méchant, & c'est tout le contraire, on est méchant, parcequ'on est heureux.

Ou Dieu est l'auteur de cette disposition ;

ou il n'en eſt pas l'auteur, s'il n'en eſt pas l'auteur, pourquoi accuſez-vous ſa providence? s'il en eſt l'auteur, cela ne ſuffit-il pas pour vous faire entendre qu'elle eſt trés-juſte ? Dieu eſt bien injuſte, dittes-vous, de donner la proſperité aux méchans ; mais je raiſonne bien d'une autre maniére, il faut, dis-je, que la proſperité ſoit un grand mal, puiſqu'elle eſt le partage des méchans.

Que peut donner Dieu de pire aux méchans, que la proſperité ? c'eſt donner de l'aliment au feu qui les devore, des armes à des furieux.

Dieu entant que ſouverain adminiſtrateur du monde a en veûë le bon-heur & la felicité de ſes fideles ſujets ; & comme étant un Monarque & tout-ſage, & tout puiſſant, il doit la leur procurer infailliblement, ſi donc il ne le fait pas en cette vie ; ou il n'y a point de Dieu, ou il y a une autre vie.

Lorſque le Fils de Dieu étoit dans la gloire du Tabor, il voulut qu'Elie & Moïſe l'entretinſent des ignominies de ſa paſſion & de ſa mort, non qu'il apréenda que ce moment de gloire le corrompit, mais pour nôtre inſtruction. Les heureux du monde n'en uſent pas de la ſorte, ils veulent des flatteurs qui ne les entretiennent, que de ce qui peut nourrir leur vanité.

La proſperité eſt ſouvent une récompenſe dans ceux qui ſont bons en quelque ſorte, mais en même-tems elle eſt un châtiment de

leur négligence, une peine de ce qu'ils ne ſont pas aſſez bons.

Croiez-vous que ce pecheur eſt heureux, parce qu'il eſt riche? *Multa flagella peccatoris.* Achab étoit Roi, Aman favori du Roi, & tous deux pourtant étoient miſerables. Salomon fut perverti par la proſperité, quoi qu'elle lui vint de Dieu, & tout ſage qu'il étoit.

Dieu donnoit des biens temporels pour récompenſe aux anciens Peres, parce que le ciel étoit fermé, ainſi ceux qui en reçoivent en la loi nouvelle, ont ſujet de craindre que ce ne ſoit pour la même raiſon.

Les Princes donnent quelquefois des récompenſes à des Courtiſans, pour les éloigner de leurs perſonnes; quelquefois des récompenſes perilleuſes, & où ils doivent perir.

Bien-heureux ſont ceux qui n'auront pas été récompenſez en cette vie, lorſque Dieu repaſſera en ſon jugement les actions des hommes, comme Aſſuerus. Quand Dieu vous dira, *Recepiſti bona in vita tua*; direz-vous que ce n'eſt pas aſſez pour païer le peu que vous faittes.

Si Dieu reſervoit à récompenſer les méchans en l'autre vie, il faudroit qu'il les mît dans le ciel, car il n'y a que des récompenſes éternelles aprés la mort. C'eſt pour cela qu'on dit, que c'eſt une marque de réprobation, je n'en trouve point de ſi forte, car il eſt auſſi vrai en quelque ſorte, qu'il eſt vrai que Dieu eſt juſte.

Dieu ne punit pas tous les méchans dés ce monde, de-peur que vous ceſſiez ou d'atten-

dre la réſurrection ou de craindre le jugement comme ſi tous avoient été jugez dés cette vie Dieu ne laiſſe pas auſſi dans le monde tous les crimes impunis, afin que vous ne doutiez point de ſa providence. Ainſi il punit quelquefois, & quelquefois il ne punit pas. Lorſqu'il punit en cette vie, il fait voir (c'eſt un préjugé) il fait voir, dis-je, que ceux qui n'y auront pas été punis, le ſeront dans l'autre. Et lorſqu'il ne punit pas, il exerce vôtre foi, & il veut que vous attendiez un ſecond jugement, ſans comparaiſon plus-redoutable que ceux de ce monde.

DE LA FOI.

TOUTES les infidelitez ne sont pas seulement dans l'entendement; il y en a encore dans la volonté. La raison pourquoi on ne croit pas, c'est parcequ'on ne veut pas croire. Pour croire, disent les Téologiens, il faut un mouvement pieux de la volonté qui incline l'entendement, il est vrai qu'il faut croire pour aimer, mais il n'est pas moins vrai qu'il faut aimer pour bien croire, *Charitas omnia credit.*

Tous les Catôliques croïent, mais il s'en faut beaucoup que tous ne croïent de la même façon. Ce n'est pas l'entendement peu éclairé ni trop éclairé, les femmes les plus-ignorantes, & les Docteurs les plus-savans. Ce n'étoit pas prévention d'esprit, ni coûtume dans saint Paul & dans saint Augustin, ce n'étoit pas de-

ſeſpoir ni néceſſité dans ſaint Henri, ni dans Conſtantin, ce n'étoit pas timidité ni foibleſſe d'eſprit dans ſaint Louïs ni dans Charlemagne.

Ce n'eſt pas la raiſon qui eſt la cauſe de l'incredulité des hommes, puiſqu'on n'a jamais veû d'homme de bon ſens, douter des choſes de la Religion, s'il n'étoit corrompu dans ſes mœurs.

D'où vient que de tous les héretiques il ne s'en convertit aucun de bonne foi, qui ne ſe ſoit préparé à cette grace par une vie innocente & reglée, & qu'on n'a jamais veû de Catôlique apoſtat, qui ne fuſt d'ailleurs trés-mauvais Chrêtien? D'où vient que l'Egliſe n'eſt jamais abandonnée que par les enfans qui la deshonorent, & qu'elle auroit deû retrancher elle-même de ſon corps miſtique; & qu'au contraire il ne nous vient point de nouveau ſujet du coſté de nos ennemis, qui ne fuſt la gloire de ſon parti, & qui ne vécut comme s'il euſt déja été fidelle.

La foi ſuppoſe deux habitudes, ou plûtôt en eſt compoſée, une dans l'entendement, l'autre dans la volonté. Il faut que l'entendement connoiſſe & que la volonté aime les veritez de la foi pour les croire. Comment les connoîtrons-nous, ſi nous négligeons de nous inſtruire; comment les aimerons-nous, ſi nous conſervons des paſſions qu'elles combattent.

Vous n'avez pas cette foi que les Saints ont eûë? Dieu ne vous l'a pas donnée? mais la lui

avez-vous long-tems demandée ? Quelles aumônes, quels vœux, quelles priéres avez-vous faittes pour l'obtenir ? A quel Saint vous êtes-vous addreſſez ? Il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe vous la donner, il faut donc la lui demander avec inſtance, le preſſer, l'importuner, *Domine ut videam.* Vous n'avez pas cette foi vive, ces lumiéres ſurnaturelles qui découvrent à l'eſprit les plus-impénetrables miſtéres, & adouciſſent à l'ame ce qui paroît de plus-amer à la nature. Ie ne m'en étonne pas, & où les auriez-vous puiſées ces lumiéres, dans les ruelles, dans les entretiens impies & licentieux qu'on fait aujourd'hui dans le monde, dans ces livres empoiſonnez qui nourriſſent vos paſſions, & empoiſonnent vôtre cœur ?

D'où vient que ce Chrêtien qui croit foiblement, qui pourtant fait profeſſion d'une morale ſi étroitte, raffine ſur toutes les gloſes de l'Ecriture, pour impoſer à ſon prochain une obligation indiſpenſable de ne retirer aucun profit de ſon argent, ne fait pas ſeulement réflexion à l'obligation ſi naturelle, ſi viſible qu'il a d'emploïer ſes revenus, pour orner les Autels & revétir les pauvres, qui ſont les temples vivans du Saint Eſprit. Dieu a dit dans l'Evangile, qu'il falloit avoir pitie des pauvres, que c'étoit lui qu'on ſecouroit en leur perſonne. Cette Dame, qui eſt liberale de ſon naturel & qui a le cœur tendre & compatiſſant, n'a point de peine à croire que le Fils de Dieu ſe préſente à elle dans la perſonne des miſerables,

Mais il eſt dit que le tems eſt court, qu'il faut le bien emploïer, qu'on nous redemandera compte de tous les momens, d'où vient qu'elle n'écoute point cette verité, & qu'elle joüe depuis le matin juſqu'au ſoir, c'eſt qu'elle aime le jeu, & que cette verité choque cette inclination. Pour cét avare il n'y a point d'opinion aſſez ſevére contre la profuſion & le luxe; mais auſſi point de texte dans l'Ecriture aſſez formel, point d'endroit dans les Peres aſſez éloquent en faveur de l'aumône. Préchez à ce jeune homme le reſpect pour le Corps de JESUS-CHRIST, c'eſt merveille combien d'impreſſions vous ferez ſur ſon eſprit, il ſera épouvanté du ſeul nom de ſacrilege, il paſſera les années entiéres ſans s'approcher des Sacremens, il déclamera contre les fréquentes Communions, & en dira ſur ce point plus que les plus auſtéres réformateurs de la morale chrêtienne; mais d'où vient que ce même homme à qui la foi donne une veûë ſi pénetrante, un reſpect ſi profond, un zele même ſi ardant, n'a point de foi pour ces paroles terribles, *Neque adulteri, neque molles, &c.* D'où vient qu'il manque de reſpect pour ſon corps, qui eſt le corps de JESUS-CHRIST-même ſelon ſaint Paul, & qu'il oſe bien prendre les membres du Sauveur pour les proſtituer à des femmes proſtituées? d'où vient qu'il eſt indulgent ce Docteur ſevére à l'égard de ceux qui ſont coupables de ce crime, juſqu'à excuſer leurs plus grands deſordres, juſqu'à ſuppoſer

en eux une néceſſité indiſpenſable de pecher; d'où vient, dis-je, qu'il y a des veritez qui entrent dans nos cœurs ſans peine, & d'autres qui n'y trouvent point d'accés, c'eſt que celles-là ne trouvent point en nous de paſſions qui leur ſoient contraires, & que les autres choquent nos méchantes inclinations, nos méchantes habitudes. *Beati mundo corde, quoniam ipſi Deum videbunt.* Ils verront Dieu dés cette vie, ils verront la verité de toutes choſes.

Il y a une erreur parmi les hommes chrêtiens, c'eſt que la foi eſt tellement un don de Dieu, qu'il n'eſt point en leur pouvoir de l'aquerir, ou de la fortifier, juſques là qu'ils conviennent aiſément qu'ils en ont peu, & prétendent même s'excuſer ſur ce défaut de foi & d'intelligence, de tous les autres deſordres de leur vie. De là vient que quoi-qu'on leur reproche ſouvent leur peu de foi, ils n'en ſont pas plus touchez que ſi on leur diſoit, qu'ils n'ont pas le don des miracles, ils admirent cette vertu dans les Saints comme une grace purement gratuite, ils ſe perſuadent qu'en vain on s'efforce d'aumenter la foi, qu'il faut attendre dans l'oiſiveté que Dieu leur accorde cette faveur, qu'en vain on feroit des efforts pour croire, & qu'il n'eſt point de moïen pour en venir à bout. Ie ſens bien que la foi eſt foible en moi, mais j'ai beau m'efforcer pour en avoir une plus-vive, je ſens bien que cela n'eſt pas en mon pouvoir. Ie ſoûaitterois les lumiéres de ces Saints qui ſe

ſont détâchez ſans peine de tout ce qui n'eſt pas Dieu, mais que me ſert il de le deſirer, ſi Dieu n'a pas réſolu de me les donner. Il faut nous deſabuſer, & voir à quoi il tient que nous ne croions pas, que c'eſt à nous-mêmes, que quoi-que nous puiſſions dire, nous ne crions pas, parce que nous ne voulons pas croire.

La volonté mauvaiſe & corrompuë détruit Dieu autant qu'il lui eſt poſſible, c'eſt-à-dire qu'elle le détruit dans l'eſprit & dans la croïance de l'homme. D'où vient qu'un Dieu humble, qu'un Dieu tendre & miſericordieux, un Dieu charitable, juſqu'à ſe faire homme vous paroît une chimere, tandis qu'un Dieu lâche & vindicatif, un Dieu fourbe & adultere, un Dieu impudique juſqu'à ſe changer en beſte, pour ſatisfaire une brutale paſſion trouve une infinité d'adorateurs dans le paganiſme, eſt-ce qu'il eſt plus-vrai-ſemblable ? c'eſt que ces Païens aimoient la vengeance & l'adultere, & que vous avez horreur de l'humiliation.

La foi étoit libre dans les priſons des premiers Chrêtiens, elle eſt enchaînée & captive depuis qu'ils ſont libres. Il y a de la foi dans vous, vous avez beau faire l'Atée & l'incredule, il eſt vrai qu'elle y eſt captive, mais les efforts qu'elle fait pour ſe delivrer, les fraïeurs que vous donne de tems-en-tems vôtre conſience, ces doutes que vous propoſez à tout moment ſur le

ſujet de la créance commune, font voir que vous étes bien loin de ce calme & de cette tranquillité, qu'a coûtume de produire une perſuaſion entiére & parfaitte. On diroit que vous cherchez la réſolution de vos doutes, quoi-que dans la verité vous ne cherchiez qu'à vous confirmer dans vôtre erreur, par le ſentiment des perſonnes judicieuſes que vous croïez devoir entrer dans vos ſentimens. Vous cherchez ce que vous ſoûaittez de ne trouver pas.

D'où vient qu'on croit à l'heure de la mort? c'eſt qu'on a perdu juſqu'a l'eſperance de toutes les choſes de monde, c'eſt que le voile eſt rompu, c'eſt que les paſſions ſont éteintes, on voit des deſeſperez, mais peu d'Atées.

D'où vient cette négligence extréme des choſes de vôtre ſalut? c'eſt que je ne crois pas bien que mon ame ſoit immortelle, ce n'eſt pas cela, vous étes trés-perſuadé que vôtre corps eſt mortel, & vous ne laiſſez pas d'en prendre un ſoin extréme, & de l'embellir de tout ce que l'art & la nature ont de plus-exquis & de plus-brillant, c'eſt que vous n'aimez que la bouë & que l'ordure.

Il eſt étrange que nonobſtant l'experience de tous les jours, on a toutes les peines du monde à perſuader aux hommes, qu'ils doivent mourir, on en voit à quatre-vint ans qui ſe croïent bien loin du tombeau,

les Medecins ont prononcé l'arrêt de la mort & se sont retirez ; le Confesseur crie aux oreilles du malade qu'il est tems de songer au départ, & il ne peut encore se persuader qu'il doit mourir, parce qu'il ne peut s'y resoudre, parce qu'il souaitteroit que son corps fust immortel, au contraire on ne peut croire l'ame immortelle, parce qu'on souaitteroit qu'elle mouruſt avec le corps.

Quand le cœur est prévenu, en vain on éclaire l'entendement, les Iuifs en sont une grande preuve, les paraboles qui rendent sensibles les plus-hauts misteres, étoient pour eux des voiles impénetrables, qui leur en déroboient la veûë. N'avoient-il pas veû des miracles, n'avoûoient-ils pas eux-mêmes qu'il en faisoit un grand nombre, *Quia hic homo multa signa facit*; & cependant ils concluent qu'il le faut promptement faire mourir.

Les Iuifs voulurent s'instruire de l'aveugle né, ils appellerent les parens, ils furent convaincus, ils n'oublierent rien pour le seduire; le fruit, crûrent-ils ? ils le maudirent, ils l'outragerent, ils l'excommunierent.

Une passion dans le cœur que le relâchement & la paresse ont déja amolli, est comme un feu qui s'attache à une matiére humide, elle excite une épaisse fumée qui aveugle la raison, & l'empéche de voir les choses surnaturelles. La passion nous rend aveugles à l'égar des objets mémes sensibles,

faut

faut-il s'étonner si elle nous dérobe la connoissance des spirituelles & des divines. Ce qui rebutte les méchans, attire les bons, ce qui fait de la peine aux libertins, console les gens-de-biens. Ils ne peuvent assez admirer ce que les autres ne peuvent croire, l'Eucaristie, l'Incarnation, la mort d'un Dieu, qui exerce la foi des mauvais Chrêtiens, ne fait qu'enflammer davantage l'amour des plus reglez & des plus fervens. Si vous parlez de l'anéantissement d'un Dieu dans son Incarnation, il faut s'aveugler, diront ceux là, pour croire un abaissement si prodigieux. Il faut être plus-insensible que les rochers, pour n'être point touché d'un amour si parfait & si extraordinaire, comment pouvons-nous croire tous ces miracles, disent les libertins, entendant parler du Saint Sacrement. Que vôtre amour est artificieux, qu'il est inventif, qu'il est tendre, qu'il est digne de tout nôtre amour? Il n'y a que les simples & les idiots, qui puissent croire ce Miracle, dit un ignorant, qui vit dans le desordre, lorsqu'il apprend les merveilles que Dieu a operées en faveur de son peuple, & qu'il fait encore tous les jours pour glorifier ses Saints. Que Dieu est admirable dans ses Saints, dit cét autre homme éclairé des lumiéres, qu'il s'est attirées par l'assujettissement de ses passions, & par le reglement de sa vie. *Verè non est alius Deus, nisi Deus noster, &c.*

Vôtre *Credo* vous rebutte, & il convertiſſoit les peuples de l'Inde & du Japon. Tout cela n'eſt-il pas incroïable, dittes-vous ? tout cela n'eſt-il pas bien aimable, diſoient ces Païens, & tout enſemble bien raiſonnable ? ne voila-t-il pas le plus-puiſſant, & en même-tems le meilleur de tous les Dieux.

Tertullien a dit que l'ame étoit naturellement chrêtienne, pour nous faire entendre que ſi nous ne croïons pas, c'eſt un effet de la corruption. D'où peut venir cela, ne ſeroit-ce point de la ſimplicité, de l'ignorance ou de la prévention de ceux qui croïent, on pourroit le penſer, ſi ſaint Paul, ſaint Denis, ſaint Auguſtin ne ſe trouvoient du même ſentiment que les ſimples & les idiots.

De tous les états le plus miſerable eſt celui d'un Chrêtien, qui croit peu, il vaudroit mieux ne rien croire, puiſqu'il ſouffre plus dans ſes plaiſirs qu'un veritable fidelle dans ſes peines les plus-cruelles ; ce peu de lumiére qui lui reſte ſuffit pour le perdre, & ne ſuffit pas pour le ſauver. Sa foi eſt une lumiére importune & comme un faux raïon, qui leur ôte le repos qu'on goûte dans les ténebres, ſans leur donner la joïe qu'apporte le jour, ſemblable à un malade à qui il reſte aſſez de force pour ſentir la douleur de ſon mal, mais trop peu pour le ſurmonter.

Il eſt deſormais inutile de faire connoî-

tre aux Chrêtiens, qu'ils ſont peu fermes dans leur croïance, ils le connoiſſent aſſez, ils le ſentent, ils l'avoûënt même ſans en rougir, ils prétendent même excuſer par ce défaut qu'ils jugent involontaire tous les déreglemens de leur vie, ils s'en plaignent, ils ſoûaitteroient d'être éclairez, parce qu'ils ſont perſuadez, que la lumiére qui leur découvriroit la verité des miſtéres, leurs faciliteroit l'obſervation des commandemens, & qu'il leur ſeroit auſſi aiſé de prattiquer l'Evangile, qu'il leur eſt difficile de le croire.

Le don d'intelligence qui diſſipe les doutes & les ténebres de l'eſprit, qui fait qu'on croit avec joïe, & que l'eſprit ſe ſoûmet ſans peine aux veritez les plus-obſcures, cette qualité admirable qui nous fait pénetrer dans les miſtéres les plus-profonds, qui nous fait voir ce qu'il y a de plus-caché dans la conduite de Dieu, qui nous découvre les raiſons des choſes, qui ſont les plus-élevées au deſſus de la raiſon, qui lui paroiſſent même les plus-contraires; en un mot, ce don précieux qui calme les inquiétudes de nôtre eſprit, & qui fortifie nôtre foi en un point que les miracles nous ſont inutiles, & qu'on n'eſt pas moins perſuadé de ce qu'on croit que de ce qu'on voit, cette intelligence, dis-je, ſe répand dans nos cœurs avec la grace ſantifiante, & comme elle naiſt & meurt avec elle, auſſi

regle-t-elle ſes accroiſſemens ſur ſes aûmentations ; or comme il eſt en nôtre pouvoir d'aûmenter en nous la grace, auſſi l'eſt-il d'y fortifier la foi par de bonnes œuvres.

I'aurois bien-tôt quitté ces plaiſirs ſi j'avois la foi, & moi je vous dis, que vous auriez bien-tôt la foi, ſi vous aviez quitté ces plaiſirs. Il arrive tous les jours qu'on emploïe contre les Infidelles des remedes fort inutiles, parce qu'on les applique où il n'y a point de mal, le mal eſt au cœur, & non pas à l'eſprit, on croit que c'eſt erreur & c'eſt paſſion, & l'on ſe ſert de longs raiſonnemens.

Des deux oiſeaux que Noé fit ſortir de l'Arche, qui étoit la figure de l'Egliſe, la Colombe ne trouvant point de lieu, où s'arrêter revint dans l'Arche, le Corbeau en auroit fait de même, ſans cette brutale avidité, qui le porta à s'attacher à un cadavre flottant pour s'en répaître. Il ſe peut faire qu'une ame chaſte erre quelquefois dans des doutes que la foibleſſe de ſon eſprit, ou la malignité du demon lui ſuſcite, mais comme elle n'a point de paſſion qui ſoûtienne ſa foibleſſe, elle en revient toûjours à l'Eſprit, tandis qu'une ame noire & plongée dans le vice eſt arrêtée par les ſales délices, que lui préſentent les créatures. Les Hereſiarques entendoient cette verité, c'eſt pourquoi ils ont tous commencé par ſeduire la volonté, ne doutant pas qu'elle n'entraînaſt l'entendement dans les erreurs les plus ridicules & les plus oppoſez au ſens commun.

La foi a été donnée pour ſupplément à la raiſon, pour nous élever au deſſus de la raiſon. D'où vient qu'elle aide la raiſon plûtôt qu'elle n'en eſt aidée ?

DE L'ATEISME.

DIeu n'a jamais fait de miracle pour prouver la Divinité, parce que toutes les créatures la préchent ; Il n'y a que ceux à qui il seroit à soûaiter qu'il n'y eust point de Dieu, qui disent qu'il n'y en a point, leur imagination remplie d'extravagances les jette dans l'égarement, ils ne sauroient s'empécher de dogmatiser, de faire tous leurs efforts, pour attirer les autres dans leurs sentimens, parce qu'ils voudroient ce qu'ils ne peuvent faire, se convaincre eux-mêmes de leur erreur ; s'ils en étoient bien persuadez, ils laisseroient vivre châcun à sa mode, & diroient ce qui leur seroit plus utile, ils parleroient tous comme ils le jugeroient plus à propos pour leur interest, & pour la douceur de leur vie ; s'il n'y a point de Dieu châcun est sa regle.

Epicure chef de tous les Atées, dit un mot qui fait voir qu'il ne condannoit que les faux-Dieux. *Non Deos vulgi negare prophanum, sed vulgi opiniones Diis applicare prophanum.* Les gens-du-monde les plus-sages ont été les plus-religieux. Ciceron aprés avoir avoûé franchement, que quantité d'autres peuples surpassoient les Romains en d'autres choses, ajoûte : *Sed pietate ac religione, atque hâc unâ sapientiâ, quod Deorum immortalium numine omnia regi gubernarique perspeximus, omnes gentes nationesque superavimus.*

Nous sommes tout environnez de lumiéres, ce n'est pas donc ce qu'il faut chercher pour voir & connoître Dieu. Il nous environne, il nous pénetre, mais guerir les maladies qui nous aveuglent, qui nous rendent insensibles. Les Medecins donnent tout à la nature, les Politiques tout à la prudence humaine, les Astrologues tout aux astres, les personnes déreglées tout au hazard, les sages se défont des préventions, & cherchant de bonne-foi la cause de tout ce qui se passe ici-bas, trouvent qu'on en doit venir à une sagesse souveraine.

N'est-il pas bien étrange, que les gens qui combattent la Religion, ne viennent qu'avec des doutes, des petits comptes, de froides railleries attaquer dans nos esprits une verité établie par tant de preuves si convaincantes. Vous nous opposez les réveries de Democrite & d'Epicure, les réflexions de je ne sai qui, qui a ramassé je ne sai quels exemples obscurs qu'il

faut croire sur leur bonne-foi, & qui ne prouvent rien, supposé même qu'ils soient veritables. Et moi je leur oppose le consentement universel de tous les siécles, & de toutes les nations; Ie leur oppose les demonstrations des Téologiens ausquelles ils ne peuvent répondre qu'en découvrant leur ignorance, la voix de toute la nature, tous les Docteurs, toutes les Academies de l'univers, &c. O Dieu souverain maître & du ciel & de la terre, puissante main qui avez étendu & arrondi ces vastes pavillons qui nous environnent, & qui les avez semez d'étoiles, qui avez formé le Soleil & l'aurore, & qui avez ajusté cette machine avec tant d'art, qui en avez si bien reglé tous les mouvemens, que depuis six mille ans rien ne s'est encore démenti; Bras tout-puissant qui soûtenez cette lourde masse au milieu des airs, qui l'avez renduë feconde par la révolution si juste & si necessaire des saisons, qui avez creusé les abîmes de l'Occean, qui les avez remplis d'eau, & qui faittes vivre un nombre inombrable de poissons de tant d'especes differentes dans ce même element, qui étouffe tous les autres animaux; Grand ouvrier qui avez de rien formé cét homme, dont la structure admirable se trouve propre à tant d'actions & de mouvemens différens, qui lui avez donné une ame & des facultez capables de mille fonctions, dont chacune est capable d'arrêter & de confondre les esprits les plus-éclairez & les plus-pénetrans, qui avez par-

tagé les richeſſes aux diverſes regions, les fruits aux diverſes terres, les induſtries aux divers peuples, les arts & les talens aux perſonnes avec tant de ſageſſe, que les uns profitent des biens des autres, qu'ils s'entre-aident, qu'ils s'entre-ſervent tous, que rien ne manque ni aux grands ni aux petits, & que tout l'univers ſubſiſte dans une égalité & une harmonie admirable; malgré la contrarieté des elemens, les antipaties des nations, & l'application unique que chacun a à ſes propres intereſts. Eſt il poſſible qu'il y ait des hommes qui demandent ſi vous êtes, je vous trouve dans les plus-petites fleurs, dans les inſectes les plus-vils; je vous trouve dans ma memoire, dans mon imagination. Et il y a des hommes qui demandent des preuves de vôtre exiſtence, qui ne croïent pas que vous gouvernez le monde, combien ai-je de raiſon de croire, que ces ſortes de gens ſont aveugles, que leur préſomption leur a ôté l'uſage du ſens commun, que vôtre Majeſté qu'ils ont voulu enviſager, les a accablez ſelon vôtre divine parole.

Des hommes qui dans le fond ſont perſuadez du contraire, quelquefois pour exercer leur bel eſprit, pour avoir le plaiſir d'embarraſſer un ignorant, de lui renverſer l'eſprit, de lui donner quelque idée d'une ſience extraordinaire, tiennent à des femmes qu'ils veulent ſeduire, des diſcours qui les embarraſſent, parce qu'elles n'ont pas aſſez de lumié-

res pour découvrir la foiblesse & la fausseté des raisonnemens qu'on leur fait, & il arrive que des gens qui ne doutent nullement de la divinité sont de veritables atées.

Les persuasions des atées sont si foibles, que dés que l'application les détache des objets de leurs passions, ils n'attendent pas, du moins la plûpart, qu'on leur parle pour se desabuser.

La lumiére qui nous fait voir toutes choses, nous fait voir encore celui qui est l'auteur de toutes choses. Nous naissons avec des instincts & des passions, nous naissons avec des connoissances & des lumieres. Comme il y a des objets que nous desirons naturellement, il y en a que nous connoissons sans instruction & sans étude, Dieu, l'immortalité de l'ame, la récompense des bonnes actions, sont de ces veritez qu'il n'est point besoin d'apprendre. Si cela est me dira t-on, il n'y a point d'infidelle. Il n'y en auroit point, si pour être fidelle il suffisoit de connoître, mais il faut encore aimer.

On convaint tous les jours les héretiques & on ne les convertit pas pour cela. Il n'est rien de si aisé que de leur faire voir la verité, mais bien loin de se réjoüir quand ils l'ont trouvée, ils en sont au desespoir, ils s'emportent, ils se répandent en injures. *Quæsivit cœlo lucem ingemuitque reperta.* Quand ils ont à faire à des gens habiles, ils sont bien-tôt au bout de leurs passages, & de leurs réponses.

S'il y avoit une seule chose dans ma religion, qui choqua visiblement le bon sens, je la tien-

drois pour erronée, il y en a cent dans les autres, mais il y en a qui flattent la concupiscence.

Celui qui peche, dit S. Bernard, voudroit qu'il n'y eust point de Dieu, ou du moins qu'il ne pust pas punir les crimes, & comme on se persuade aisément ce qu'on desire avec passion, il ne s'en trouve que trop, qui ne croïent pas qu'il y ait de Dieu, ou du moins qui veulent faire semblant de le croire.

Ie vous plains lorsque vous me dittes que vous n'avez point encore trouvé Dieu, mais je ne saurois arrêter les mouvemens de mon indignation, lorsque j'apprens que vous ne le cherchez pas même; vous paroît-il donc si peu de chose? Herode n'eût pas plûtôt appris qu'il étoit né, qu'il le craignit, qu'il le fit chercher de toutes parts, qu'il n'oublia rien pour le perdre, il fit mourir les petits enfans, &c. Dieu échappe à tout cela. Les pecheurs font la même chose, ils tâchent à force de crime d'étouffer ce sentiment interieur de l'existence de Dieu, mais en vain.

A quoi vous amusez-vous, Prédicateurs, ah ce n'est pas-là qu'est le mal; vous avez beau raisonner & multiplier vos demonstrations pour prouver un Dieu, vous ne gagnerez rien sur ces esprits. Ie sai bien qu'ils disent eux-mêmes qu'ils ne croïent pas, que c'est à faire aux petits esprits à donner dans les piéges, qu'on leur tend pour les rendre esclaves d'une créance également incommode & chimerique, que

pour eux ils ont secoûé le joug & qu'ils vivent sans contrainte & sans souci, mais enfin tâchent-ils de nous le persuader. Il faudroit qu'ils ne fussent pas hommes, pour être dans cette disposition, la connoissance d'un Dieu nous est aussi naturelle que l'appetit du bien & l'aversion de ce que nous croïons nous être nuisible. S'ils ne croïoient pas, & si leur croïance ne traversoit pas sans cesse leurs plus-agréables plaisirs, s'ils avoient étouffé tous les sentimens, l'on ne les entendroit pas remettre sans cesse en question l'existence de Dieu, & l'immortalité de leur ame, proposer leurs doutes, dont ils ont cent fois receû la résolution, fremir dans la pensée de la mort, tomber dans d'affreuses réveries, dés qu'ils sont dans la solitude. Tout leur parle de la Divinité & de la Providence; & s'il sont sourds à tant de voix qui les prêchent sans cesse sur ce sujet, c'est en vain que vous esperez qu'ils soient sensibles à la vôtre. Il faut, il faut se défaire de cette passion, tant que vous y serez assujetti, vous aurez assez de lumiére pour mériter vôtre condannation, mais jamais assez pour dissiper vos doutes, & calmer vôtre inquiétude, on a trop d'interest qu'il n'y ait point de justice en l'autre vie, pour se bien persuader qu'il y en ait, voulez-vous juger sans crainte de vous tromper en un point, qui vous est de si grande consequence, défaittes-vous de tout interest: *Domine ut videam... Tu es lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Il

eſt vrai mon Dieu, nous en avions aſſez pour nous conduire, mais voïez que le peché ou a éteint cette lumiére, ou nous a rendus aveugles.

D'où vient donc qu'il y a des gens qui ne croient pas même en Dieu, & qui oſent traitter de ſimples & de credules ceux qui combattent en cela leur ſentiment. Ie repons à cela que ce ſont quelquefois des eſprits foibles & vains qui ont aſſez d'orgueuïl pour ne ſe rendre pas à l'autorité de l'Egliſe, & qui d'ailleurs n'ont ni aſſez d'étude pour ſavoir les raiſons, ſur quoi nôtre croïance eſt appuïée, ni aſſez de pénetration pour les comprendre. Pour preuve de la foibleſſe de leur eſprit. Quand eſt-ce que ces petits eſprits, qui ſont les Docteurs parmi les ignorans & parmi les Dames, ont rendu une ſeule raiſon de leurs doutes, eux qui demandent raiſon de toutes choſes? D'où vient que ces eſprits forts bien loin de pouvoir convaincre les autres, ne peuvent ſe perſuader eux-mêmes, qu'ils ſont dans des inquiétudes continuelles, qu'ils ne peuvent ſe raſſeûrer parfaittement contre la crainte d'un Dieu que toutes les créatures leur préchent? Pourquoi ce zele imprudent, & cette paſſion d'attirer les autres dans leurs ſentimens, ſi ce n'eſt pour ſe perſuader que leurs opinions ſont plauſibles, & qu'elles ne choquent pas le bon ſens, par l'accez qu'elles trouveront dans un plus-grand nombre d'eſprits? De quoi vous mettez-vous tant en peine pauvre mal-heureux,

s'il n'y a point d'autre vie que celle-ci, si nos ames meurent avec nos corps, s'il n'y a point de Dieu à qui vous deviez rendre compte de vos sentimens & de vos actions, & si vous en êtes bien persuadé, qu'importe que cela soit crû ou ignoré des autres hommes, que ne laissez-vous vivre châcun dans sa persuasion, à quoi aboutit ce grand zele, qu'à mettre la confusion & le desordre dans la vie civile, qu'à vous perdre vous-même d'honneur & de réputation, & vous exposer même à perdre la vie.

Mais d'où vient que malgré qu'on en ait, vous en voulez rendre compte à tout le monde; que vous n'en parlez jamais que comme un homme inquiet, qui cherche à s'éclaircir, ou plûtôt à se confirmer dans son erreur, qui est au desespoir de ne se pouvoir convaincre & étouffer cette voix de la nature, cét instinct secret qui lui crie sans cesse qu'il y a un Dieu. Vous ne croïez pas, parce que la connoissance que vous avez de la verité est une connoissance forcée & involontaire, vous soûaitteriez qu'il n'y eust point de Dieu, parce que sa Loi vous déplaist, & que vous vous plaisez dans une vie licentieuse & déreglée.

DE L'ABANDONNEMENT DE DIEU.

UNE marque qu'on eſt en cét état, c'eſt quand on ne rougit plus du vice. Une autre quand on en eſt venu juſqu'à ce point, que de blâmer même la vertu, & d'en faire honte à ceux qui la prattiquent. Il faut raporter à cette même raiſon, ceux qui voïent ſans fremir le changement qui s'eſt fait en eux, qui ſe moquent d'eux-mêmes quand ils ſe reſſouviennent de leur dévotion & de leur ſainteté paſſée.

La honte & la crainte de Dieu, ſont deux choſes bien differentes, mais pourtant elles ſont preſque toûjours en l'ame en un égal

degré. La honte eſt la plus-forte des paſſions. D'où vient que quand une autre paſſion a tout vaincu, & qu'il n'y a plus de reſource contre elle dans l'ame.

Ceux qui préſument beaucoup de leurs lumiéres ſont ceux qui tombent dans l'aveuglement, ceux qui prétendent juger de tout par les ſeules lumiéres de leur eſprit. C'eſt grand pitié de voir avec quelle témerité ces beaux eſprits décident toutes choſes, & avancent leurs ſentimens comme des oracles ſans raiſon contre toutes ſortes de raiſon avec une audace qui ſurprend les ignorants, mais qui fait compaſſion à ceux qui ſavent quelque choſe.

Tout ſert à aveugler les aveugles, les miracles, les bons exemples, comme tout ſert aux prédeſtinez juſqu'aux pechez des autres, & même leurs propres pechez.

Ces perſonnes croïent qu'il n'y a perſonne au monde qui ſoïent plus-ſages qu'eux, ils croient même être plus ſages que tout le monde enſemble. D'où vient que ſans raiſonner ils avancent cent choſes extravagantes, dont ils ne ſauroient jamais donner de preuves. Ils ſe plaignent, qu'il faut croire ſans raiſonner, c'eſt d'eux-mêmes qu'on a ſujet de ſe plaindre ſur ce point.

Ils ſe ſont fermez toutes les voïes du retour. Comme la docilité, la défiance, la pudeur.

Il y a des endurcis de trois ſortes; ceux qui font le mal avec une connoiſſance parfaitte. D'autres qui fuïent d'avoir de la connoiſſance, afin

afin de faire le mal. Ceux qui n'ont nulle connoiſſance, nul bon mouvement.

Pilate & Pharaon, & tous ceux qui perſecutent les gens-de-bien pour des reſpects humains ou pour quelque autre raiſon que ce puiſſe être.

Ils ſavent, il s'y reſolvent, mais ils n'en veulent pas venir aux effets, on diroit que Dieu les a adouci. *Et factum eſt ſicut locutus eſt Dominus & non audierunt, ſic clamabunt & non exaudiam.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'un cœur dur? C'eſt celui qui n'eſt ni briſé par la componction, ni amolli par la pieté, ni émeû par les priéres, qui ne ſe rend point aux menaces, qui s'endurcit toûjours davantage par les châtimens. Un cœur dur, c'eſt celui qui eſt ingrat aux bienfaits de Dieu, deſobéïſſant à ſes conſeils, que la penſée de ſes jugemens deſeſpere, que celle de ſa bonté rend plus-négligent, effronté dans les ordures, timide dans les perils, mal-honnête dans les affaires du monde, négligent en celles de Dieu, oubliant le paſſé, mépriſant le préſent, ne prévoïant pas l'avenir.

DE L'IMPURETÉ.

IL y a bien des libertins qui tâchent de se persuader à eux-mêmes, & de persuader même aux autres, que ce n'est pas un grand peché que celui de l'impureté. D'où vient donc qu'on s'en cache avec tant de soin, qu'on en rougit? que toutes les loix le condannent? qu'on a tant de peine à s'en accuser, que l'on ne dit presque jamais tout ce qu'il faudroit dire pour l'integrité de la Confession? D'où viennent ces remors de la conscience? D'où vient que Dieu l'a puni si sévérement, le Deluge, Sodome, les fils de Judà, David? D'où vient que les autres peines, l'aveuglément, l'endurcissement de cœur, la perte de la foi, l'Atéisme, la soustraction de toutes graces suit si souvent de semb. b es fautes.

Pœnitet me feciſſe hominem, il ne le dit point aprés le peché d'Adam, ni celui de Cain.

Abraham n'oſa demander la grace des Sodomites, quoi-qu'il eût grande envie qu'on leur pardonna, comme il paroît par le 18. chap. de la Geneſe, & Moiſe la demanda, & l'obtint pour des Idolâtres.

Saint Bonaventure donne cinq marques pour reconnoître l'amour charnel, & le diſtinguer du ſpirituel. 1. Les longs entretiens s'ils ſont inutiles, or rarement les longs peuvent-ils être utiles. 2. Témoignages de cét amour par des regards, des geſtes, des mouvemens, des flatteries. 3. Inquiétude dans l'abſence. 4. Jalouſie. 5. Complaiſance pour les vices.

Faut-il s'étonner ſi l'on trouve peu de foi parmi tant de corruption. Ie m'étonnerois du contraire. Dieu ne verſe pas ſes dons dans l'ordure, *Non permanebit ſpiritus meus.*

Ariſtote appelle la paſſion qui porte a l'impureté une eſpece de mal caduc. Les Peres l'appellent peché par antonomaſie. ſaint Auguſtin dit que cette paſſion eſt un des plus grands maux, que la deſobéïſſance d'Adam nous ait apporté.

La paſſion de toutes où nous avons plus de pente, & contre quoi nous aurions beſoin de plus de ſecours, eſt celle à quoi nous ſommes portez par mille moïens, tous les téatres, tous les poëmes, toutes les chanſons, les habits faits contre ce vice aujourd'hui ſe font pour le favoriſer, les Dames à qui Dieu n'a inſpiré

tant de pudeur naturelle, que pour les défendre, & rendre aux hommes comme venérables, &c. Le chant qui n'a été fait que pour les oreilles se rapporte à cette passion. Les anciens étoient plus-chastes dans leurs livres, dans leurs vers.

Elle ôte à l'homme le repos, l'honneur, la vertu, & la raison. Preuve qu'elle ôte la raison, c'est qu'elle porte à des excez, à des extrémitez incroïables, David, Sanson, Salomon, Henri VIII. On revient avec peine de cette passion.

Pour l'éviter il faut éviter la conversation avec les personnes d'un autre sexe, & se tenir en garde contre les prétextes. On dit que c'est l'esprit, la vertu, l'entretien, &c. Mais tout cela dans un homme si vous êtes homme, ne feroit pas le même effet.

DE L'ENFER.

L'Eternité est comme un globe, lequel étant appliqué sur l'estomac d'un miserable, lui fait sentir tout son pois, quoi-qu'il ne le touche que par un point, il est accablé sous le point de l'éternité, il souffre toute l'éternité. L'éternite bien-heureuse, *est interminabilis vitæ tota & perfecta possessio.* L'éternité mal-heureuse, est par consequent un état, où toutes les differences du tems concourent, & se réünissent comme en un point pour rendre un esprit mal-heureux.

Quelle douleur pour une ame dannée, lorsque de cét abîme de l'éternité, aprés avoir brûlé les cent mille & millions d'années, elle jettera les yeux sur cette petite portion de tems, qu'elle aura peine à trouver au bout de ce nombre infini de siécles, qui auront passez

depuis sa mort. La vie ne paroît qu'un moment, quoi-qu'envisagée de fort prés, il nous semble, à nous qui en joüissons encore que tout ce qui en est passé, n'est qu'un moment; quand on est à l'heure de la mort quelque-longue qu'elle ait été; à peine peut-on se persuader, qu'il y ait eû quelque intervalle entre le jour de nôtre naissance, & celui où nous sommes enfin arrivez: nous cherchons cette vie qui a passé comme un songe, & dont il reste à peine quelques traces dãs nôtre memoire; que sera-ce lorsqu'il aura passé des milliers d'années depuis nôtre mort, que vos enfans & les enfans de vos enfans seront déja ensevelis, que vôtre race sera perduë, que le tems aura ruïné les maisons que vous avez élevées, détruit les villes qui vous ont donné la naissance, renversé les états où vous aurez vécu, que la fin des siécles aura enseveli tout l'univers dans ses propres cendres, que les portes du ciel aussi bien que celles de l'enfer auront été fermées, pour n'être jamais rouvertes, & que depuis ce tems-là il aura déja passé cent mille ans, cent mille millions d'années, qu'en pensez-vous, que vous paroîtra cette vie, jugerez-vous alors, qu'elle mérite bien qu'on perde l'éternité, pour en joüir avec les plaisirs & les honneurs qui l'accompagnent?

Quoi pour joüir durant ce moment de vie de quelques fraîles plaisirs, quoi pour passer en je ne sai quel honneur cét atôme de tems, dont il me reste à peine l'idée que je cherche

presque inutilement au milieu de cette durée épouventable, qui l'a ou précedé ou suivi, je me suis plongé dans ces ténebres, dans ces flammes éternelles? Que sont donc devenus ces fantômes de gloire, de grandeur, de réputation, d'immortalité qui me donnoient alors de si grands soucis, qui m'occupoient, qui me faisoient oublier l'éternité? Que sont devenuës ces personnes que j'ai aimées, ces autres dont j'ai redouté les vains jugemens, les discours & la puissance? O Dieu quel aveuglement, quelle folie! O Dieu si j'avois bien voulu profiter de ce moment, si j'avois fait ce que je pouvois faire, & ce qui m'est présentement impossible, & ce qui me sera éternellement impossible? Dans ce moment, qui est l'unique dont j'ai pû disposer, & qui ne reviendra jamais; dans ce moment, que j'ai passé à joüer, à danser, à rire, à dormir, à ne rien faire; dans ce moment, j'ai eû toute ma fortune entre les mains, j'ai été le maître, l'arbitre de mon bon-heur, j'ai eû la clef du Paradis en mon pouvoir, j'ai eû durant trente ou quarante ans la liberté de choisir dans le Paradis, dans l'éternité bien-heureuse la place la plus-riche, la plus-élevée, on m'a offert de me placer, ou entre les Apôtres, ou parmi les Vierges, & j'ai refusé de le faire, & je n'ai pas seulement daigné penser aux offres qu'on me faisoit. Mon Dieu, étois-je Chrêtien, étois-je raisonnable, étois-je homme? qui m'avoit aveuglé, qui m'avoit renversé l'esprit, qui

m'avoit ensorcellé de la sorte ? Ah moment, précieux moment, court moment, ne reviendras-tu donc plus, & faut-il que tu sois éternellement perdu pour moi ? Il est déja perdu pour bien des millions de Chrêtiens, helas une partie même en est perduë pour vous, prenez garde de ne pas perdre le reste. Si vous ni pensez bien-tôt, & comme il faut, vous le perdrez tout entier.

On nous parle des feux & des flammes de l'enfer, elles sont horribles, elles sont épouventables, mais à mon sens, c'est peu de chose en comparaison de ce regret, de cette veûë du tems passé, & du mauvais usage qu'on en a fait. Nôtre esprit s'emploïra toute l'éternité à nous représenter vivement la vanité des objets, qui nous ont détourné de Dieu, la facilité qu'il y avoit à se sauver. Il étoit si aisé de confesser ce peché, j'ai eû tant d'années de santé depuis ma cheûte, & pourquoi attendois-je l'heure de la mort, & pourquoi le lendemain, où étoit mon esprit, moi qui faisois l'important, & qui passois pour un homme si judicieux, & de si bon conseil pour les autres, il n'y avoit qu'à faire ce qu'un tel & un tel ont bien fait. Cela me paroît quelque chose de si horrible, que si tous les autres supplices de l'enfer pouvoient être séparez de celui-ci, & que Dieu laissa à mon choix, ou d'être plongé dans cét abîme effroïable de maux, ou d'être seulement affligé de ce regret, je ne balancerois pas un seul moment à choisir l'assemblage

de tous ces tourmens, pour me delivrer de celui-ci; mais jamais l'un ne sera separé de l'autre, éternellement vous souffrirez, & vous regretterez le tems, les moïens faciles que vous avez eû, que vous avez mépriſez de vous ſauver.

Ah mon Dieu, mon bon Maître, mon tout aimable Redempteur ne me dannez pas, je vous en prie, par vôtre Sang précieux, par cét amour ſi tendre & ſi ardent que vous m'avez toûjours témoigné. Quel fruit tirerez-vous mon Dieu, de la perte de cette chetive créature, que vous avez formé de bouë, & qui doit bien-tôt être reduite en pouſſiére. Quelle grande gloire vous reviendra-t-il, mon Seigneur, quand vous m'aurez enfermé pour une éternité dans ces gouffres de feux & de flammes? ſuis-je un objet digne d'une colere ſi enflammée, d'une ſi longue & ſi cruelle vengeance? Mais faiſons nous-mêmes ce qu'il faut pour nous ſauver, ſauvons-nous, quand tout le reſte devroit perir.

On deviendroit fou, ſi l'on penſoit à cela, on deviendroit fou de cette folie, qui ne l'eſt qu'aux yeux du monde inſenſé, & qui devant Dieu eſt la haute & la ſouveraine ſageſſe, ſavez-vous ce qui me feroit devenir fou, ſi je m'attachois à le vouloir comprendre, c'eſt d'accorder la vie d'un pecheur & la créance de l'enfer; c'eſt comment il ſe peut faire, que vous croïez qu'il y a un enfer, une éternité de peines, & que vous viviez dans le peril continuel d'y

tomber ; c'eſt que vous ſachiez qu'il y a des peines ſi horribles, que vous confeſſiez vous-même, qu'à les conſiderer avec un peu d'attention on deviendroit fou, & que cependant vous ne deveniez point ſage. Vous deviendriez fou, dittes-vous, ſi vous penſiez à cette éternité. Vous concevez donc, que c'eſt quelque choſe d'épouventable, mais dittes-moi, de n'y penſer pas, fait-il que la choſe ne ſoit pas, ou qu'elle ne doive pas être pour vous ; ſi d'y penſer cela fait un ſi grand effet, que ſera-ce de la ſouffrir ; c'eſt quelque choſe de ſi affreux, dittes-vous, que vous ne pouvez y penſer, & vous ne craignez point d'y tomber. Voila ce que je ne comprens point ; & ce que je ne comprendrai jamais. Vous n'avez pas le courage de penſer à la mort, je ne m'en étonne pas, de plus reſolus, de plus ſaints que vous n'y penſent jamais ſans trembler. Vous avez horreur de penſer à l'éternité, & vous vous y précipitez. Mon Dieu aïez pitié de nous, laiſſez-vous toucher à nôtre aveuglement ; nous ne ſavons ce que nous faiſons, nous ſommes de pauvres inſenſez!

Imaginez-vous la douleur & la confuſion d'un homme ſurpris dans un crime, que la juſtice humaine fait jetter dans un cachot, parmi un tas de canaille & de mal-faitteurs, en attendant que ſon procés ſoit jugé. Ie compare cette douleur avec celle d'un Chrêtien, qui ſe trouvera dans les enfers, dans la compagnie de tout ce qu'il y aura jamais eû de ſcelerats ſur la terre. Dans la priſon on conſerve quel-

que esperance d'échapper, ou par la fuite, ou par les intrigues & le credit de ses amis, ou par les sollicitations & l'argent de ses parens. On y reçoit quelque consolation par les visites de ses proches, & par les soins qu'ils prennent de pourvoir à vos besoins ; mais en enfer, qui pourra, ou voudroit même, quand il le pourroit, vous consoler, & risquer de déplaire à Dieu, par la compassion qu'on auroit de vos miseres.

Les impies en offençant Dieu par leur desobéissance à la Loi & par leurs excez, me paroissent manger de la bouche du corps les viandes précieuses, qui leurs sont servies, mais de la bouche du cœur ils mangent l'iniquité, & ce qu'ils mangeoient dans le monde, ils le digerent dans les enfers, au milieu des tourmens éternels. Ou si vous aimez-mieux, les plaisirs qu'ils ont goûtez sont comme des viandes, qui restent dans l'estomac sans pouvoir être digerées, qui le chargent, & qui leur font païer par des tourmens infinis, le moment de douceur qu'il leur ont causé en passant par la bouche.

S. Bernard parlant de l'état des damnez dit, il est constant que l'ame est immortelle, & qu'elle ne vivra pas un seul moment sans sa memoire, de peur qu'elle ne cesse un moment d'être ce qu'elle est ; de sorte que tandis que l'ame subsiste, la memoire subsiste aussi : Mais ô Dieu dans quel état ! toute infectée de pechez horribles par ses crimes, enflée de vanité,

hideuſe par le mépris & la négligence.

Les choſes qui ont précedé ſont paſſées, & ne le ſont pas ; ce qui a été fait ne peut qu'il ne ſoit fait : Ainſi quoi-que faire ait été dans le tems, avoir été fait demeurera éternellement ; ce qui a paſſé les tems ne paſſe point avec les tems ; & par conſequent il eſt d'une néceſſité inévitable que vous ſoïez éternellement tourmenté, de ce qu'éternellement vous vous ſouvenez avoir mal fait.

S'il eſt vrai que l'on ſouffre effectivement tous les maux qu'on craint de ſouffrir, que doit-on dire de ceux qu'on eſt aſſeûré de ſouffrir ; comme les damnez le ſont de ſouffrir éternellement. Plaiſirs, vains plaiſirs, qui m'auroit dit lorſque je vous cherchois avec tant d'ardeur ; que je vous goûtois avec tant de tranſport, que vôtre ſouvenir me duſt être un jour ſi amer.

Il eſt étrange que Dieu ait été obligé de faire un enfer pour empêcher les hommes de l'offencer ; aprés les obligations que nous lui avons, il falloit qu'il nous cruſt bien foibles ou bien ingrats ; mais il eſt étrange que cela méme ne le mette pas à couvert de nos attentats, Dieu a fait l'enfer par zele pour nôtre ſalut, mais d'où vient, mon Dieu, que vous ne nous en avez pas donné plus de connoiſſance ; ou plus de crainte? Pourquoi avez-vous préparé de ſi horribles peines au pecheur, ou pourquoi les lui avez-vous cachées? il ſe ſeroit plôgé en toute ſorte de crimes ; ſi vous n'aviez at-

rête sa licence par cette digue ; il est vrai, mais il auroit évité jusqu'aux plus-petites fautes, s'il avoit veû les tourmens dont vous les punissez. Mais nous avons tort de nous plaindre, il n'a pas manqué de nous instruire, mais nous ne repassons point ses instructions, nous ne daignons pas les rappeller en nôtre souvenir, nous ne faisons nul effort pour les pénetrer.

Le feu qui environnera le corps de toutes parts, dans lequel les damnez seront plongez, les brûlera sans les consumer, de sorte que la peau d'un chacun lui servira comme de chaudiere dans laquelle bouïllira la chair, la graisse, le sang, la mouelle dans les os ; Dieu donnant, ajoûtant à la vertu dolorifique, pour parler ainsi, ce qu'il ôtera à la vertu consumptive, lui donnant la vertu de s'insinuër, de se ménager, d'entrer, de pénetrer. Cela vous fait fremir, je fremis aussi de ce que je pense, & que je ne saurois expliquer, je fremis quand je fais réflexion, que tout ce que je conçois n'est rien en comparaison de ce qui est. Quand je vous aurois représenté au vrai ce que le corps souffre, qu'est-ce que tout cela en comparaison de ce que ce feu fait souffrir à l'ame.

Nôtre feu a mille usages, il est fait pour échauffer, pour éclairer, pour brûler, pour cuire, pour réjoüir, pour purifier ; celui d'enfer n'est fait que pour tourmenter, c'est un feu particulier, il est appellé des Peres, un feu ineffable, un feu merveilleux, un feu duquel on ne peut rien dire, il ne s'éteint point, il

ne s'affoiblit point, il n'éclaire point, ce ſont des ténebres palpables, liquides & brûlantes.

Si aprés autant de millions de ſiécles qu'il s'eſt paſſé de momens depuis que le Soleil roule ſur nos teſtes, les peines des damnez ceſſoient, j'excuſerois les deſordres des Chrêtiens, & je ne me mettrois pas fort en peine de vous faire quitter le vice, ſi la peine n'étoit éternelle, pour une ſeule penſée d'impureté un million de ſiécles de flammes, patience, mais une éternité; pour un larcin d'un eſcu un enfer de cent millions d'années, ô Dieu, quelle égalité, mais enfin ces peines finiroient, & la veûë de Dieu ſi elle pouvoit ſucceder à tous ces ſupplices & à ſa haine, effaceroit en un moment juſqu'à la memoire de ces tourmens, mais la foi nous apprend que c'eſt pour une éternité; & on trouve du goût dans les plaiſirs, & le peché a des charmes?

DES RICHESSES.

POURQUOI est-il difficile de se sauver étant riche? parce qu'il faut joindre le détachement avec la possession, n'avoir que du mépris pour ce qui nous rend considerable? Ie suis né d'un pere riche qui m'a laissé du bien ; j'en ai besoin pour vivre selon ma condition, elle porte que je sois vêtu magnifiquement, que ma table soit couverte de viandes exquises, que j'habite dans une maison parée de riches emmeublemens. C'est en quoi je vous trouve mal-heureux ; qu'il est difficile que vous vous sauviez, si cela est, pour se sauver l'humilité & la croix sont nécessaires.

Les richesses produisent pour l'ordinaire, ou trop d'affaires, ou trop de loisir ; trop d'épines & trop de roses ; les épines étouffent la semence de la grace ; les roses entestent &

corrompent par leur molleſſe, on vit à même tems dans les ſoucis & dans les plaiſirs, qui ſont les deux choſes les plus-oppoſées au ſalut.

Dans le Roïaume des douze Tribus, David ſauvé, Saül réprouvé, Salomon corrompû & peut-être danné. Dans celui de Iuda, de vint Rois il y en a treize dont la dannation eſt aſſeûrée, deux deſquels elle eſt trés-probable, ſuivit le Roïaume d'Iſraël, il y eût dix-neuf Rois, & il y en eût dix-neuf de réprouvez, cependant c'étoient des Rois éclairez, environnez de Prophetes, choiſis de Dieu, & tous fort riches.

Le demon tente les riches, voulant ſe ſervir d'eux pour établir ſon empire, voulant prendre des voïes oppoſées à Iesus-Christ. Les Savans & les Princes, ont été les Chefs des Schiſmes & des Héreſies, le demon a ſeduit les Doctes qui ſe ſont attachez aux grands. Il tente les riches, parce que leur exemple eſt plus-pernicieux, car il eſt obligé de ſe ſervir des moïens humains, les divins lui manquant.

Les tentations que le demon fait aux pauvres, n'eſt que des choſes néceſſaires à la vie. Or ces choſes la ſont aſſez bornées, & il eſt aiſé de les avoir par des voïes licites, ſans comter l'aſſeûrance infaillible que Dieu y pourvoit. Mais les riches il les tente du deſir des choſes ſuperfluës, leſquelles n'ont point de bornes, & ainſi la tentation eſt continuelle.

2. Ces

2°. Ces choſes ne ſe peuvent attendre de Dieu, & ainſi quand on les deſire, on ſe voit contraint à les rechercher par des voïes humaines & illicites. 3°. Comme on attend pas de Dieu l'objet de ſes deſirs, on ceſſe de lui faire ſa cour, on l'oublie, on le mépriſe aiſément. En aquerant le néceſſaire on calme le deſir qu'on en a, en aquerant le ſuperflu on aumente, on enflame la cupidité qui nous portoit à le rechercher.

Les pauvres accoûtumez par néceſſité à ſe paſſer même des choſes permiſes, n'ont pas de peine à ceder à la grace de Dieu, ſoit qu'elle les porte ſimplement à l'obſervance des Commandemens de Dieu, ſoit qu'elle les pouſſe à la ſainteté & à la mortification de conſeil, au lieu que les riches accoûtumez au luxe & à la moleſſe, non-ſeulement n'ont pas de la facilité à ſe paſſer des choſes permiſes, mais jugent même les Commandemens impoſſibles, de-là vient qu'il eſt plus-aiſé de convertir un pauvre qu'un riche.

L'avarice eſt ce grand deſir d'avoir du bien. Mais vous me direz, ce deſir ne me porte à rien contre la Loi de Dieu. Ie répons, il vous fait abandonner le ſervice de Dieu, & le ſoin de vôtre ame, qui ſont les ſeules choſes que vous avez à faire, il eſt cauſe que vous négligez l'éducation de vos enfans. Il vous engage à mille fauſſes démarches.

Il n'y a que trop de Chrêtiens qui imitent ceux de la Tribu de Ruben, de Gad, & de la

moitié de Manassé, qui charmez des campagnes qui étoient au-deça du Iourdain, les demanderent à Moïse pour leur partage, & renoncerent pour cela à la terre promise qui étoit au-delà du Iourdain. Ce qui nous fait préferer la felicité de cette vie à la demeure de la celeste Patrie, sont nos richesses, l'on s'occupe entiérement des soins & des desirs de la terre, ces hommes riches y trouvent leur repos & leur felicité, ils ne se mettent point en peine de chercher d'autres biens, satisfaits de ce qu'ils trouvent sur la terre, pour nourrir l'homme animal & charnel.

S. Pierre s'expose à marcher sur les eaux dés qu'il eût renoncé à ce qu'il possedoit, & au peu de bien qu'il avoit, la mer s'ouvre aux Israëlites dégagez de l'embarras des soins, que donnent les richesses qu'ils avoient mépriſées, pour passer dans le desert & y servir leur Maître. Les Egiptiens resolus de retourner à leurs biens y periſſent.

Les plus-sages parmi les riches ne s'en tiennent pas à ce qu'ils voïent faire à la plûpart, ils se sauvent par le bon usage qu'ils font de leurs biens, on peut leur dire avec verité, Ames Saintes, esperez en la misericorde de vôtre Dieu, qui voit combien vous usez chrêtiennement du plus-dangereux piége que le demon ait pour perdre les Chrêtiens. Vous êtes libre entre les morts, vous possedez des biens terrestres, sans rien tenir de la terre; vous n'habitez pas dans les sepulchres des

morts, mais vous touchez les morts sans en être souïllé, parce que vous êtes déja comme mort au monde & vivant dans le ciel, & vôtre vieeſt cachée en IESUS-CHRIST.

S. Gregoire de Nazianze contre Iulien, a osé avancer ce fait, & le soûtenir à tous les Gentils. Quant à l'argent & aux richesses, dit-il, qui d'entre nous en possede avec abondance ? Que s'il s'en est trouvé quelques-uns, ils ne les ont possedées que pour témoigner le mépris qu'ils en faisoient, en les abandonnant & les distribuant aux pauvres, estimant que leur plus-grande richesse étoit la pauvreté.

DE LA MISERICORDE DE DIEU ENVERS LES PECHEVRS.

IL est étrange que les hommes & les Chrêtiens aïent l'esprit si mal tourné, que la connoissance de la misericorde de Dieu les porte à l'offencer, jusques-là que quelques-uns estiment que c'est un sujet, dont on ne doit pas écrire ni parler, de-peur d'entretenir les pecheurs dans l'impenitence. Cependant c'est le plus glorieux de ses attributs. *Miserationes ejus super omnia opera ejus.*

La miſericorde & la douceur de la conduite de Dieu, paroît merveilleuſement en la maniere dont il adoucit l'aîné de l'Enfant prodigue, il quitte la compagnie, il ſort de la chambre, il écoute ſes réproches, & au lieu de le traitter de hauteur, il veut bien lui rendre raiſon de ſa conduite, il le flatte : *Tu ſemper mecum es, & omnia mea tua ſunt.* Voila comme il en uſa envers Ionas, qui ſe plaignoit de ce que Dieu pardonnoit à Ninive, il le convainquit par ſes propres ſentimens ; mais que les pecheurs ne prennent pas là-deſſus une fauſſe confience pour perſeverer dans leurs crimes : car dés-lors ils abuſent de ſa miſericorde, ils l'offencent, ils l'irritent elle-même contre eux, dés-lors elle devient leur partie, la miſericorde ne ſauve pas ceux auſquels elle eſt un motif de ſe damner, à quoi eſt-ce que ſe fait paroître la miſericorde de Dieu, à inſpirer au pecheur le deſir de revenir ; car c'eſt-là un effet de la miſericorde de Dieu ; mais c'eſt une grande marque qu'il n'y a plus de miſericorde pour un homme, lors qu'il s'en ſert comme d'une raiſon de ne ſe pas convertir.

Spes non confundit, mais qu'eſt-ce que l'eſperance dans un pecheur, c'eſt la confiance d'un homme qui ſe repent, & qui eſpere que Dieu aura égar à ſon repentir. La confiance d'un homme qui fait penitence, parce qu'il eſpere, mais l'eſperance d'un homme qui peche ; parce qu'il eſpere, ne vaut pas mieux que le deſeſpoir ; c'eſt une fauſſe eſpe-

rance, c'eſt une eſperance qui confond. I'eſpere, parce que Dieu m'a promis, & vous devez deſeſperer pour la même raiſon, parce qu'il vous a aſſeûré qu'il répondra, *Neſcio vos.*

Exiſtimaſti inique quòd ero tui ſimilis, arguam te. Pourquoi prenez-vous la liberté de parler de mes Commandemens & des promeſſes que je n'ai faittes qu'à mes ſerviteurs? Vous loûez ma miſericorde, & vous vous appuïez ſur l'alliance que j'ai faitte avec les hommes en me faiſant homme comme eux; vous eſperez au ſang par lequel cette alliance a été confirmée, & à la parole que j'ai donnée de recevoir en grace tous ceux qui auront recours à ma clemence, & cependant vous perſeverez en vos crimes.... *Exiſtimaſti quod ero tui ſimilis.* Vous croïez donc que je ſuis ſemblable à vous, & que j'autoriſe le crime par l'impunité que je lui promets? Ne ſeroit-ce pas inviter les hommes à pecher, & les entretenir dans le deſordre? Quelle ſageſſe ſeroit celle de Dieu, ſi tandis qu'il menace d'une éternité de peines ceux qui l'offenceront, il leur promettoit d'ailleurs l'impunité & l'oubli de tous les crimes qu'ils pourront commettre?

La miſericorde de Dieu doit vous empécher de tomber dans le deſeſpoir, mais je vous tiens pour deſeſperé ſi elle vous eſt une occaſion de tomber dans l'impenitence. Si vous ne vous trompez pas Dieu auroit trés-

mal reglé les choſes, & auroit donné ſujet aux hommes qui ſouffrent de vos déréglemens, de blaſphemer ſon Saint Nom, & de condanner ſa providence. Ie ne vois point de gens plus-deſeſperez que ceux qui eſperent de la ſorte. La miſericorde de Dieu nous ſauvera, comment ? en nous portant à aimer Dieu, & à lui demander pardon ; mais il eſt tout ſeûr qu'elle nous dannera ſi elle nous porte à l'offencer. Voila pourquoi l'Incarnation, qui eſt le chef-d'œuvre de la miſericorde, l'excés, s'il faut ainſi parler, de la clemence, en a perdu pluſieurs ; qui ont mal entendu la grace que Dieu a faitte aux hommes en mourant pour eux ; ils ont crû qu'ils pouvoient pecher impunement ; & cependant Dieu eſt mort pour nous empécher de tomber, & aprés être tombé, nous empécher de tomber en un plus-grand peché en deſeſperant de ſa bonté ; mais il n'eſt pas mort pour nous acheter la liberté de pecher. Il eſt mort pour le ſalut de pluſieurs, que la miſericorde invite à la penitence, mais il eſt mort pour la perte de pluſieurs, & c'eſt de ceux qui prennent la liberté de tout faire en veûë de ſes mérites.

La clemence dont Auguſte uſa envers Cinna, étouffa dans le cœur de tous les Romains, le reſte de haine que l'amour de la liberté y entretenoit contre ce Prin-

ce qui les avoit assujetis. On ne conjura plus contre sa vie, & cette facilité à oublier les injures de cette importance, bien loin de rendre plus hardis ceux qui avoient formez des desseins sur sa personne, leur fit tomber les armes des mains, & changea en amour toute l'aversion qu'ils avoient conçeüe contre lui. *Misericordia ejus super omnia opera ejus.* C'est ce qu'il y a de plus-grand, de plus-capable de nous toucher, de nous porter à la penitence, que si cela ne fait rien, vous êtes desesperé.

Quelle misericorde, je l'offence & sans autre reparation que la douleur de l'avoir fait, il me pardonne; je retombe & il me pardonne encore, je l'offence tous les jours, & il ne me rebutte point, sa patience n'est point épuisée par de si fréquentes recheûtes. Si tous les jours je m'égare, & que je revienne tous les jours de bonne-foi, il me reçoit avec joïe, il me pardonnne avec plaisir, il oublie ma perfidie, il me rend tous mes biens spirituels, avec un surcroît de graces & de mérites, il n'a pas moins d'empressement à me rétablir dans le premier état, aprés cent infidelitez qu'il en eût aprés le premier égarement, tant de preuves de ma legereté ne l'empéchent pas de me pardonner sur ma parole, quoi-que mille fois je l'aïe traïe par mon inconstance, quoi-qu'il prévoïe

que dés demain ; peut-être qu'aujourd'hui même , j'oublierai ſes bontez & mes réſolutions. O miſericorde vraiment infinie ! O bonté digne d'un Dieu. Mal-heur à ceux qui ſe deffient de vous en quelque état qu'ils ſe ſoient reduits eux-mêmes par leur malice. Mal-heur à ceux qui connoiſſant combien vous étes exceſſive , n'auront pas d'abor recours à vous , differeront de ſe jetter entre vos bras , & aimeront mieux être les objets de la vengeance & de la colere divine , que de recevoir le pardon de leurs offences. Mais mal-heur , & double mal-heur , & toutes ſortes de mal-heurs à ceux que la connoiſſance de vôtre miſericorde portera à vous offencer. Mon Dieu ! & qui ſe determineront à vous déplaire , parce que vous étes bon.

Sainte Téreſe n'a point eû d'autre ſujet de Meditation en toute ſa vie , que les miſericordes de Dieu. Voila pourquoi on trouve pluſieurs de ſes images avec ce mot , *Miſericordias Domini in æternum cantabo.*

Quelle bonté , Jesus-Christ ne ſe contente pas de donner aux hommes le pouvoir de juger & d'abſoudre les hommes, mais il permet que Pierre le renonce , afin qu'il ſoit encore plus-indulgent : Dieu eſt touché de nos deſordres au lieu d'en être irrité , il court aprés le pecheur au lieu de le fuïr , il le ménage de-peur de lui donner de la confuſion, quand il l'a remené , il fait que ſon peché

lui devienne utile, au lieu de l'en punir. On diroit qu'il perd dans nôtre égarement, & qu'il gagne à nôtre retour. Il leur fait plus de bien qu'auparavant, d'où vient que selon la remarque de Saint Grégoire, les penitens sont pour l'ordinaire plus-fervens que ceux qui n'ont point peché.

DE LA MORT.

ON se trompe quand on dit que la mort est toûjours semblable à la vie, elle est au contraire toûjours différente de la vie, elle est cruelle, lorsqu'elle succede à une vie délicieuse; elle est douce lorsqu'elle succede à une vie amere & éloignée des douceurs qu'on peut goûter sur la terre, parce qu'elle ne peut s'accorder avec nos plaisirs, qu'elle trouble & rend fort imparfaits.

La pensée de la mort change la fortune de l'homme qu'elle dépouïlle, par le mépris des richesses auquel elle le porte, elle change la personne de l'homme qu'elle défigure, pour ainsi dire, par l'amour de la penitence qu'elle lui inspire, elle le change dans ses sentimens qu'elle corrige par la veritable connoissance qu'elle lui donne de toutes choses. La mort

change toutes choſes, & rien ne change aprés la mort. Les choſes qui paroiſſent les plus-immuables, la fortune la mieux établie, le corps le plus-ſain & la beauté la plus jeune, les eſprits les plus-ôſtinez dans leurs ſentimens, tout cela change à la mort. Les choſes les plus-changeantes, comme nôtre volonté qui peut à châque moment prendre de nouvelles réſolutions, & paſſer du peché à la grace; celle de Dieu laquelle ſe laiſſe fléchir par un ſoûpir & par úne larme, les biens & les maux qui naturellement ſont changeans & ſe ſuccedent les uns aux autres, tout cela ne change plus aprés la mort.

La penſée de la mort eſt fort néceſſaire, parce qu'elle porte à faire ce qu'on voudra avoir infailliblement fait à la mort, ce qu'il faudra faire néceſſairement à la mort, ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, ou du moins qu'on n'y pourra pas bien faire, ce qu'on ne fait à la mort qu'avec peine, ce qu'on n'y fait que par force.

Rien ne fait tánt de peine à la mort que le mauvais uſage de la vie; voila pourquoi on voit tant de perſonnes ſoûaiter à la mort d'avoir été pauvre, d'avoir été religieux, c'eſt qu'ils croïent qu'en cét état ils auroient travaillé pour le ciel, ils réjettent ſur leur état ce qu'ils ne doivent imputer qu'à leur négligence. C'eſt en effet une peine inſupportable, de voir qu'on a perdu un tems qui ne reviendra plus; pour aller au devant de cette peine

penſez ſouvent à la mort, paſſez châque jour comme vous voudrez l'avoir paſſé à la mort. Plaiſante excuſe de ceux qui ne veulent pas penſer à la mort, parce que cette penſée eſt trop triſte, c'eſt juſtement comme ſi on ne vouloit point penſer à ſe defendre de la pauvreté, de la maladie, des confuſions qui nous ménacent, parceque ces maux ſont les plus-grands maux de la vie.

Tous les hommes ſont ſi perſuadez de l'incertitude de la mort, qu'ils ne voudroient pas hazarder une partie de leur bien ſur l'eſperance d'une longue vie, tant ils croïent cette eſperance mal fondée; une perſonne à qui on préſente une Charge importante, qu'il ne pourra pas faire paſſer à ſes enfans, quelque jeune qu'il ſoit, il en fait peu de cas, pourquoi, parce, dit-il, qu'il peut mourir le lendemain, & que ſon argent ſeroit perdu. Si l'on vient à mourir dans l'année, ſans avoir donné certaine ſomme au Prince, on perdra une Charge, dés le commencement de l'année on porte ſa taxe, mais pourquoi toutes les années, c'eſt que je puis mourir châque année; mais pourquoi dés le commencement, non dans trois mois, c'eſt que je ne ſuis pas aſſeûré de vivre ſi long-tems que cela. Mais vous-vous portez bien, il eſt vrai, mais combien d'accidens impréveûs tous les jours. Si le Roi ôte la Paulete pour trois mois, tous les Officiers ſont dans une crainte perpetuelle. Voila des ſentimens qui vous condannent, pecheur, & ſur

lesquels on vous fera vôtre procés. Qu'avez-vous à répondre ? au même tems que la pensée de la mort vous empêche de risquer une partie de vôtre bien, elle ne vous peut empêcher de hazarder vôtre salut éternel, si je ne païe aujourd'hui, & que je vienne à mourir, mon Office est perdu, & si vous ne vous confessez aujourd'hui, & que vous veniez à mourir, que deviendra vôtre ame & vôtre salut éternel.

Il est important de bien mourir, parce qu'il s'agit de tout & pour toûjours, il s'agit de tous vos mérites passez, il s'agit de vôtre ame, & de vôtre corps, car vôtre mort sera la regle de vôtre jugement particulier & universel, il s'agit de procurer toutes sortes de bien à vôtre ame & à vôtre corps, & de leur épargner l'enfer, si vous mourez mal, quand même vous auriez bien vécu, tout est perdu, & cela pour toûjours.

Il est difficile de bien mourir, parce qu'il ne s'agit pas de mourir dans son lit avec pleine connoissance, aprés s'être Confessé, Communié, reçeû l'Extréme-Onction, tout cela se peut faire en une heure de tems ; mais il se peut faire qu'on meure mal avec tout cela ; il s'agit de mourir dans la grace de Dieu, de mourir ami de Dieu, or il n'est pas si aisé de récouvrer la grace à la mort, qu'on pense bien, & quand alors on la récouvreroit, il est aisé de la perdre, quand on ne survivroit qu'un moment, d'autant plus qu'alors les demons

font tous leurs efforts : Quand on a à combattre un ennemi fort adroit, experimenté, accoûtumé à vaincre, on se défie de ses forces, on craint. S'il étoit si facile de bien mourir, tous les Saints se seroient trompez, puis qu'ils se sont, pour ainsi dire, martirisez toute leur vie, pour se préparer à une bonne mort.

Il est impossible de corriger une mauvaise mort, quand ce mal-heur est arrivé, parce qu'on ne meurt pas deux fois. Ainsi Pharaon lorsqu'il poursuivoit les Israëlites, entra sans aucun obstacle dans la mer, par où le peuple de Dieu s'étoit dérobé à sa fureur. Il étoit avancé dans ce chemin, lorsque la nuë qui couvroit Israël, s'ouvre tout-d'un coup, & avec un bruit effroïable lance mille foudres, mille carreaux contre ce Roi impie, qui reconnut trop tard, qu'il étoit tombé entre les mains de Dieu, il veut tourner visage & retourner sur ses pas, mais la mer lui a fermé le passage, & il n'y a plus moïen de corriger sa fausse démarche, il y perit.

C'est peu que les Chrêtiens ne soient pas ébranlez des discours qu'on leur fait si souvent de la mort ; c'est encore plus-surprenant qu'ils ne soient pas touchez par la veûë de la mort même, ils voïent tous les jours une image de ce qu'ils doivent être dans peu de jours sur le visage de leurs fréres agonizans, ils couchent dans le drap où ils doivent être ensevelis, ils dorment dans le lit où ils doivent expirer, ils vont tous les jours à l'Eglise où l'on les doit

porter quelque jour, ils marchent sur la terre, dans laquelle ils doivent pourrir & être reduits en poussiére, ils entendent sonner la même cloche qui doit avertir de leur mort; & cependant, ô dureté! ô insensibilité des hommes! ils ne laissent pas de rire, de se divertir, c'est peu de chose de pecher, d'offencer ce même Dieu, qui tient leur vie entre ses mains. Mon Dieu que vous êtes sage d'avoir soûmis l'homme à cette dure & inviolable loi, de l'avoir condanné à la mort & à toutes les circonstances, qui accompagnent cette effroïable séparation! Que ne ferions-nous point, si nous n'étions retenus par cette digue impénetrable, où se doivent briser tous nos desseins.

Lors qu'on se donne à Dieu, la veûë de cinquante ou soixante années de mortification effraïent, mais à la mort cette même veûë comble de joïe: au contraire quelle joïe quand on entre dans le monde, en prénant possession d'une grande Charge par un Mariage avantageux, on voit que toute la vie se passera dans l'honneur & dans les plaisirs; mais à l'heure de la mort quel lieu d'esperer le Paradis, qui n'est promis qu'aux pauvres d'esprit, & à ceux qui ont vécu dans le mépris & dans les souffrances.

D'où vient qu'aïant sans cesse la mort devant les yeux nous y songeons si peu? c'est que nous éloignons cette pensée le plus qu'il nous est possible, nous y allons pourtant, châque pas nous y méne, quand vous allez au bal,

autant

autant de pas vous approchent de la mort, vous pouvez joüer, dancer, courir, vous allez tout de même à la mort, a-t-on jamais veu des gens en chemin qui ne songent point où ils vont.

Le peché a introduit la mort, c'eſt-à-dire qu'elle en eſt une peine, & comme on ne ſe contente pas aux crimes de leze-Majeſté de confiſquer les biens, de degrader les perſonnes, mais on raſe encore les maiſons, de même le corps qui eſt nôtre maiſon de terre doit être détruite. Moïſe ne ſe contenta pas de faire fondre le Veau-d'or, & de lui ôter la figure ſous laquelle il avoit été adoré, il le fit reduire en poudre, & ne crût pas avoir aſſez expié le crime de ſon peuple, qu'il n'euſt fait reſoudre cette idole en ſes premiers principes. C'eſt la peine que Dieu a établie pour le peché. Ce n'eſt pas aſſez que vôtre corps ſoit privé de cette beauté dont vous avez été idolâtre, que l'âge vous dépouille de ces fragiles appas qui vous ont attiré tant d'adorateurs, que la vieilleſſe conſume cette ſanté dont vous avez abuſé, il faut que la mort reduiſe ce corps aux premiers élemens dont il eſt compoſé, à la bouë & à la pouſſiere.

On blâmeroit un homme, qui voïant ſon ami à l'extrémité, voudroit lui parler d'une affaire de conſequence, eh, Monſieur, lui diroient les aſſiſtans, il n'eſt pas en état d'entendre parler de cela, & ſi vous faiſiez inſtance, vous paſſeriez pour un indiſcret. On renvoïe pourtant à ce tems-là la plus-impor-

tante de toutes les affaires, on attend à ce dernier moment d'entendre un Confesseur nous parler du salut.

A la mort l'impie soûaitte tout ce qui lui est absolument impossible, comme d'avoir vécu autrement qu'il n'a fait, de reculer le tems de sa mort, il desire mourir pour se délivrer des douleurs qu'il souffre, il voudroit ne mourir pas pour éviter celles qui l'attendent ; représentez-vous un homme dont la maison brûle, & qui est assiégé au déors par ses ennemis.

En cette extrémité l'impie aime tout ce qu'il a haï, il hait tout ce qu'il a aimé, mais sur-tout il hait & ses amours & ses haines ; il a d'autant plus de regret, qu'il trouve aimable tout ce qu'il a haï, facile tout ce qui lui a paru impossible, & ne peut concevoir que de si petits obstacles l'aïent arrêté. Un ruban, un je ne sai quoi, une vile créature qu'il a préferée au Créateur. Ses impuretez le couvrent de confusion, quand il songe qu'il faut aller étaller devant Dieu toute sa honte, ses violences & ses cruautez le déchirent, ses vengeances le rempliſſent d'amertume, ses injustices le condannent, ses impietez, ses blasphémes, le mépris qu'il a fait de Dieu l'accablent, l'anéantiſſent, le jettent dans un horrible consternation.

La mort de l'impie est terrible par la veûë des plaisirs passez & des tourmens avenir, il est tourmenté par tout ce qu'il a goûté de

plaisirs, il voit que son Paradis est passé, il est au desespoir qu'il ait été si court, qu'il ait été si peu sensible. Il est accablé par tout ce qu'il voit de tourmens à souffrir, il lui fâche de mourir, parce que son ame attachée aux richesses & à la terre, est comme un vieux arbre qui tient par mille racines, qu'il faut couper, ces liens ne le sauroient suivre, il faut qu'on les sépare & qu'ils demeurent dans la terre; il est semblable à l'agneau d'Abraham embarrassé dans les épines, qui l'arrêtent, qui le piquent, qui l'ensanglantent, qui le déchirent, lorsqu'on l'en veut tirer pour le sacrifier & le brûler ensuite.

Tout ce qu'un impie a jamais entendu dire de plus terrible du jugement, de la colere de Dieu, de l'enfer, de l'éternité, tout cela revient à l'heure de la mort à son esprit, & le frappe d'une maniére terrible, quoi-qu'il s'en fust moqué d'abor, c'est merveille combien cét homme qui doutoit, qui chanceloit, est persuadé des veritez qu'il n'a jamais bien voulu croire. En effet si c'est un état si terrible que celui d'un homme, qui voit que dans un moment de tems il va être danné ou sauvé, sans savoir asseûrement ce qui en sera, que doit-on penser d'un homme qui est asseûré de son mal-heur éternel : Point de meilleur remede contre l'amertume de la mort, que la méditation de cette même amertume, on ne s'attache pas volontiers, quand on fait réflexion à la peine qu'on sent à la mort, de

quitter les choſes à quoi on s'eſt attaché.

La mort du juſte eſt agreable par la veûë des maux paſſez & des biens avenir, il faut l'acheter cette mort à quelque prix que ce ſoit, il faut tout donner pour obtenir cette précieuſe mort ; tous les ſcrupules, toutes les craintes ſe changent en ce moment en douceur, en paix, en une certaine aſſeurance que Dieu opere.

Quoi que la mort ſoit la peine du peché, elle ne laiſſe pas d'envelopper les bons, mais elle ne leur eſt pas une peine, ou du moins elle eſt tellement adoucie, qu'ils la deſirent, qu'ils y goutent une grande joie. JESUS CHRIST par la rédemption a ôté la mort de l'ame, & pour la mort du corps qui étoit la ſeconde peine du peché, il lui a ôté ce qu'elle avoit de penible.

Nôtre corps depuis que le peché y habite, nous doit être comme une maiſon mal bâtie, & dont les fondemens ſont ruineux, on ne daigne pas y faire la moindre reparation, on la laiſſe ſe dementir peu-à-peu, juſqu'à ce qu'étant entierement détruite, on la rebâtiſſe depuis les fondemens, & qu'on en corrige tous les défauts.

L'homme de bien, ſelon Saint Jean Climaque, eſt celui qui ne craint point la mort, & le Saint eſt celui qui la deſire ; une Perſonne de grande ſainteté ſur la fin de ſa vie diſoit, que rien n'étoit capable de la contenter que cette ſeule parole, *la mort*, cependant, je ſuis,

disoit-elle, preste de vivre tant que Dieu voudra, car n'étant plus dans les persecutions de l'Eglise, il faut maintenant se sacrifier à la vie, comme les Martirs se sacrifioient à la mort.

DU PARADIS.

LE bon-heur des Saints à le considerer par l'endroit qui est le plus visible à nôtre égar, consiste en ce qu'ils ne sont plus ce que nous sommes. Nous ne connoissons point du tout les biens dont ils joüissent, mais nous ressentons les maux dont ils sont exempts, & ainsi pour nous exciter à desirer leur bon-heur, il est plus avantageux de nous représenter les miseres dont ils sont delivrez, que les biens qu'ils possedent. Si la connoissance obscure que nous avons de ces richesses ineffables, ne suffit pas pour nous faire soûpirer pour le ciel, l'esperance d'être exemts de tant de maux, dont nous sommes accablez nous fera sans doute desirer le Paradis. Comme la maniére la-plus seûre, & la plus-parfaitte de connoître Dieu en cette vie, est

de considerer les imperfections, dont il est exemt, aussi la voïe la plus-courte & la plus-efficace pour nous faire connoître le Paradis; c'est de considerer les miseres dont il est exemt. Les Bien-heureux voïent ce que nous croïons; ils aiment ce que nous craignons; ils possedent ce que nous desirons.

Un Infidele est dans un état pareil à celui d'un homme, qui se trouve au milieu d'un magnifique parterre durant les plus-épaisses ténebres de la nuit, il entend le bruit des cascades & des fontaines, il sent l'odeur des fleurs dont il est rempli, il peut avec les mains porter quelque jugement des statuës, des arbres & des compartimens; lorsque la foi entre dans cét esprit, c'est comme un flambeau qu'on allume au milieu de la nuit, lequel découvre quelque chose de plus, mais avec cette lumiére toutes les fleurs vous paroissent d'une même couleur, la verdure n'a point d'agrément, le marbre est sans éclat, la moitié des choses vous échappent; vous ne les voïez que par morceau, celles qui sont un peu éloignées peuvent à peine être apperceûës, la simétrie, le rapport des parties; qui fait la plus-grande beauté vous échappe, mais lorsque la lumiére de la gloire se découvre; c'est comme si le soleil venoit à paroître tout d'un coup, c'est pour lors que tout ce qui nous paroissoit comme mort & languissant devient comme animé; tout rit, tout brille, tout frappe les yeux, tout les réjoüit, tout les surprend; on voit avec

plaisir les idées, qu'on s'étoit formées à la faveur du flambeau infiniment surpassées.

Les Saints aiment ce que nous craignons, c'est-à-dire Dieu, leur amour n'est plus mélé de cette crainte, qui fait que nous appréendons, ou de le perdre, ou de l'avoir perdu, qu'il ne nous punisse éternellement pour l'avoir abandonné, ou qu'il ne nous abandonne pour toûjours pour punir nôtre lâcheté en son service. Quelle peine de connoître Dieu, de l'aimer de tout son cœur, & de ne savoir pas s'il nous aime, ou s'il nous haït, de n'avoir que du dégoût pour tout le reste, & de douter si nous lui sommes agréables, de languir dans l'attente de sa possession, & d'ignorer s'il n'a point resolu de nous priver éternellement de sa présence. Quoi toûjours des demons à combattre, des passions à étouffer, des tentations à vaincre, quoi toûjours des dangers & des perils, pas un moment de seûreté, par tout des piéges & des embuscades; quoi je peux me danner, je peux perdre mon ame & mon Dieu, autant de fois que je respire, il ne faut qu'un regard, qu'une pensée pour ruïner pour renverser cinquante & soixante années de travaux & de mérite, je suis divisé contre moi-même, j'ai à me défendre de tout ce qui m'est plus-cher, tout ce qui me flatte me peut corrompre, tout ce qui est conforme à ma nature est ennemi de ma vertu, tout mes sens cherchent à surprendre ma raison; je ne suis pas même le maître de ma volonté, elle veut ce que je ne veux pas, elle aime ce que je

haïs, elle desire ce que j'aborre, elle m'emporte à la poursuite de ce que je fuis, quelle vie, quelle misere, quel supplice, quel enfer?

Nous posſederons dans le Paradis ce que nous desirons. Au jugement de saint Tômas l'homme desire Dieu naturellement, de-là vient, que le cœur le demande toûjours sous le nom du souverain bien. Il ne se trompe jamais ce cœur, mais il est trompé par nôtre entendement qui lui présente des voluptez, &c. comme étant ce bien pour lequel il soûpire; il ne se trompe pourtant point, car il n'a pas plûtôt embrassé ce faux bien, qu'il témoigne par son inquiétude, que ce n'est pas ce qu'il demande, qu'on a mal interpreté ses desirs; on lui offre des richesses, & on l'asseûre que c'est-là sans doute ce qu'il cherche; il le croit, & cette croiance produit cét ardeur & cét empressement qu'il fait paroître dans leur aquisition. Mais à peine les a-t-il enfin posſedées, qu'il reconnoit qu'on s'est encore trompé & demande qu'on lui cherche quelque autre chose, *Inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* C'est ce qui me persuade que dans la verité il cherche Dieu sans le savoir, par un instinct que Dieu lui a donné en le créeant. Mais comme les créatures se présentent en foule aussi bien que Dieu, & que nos sens prennent les créatures pour le Créateur, ils lui présentent ce qu'il ne cherche pas pour ce qu'il cherche. *Num quem desiderat anima mea vidistis?* Il me semble de voir le pauvre Isaac aveugle, &

affoibli par son grand âge, il demande son aîné, le cadet se présente, son odorat & son attouchement l'asseûrent; que c'est celui qu'il desire, & il l'embrasse; ou Iacob, qui dans la verité n'a d'amour que pour Rachel, & qui cependant ne laisse pas d'embrasser Lia, qu'on a substituée à la place de celle qu'il soûaittoit.

Les hommes qui sentent, que ce qu'ils desirent est un bien souverain & Dieu-même, ont fait des Dieux de tout ce qu'ils ont regardé comme leur bon-heur, & n'ont pas douté, que ce qu'ils croïoient les devoit satisfaire entiérement, ne fust au dessus des créatures. Ainsi des peres ont dressé des autels à leurs enfans, des maris à leurs femmes, des amans à leurs maîtresses; ceux qui ont regardé l'or comme le plus-grand de tous les biens, l'ont adoré comme le plus-grand de tous les Dieux, &c.

Un sujet de joïe & de consolation dans les miseres, c'est de penser que dans le Paradis on en sera exemt; une maladie vous accable, dites dans vous-mêmes, un jour viendra que mon corps sera hors d'atteinte à tous les maux qui le travaillent aujourd'hui, &c. les saisons, les ennemis, les passions, les tentations, &c.

Je ne sai pas ce que ce sera du Paradis; je sai qu'on y sera plongé dans la joïe, qu'on y verra Dieu en lui-même, que Dieu ne paroît Dieu que dans ce lieu de délices, que tous les ornemens dont il a paré le ciel & la terre,

tout ce que l'art peut ajouter à la nature, pour nous causer du plaisir & charmer nos sens, que tout cela, dis je, ne sont que des ombres, rien en comparaison du Paradis. Mais je ne sai pas ce qu'il y aura. Je sai ce qui n'y sera pas. Nul mal, ni moral, ni physique, nul peché, nul vice, nulle jalousie, nul interest, nulle inconstance, nulle vertu même qui puisse faire de la peine, plus de foi, plus de crainte, plus d'esperance, plus de douleur, ni de penitence.

Vous ne pouvez comprendre qu'on soit heureux sans les plaisirs que vous vous figurez, mais dites-moi, pouvez vous comprendre comment on peut être heureux dans l'exercice de toutes les austéritez les plus-rigoureuses, lorsque non seulement on ne joüit de nul plaisir corporel, mais qu'on est dans la prauvreté, accablé de maladies, mépriſé, qu'on jeûne, qu'on se déchire à coups de disciplines, qu'on se consume de veilles. Cependant cela est vrai, & cela est si vrai, qu'il y a eû des Saints, qui se sont faits des plaisirs de tout cela, qui ne pouvoient vivre sans cela. Quoi la seule connoissance de Dieu obscure, & un peu d'amour peut adoucir toutes ces douleurs, les rendre délicieuses, & sa veûë claire ne pourra pas nous rendre heureux dans un lieu, d'où seront bannis tous les maux de cette vie, parce qu'on n'y goûtera pas certains plaisirs.

JESUS-CHRIST qui n'a pas daigné accepter toutes les grandeurs, toutes les délices de la terre, quoi-qu'on les lui offrît gratuitement, a tant estimé celles du ciel, qu'il n'a pas hésité à souffrir la mort pour y parvenir.

La terre est l'exil ou plûtôt l'échaffaut où les Saints souffrent; le ciel est leur patrie & leur maison de plaisir. La terre un lieu d'épreuve, que Dieu a faitte de telle sorte, que les hommes ne pûssent s'y attacher.

S'il a fait l'enfer si terrible pour un seul peché mortel, nonobstant l'infirmité humaine, lui qui est plus liberal qu'il n'est rigoureux, que n'aura-t-il point fait pour des hommes qui auront vécu les cent ans dans les rigueurs de la penitence, malgré toutes les repugnances de la nature?

Le Paradis est le lieu où Dieu récompense ses serviteurs, il y faut des biens qui surpassent tous ceux d'ici bas; c'est où il caresse, où il gratifie ses favoris, il faut desesperer d'en former aucune idée.

Nôtre bon-heur en cette vie est, que nous pensons, que nous pouvons être ce que sont les Saints.

Il est aisé de s'imaginer le plaisir qu'il y a à aimer avec ardeur une personne, qui connoît nôtre amour, lorsque cette passion n'est accompagnée ni de jalousie, ni de crainte, comme les Saints dans le Paradis.

Un sujet de joïe & de consolation dans les miseres, c'est de penser, que dans le Paradis on en sera exemt. Une maladie vous accable, dittes dans vous même, un jour viendra, que mon corps sera hors d'atteinte à tous les maux, qui le travaillent aujourd'hui. Les saisons... les ennuis... les passions... les tentations... &c.

Si l'esperance du Paradis a peû rendre heureux les Saints même dans les maux de cette vie, que sera-ce de la possession même du Paradis sans nul mélange de mal ?

Nul des maux de cette vie, nul des biens de cette vie, nul des biens sensibles, nul des biens-mêmes spirituels comme la foi, la crainte de Dieu, l'esperance, l'amour restera, mais il deviendra nécessaire, tranquille.

Les maux de cette vie sont si grans, que les Païens-mêmes qui n'attendoient rien en l'autre, ont consideré la mort comme un grand bien ?

Que n'a-t-on point fait pour gagner le Paradis ? & quelles sortes de personnes, toutes sages ?

Il n'y a pas un moment de calme en cette vie, on ne sait si c'est la tristesse ou la joïe, l'indigence ou les richesses, le plaisir ou la douleur qui nous troublent davantage, les richesses & la pauvreté causent à peu prés les mêmes mouvemens de desirs inquiets & déreglez. La gloire nous étourdit, la confusion

nous accable, le plaisir relâche nos forces, & nous met en proie aux douleurs. Dans cette veûë les Païens ont consideré la mort comme un bien.

Immortalité glorieuse, quand pourrons-nous te posseder ? Devons-nous pleurer ou triompher dans le souvenir de tes délices & de tes grandeurs ? devons-nous gemir en nous voïant aussi loing de toi que la terre l'est du ciel ? ou nous devons-nous plûtôt réjoüir en nous voïant aussi prés de toi, que nous le sommes du terme de nôtre exil ?

Dieu pouvoit nous y faire naître, nous y porter tout d'un coup, s'il soûaittoit si fort de nous en faire part. Il le pouvoit, mais il a vouluque nous eussions le plaisir & la gloire de l'avoir mérité. Est-il possible que des hommes qui souffrent de si grands travaux pour avoir de si petits biens, courent hazard de perdre le comble de tous les biens, si on laisse à leur liberté de l'aquerir ou de le négliger ? N'est-ce pas assez qu'on vous l'offre, voudriez-vous qu'on vous forçast à le recevoir ? Si nous envisagions le ciel toutes les fois qu'il se présente une créature pour nous tenter, nous ne succomberions jamais, mais au lieu d'envisager à même-tems le monde & le ciel, nous mettons le monde entre nous & le ciel, afin de ne voir que le monde.

Le Paradis est le lieu où Dieu récompense les Saints, c'est où il les traitte en favoris. Il y a bien de la difference entre la conduite d'un Prince

qui veut récompenser, & celle d'un Roi qui veut favoriser, d'un Roi qui veut faire voir qu'il est juste, & d'un Roi qui veut faire voir qu'il aime. Par mérite à peine parvient-on aprés plusieurs sueurs d'une basse fortune à une fortune mediocre, d'une charge à une autre un peu plus élevée, mais la faveur ne va pas si lentement, elle prodigue les biens, elle ne garde nulle mesure dans ses liberalitez, elle fait tout-d'un-coup & ne ménage rien.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

NOus n'avons pas moins de raison d'aimer nos freres, que nous en avons d'aimer Dieu-même, puisque l'amour, dont nous nous aimons les uns les autres n'est qu'une même habitude, qu'une même vertu, qu'un même amour avec l'amour de Dieu; car ce n'est qu'une même chose que nous aimons, soit que nous aimions Dieu, ou que nous aimions les hommes, parce que nous n'aimons que Dieu dans les hommes, parce que nous n'aimons les hommes que pour Dieu.

Ces

Ces deux amours ſont comme deux parties qui compoſent un même tout, ce ſont deux anneaux d'une même chaîne, deux actions produites par une même vertu, deux ouvrages d'une même main, deux ſervices rendus à Dieu, mais qui ſont inſeparables, & dont l'un ne ſauroit lui plaire ſans l'autre.

Je trouve une grande illuſion de ces faux dévots, qui ſe perſuadent qu'ils ſont remplis de l'amour de Dieu, quoi-qu'ils nourriſſent dans leurs cœurs des averſions, des jalouſies, quoi-qu'ils retiennent le bien d'autrui, ou qu'ils ſe plaiſent à noircir la réputation de leurs freres. Quand il n'y auroit qu'une ſeule perſonne au monde que vous n'aimeriez pas comme vous-même, c'eſt en vain que vous vous flattez d'aimer Dieu. Au contraire quel ſujet de conſolation dans cette même verité pour les perſonnes charitables. Nous voïons quelquefois de bonnes ames, qui s'inquietent parce, diſent-elles, qu'elles ne ſe ſentent point d'amour de Dieu, qu'elles ſe trouvent froides dans leurs priéres, que leur cœur n'a pas une étincelle de ce feu, dont les Saints ont été embraſez. Elles doutent en ſuite, ſi elles ſont dans la grace de Dieu, ſi Dieu les aime, veû qu'elles l'aiment ſi peu. Conſolez-vous, Ame Chrêtienne, vous avez plus d'amour que vous ne penſez, non-ſeulement vous ne voulez mal à perſonne, mais vous voulez-même du bien, vous en faittes autant que vous le pouvez à tout le monde. Vous ne ſavez ce que c'eſt que de vous

vanger, bien loin de vous affliger de la prosperité de vos freres, vous prenez part à leurs avantages, en un mot, vous aimez vôtre prochain, ne doutez pas que vous n'aimiez encore vôtre Dieu, ces deux amours ne se separent point, il est impossible qu'ils se recontrent l'un sans l'autre. *Unum sine alio inveniri impossibile est.*

Notre prochain est à Dieu, il est son ouvrage, son bien, sa possession; c'est lui qui l'a formé de ses mains, qui l'a mis dans le monde comme dans son palais, pour le faire servir à sa gloire, & à l'execution de ses desseins éternels. Voila un motif, qui nous doit porter à honorer, à respecter tous les hommes, par la consideration du Maître auquel ils ont l'honneur d'appartenir. On honore jusqu'aux plus petits valets des personnes de qualité, on respecte leurs armes jusques sur leurs chevaux & sur leurs mulets, on ne touche point à ce qui porte ou leur nom, ou leur livrée, si l'on a reçeû quelque insulte, quelque outrage de leurs gens, on peut s'en plaindre, mais on n'oseroit s'en faire justice soi-même. Voila pourquoi il est dit dans l'Ecriture, que personne ne prenne la liberté de se vanger soi-même des affronts ou des injustices qu'il a receûës, je saurai punir ceux qui vous ont offencez, mais comme tous les hommes sont à moi, si vous étiez assez hardi, pour porter la main sur quelcun d'eux, sans en avoir receû de moi ou l'ordre, ou la permission, vous vous rendriez coupable d'un

attentat que je ne laisserois pas impuni.

Vous savez mieux que moi, comment c'est que l'amour s'étend à tout ce qui environne la personne aimée, à tout ce qui a quelque rapport avec elle. On n'aime pas seulement ses amis, on aime encore & leurs enfans & leurs domestiques, on aime jusqu'à leurs chevaux & à leurs chiens. Un homme veritablement amoureux n'adore pas simplement l'objet de sa passion, il est encore idolâtre de tout ce qui lui appartient, il ne peut voir sans émotion, ni son logis, ni ses meubles, ni ses nippes, s'il trouve un gand, un mouchoir il ne peut cacher les transports que lui causent ces objets. Si cela est vrai, ô mon Dieu! qu'il est peu de personnes qui vous aiment veritablement! car enfin si nous avions quelque amour pour vous, nous aurions moins de peine à aimer nos freres, qui sont & vos serviteurs & vos enfans; comment est-ce que nous pourrions haïr ces créatures que vous avez tirées du néant, & qui sont si utiles à vôtre gloire? Il n'est point de brin d'herbe, point de si petite insecte sur la terre, qui ne soit à vous, & qui ne publie vôtre sagesse & vôtre toute-puissance, mais les hommes sont, pour ainsi dire, la plus-belle portion de vôtre héritage, & le dernier d'entre eux vous glorifie plus que toutes les créatures sensibles.

Les portraits des personnes que nous aimons tendrement, nous sont précieux, ils nous sont

aimables eux mêmes, comme c'eſt par leur ſecours, que nous nous conſolons de l'abſence & de la perte même de nos amis, l'on les veut toûjours avoir devant les yeux. On ne ſe contente pas de les conſerver cherement, on les renferme dans des boëttes d'or, on les couronné de pierreries, on les baiſe, on les adore, on leur donne toutes les marques de tendreſſe & de reſpect, qu'on donneroit à l'original, s'il étoit préſent. C'eſt pour cela que ſainte Téreſe prenoit tant de plaiſir à regarder les images de nôtre Seigneur, & qu'elle diſoit, qu'elle ſoûaittoit d'en rencontrer par tout où elle portoit la veûë. Or toutes les créatures ſont toutes les images du Créateur, mais l'homme eſt de toutes la plus-reſſemblante & la plus-finie. C'eſt pourquoi ſi nous aimions autant Dieu que le demon le haït, nous aurions autant d'amour pour nos freres, que le demon en a d'averſion; & nous ne devons pas nous retrancher ſur les mauvaiſes qualitez de l'eſprit & du corps de nôtre prochain; au contraire ſi nous voulons témoigner à Dieu, que nous l'aimons veritablement; nous ne devons avoir égar ni aux talens, ni aux imperfections de nos freres, ni à leurs vices, ni à leurs vertus. Il me ſuffit, mon Dieu, pour m'obliger à aimer mon prochain, que j'apperçoive en lui vôtre image, que j'y découvre un ſeul de vos traits, que cette image ſoit d'or ou d'argile, que ce trait ſoit gravé ſur un diamant ou ſur une brique, je ne laiſſe-

rai pas de le reſpecter & de l'aimer pour l'amour de vous.

Dieu aime nôtre prochain, & il l'aime de la maniére du monde la plus-tendre & la plus-forte, Dieu aime tout ce qu'il a fait, ſelon la parole du Prophete, de ſorte que comme l'amour que nous avons pour quelcun, nous transforme en lui en quelque ſorte, que nous prenons ſes intereſts, ſes ſentimens, ſes paſſions, que nous ne vivons que dans lui, & pour lui; ſi nous aimons Dieu, nous ne haïrons que ce qu'il haït, & nous aimerons tout ce qu'il aime. Mais quel eſt cét amour que Dieu a pour nôtre frere, ce n'eſt pas un amour foible & languiſſant, il l'a porté à mourir pour vôtre frere. Comment donc pouvez-vous dire que vous aimez Dieu, que vous ne vivez que dans lui & par lui, que vous n'avez qu'un même cœur avec lui, puiſque vôtre cœur a des mouvemens ſi contraires au ſien, puiſque vous aimez ſi foiblement, que vous haïſſez peut-être ce qu'il aime avec tant d'excês.

Dittes tout ce qu'il vous plaira de vôtre prochain, faittes un portrait de ſa perſonne auſſi deſavantageux que vous pourrez, emploïez à le peindre toutes les plus-noires couleurs, dittes qu'il eſt lâche, qu'il eſt perfide, violent, intereſſé, qu'il n'a ni eſprit, ni conduite, ni vertu, ni pieté, ni religion, tel qu'il eſt Dieu le ſouffre, Dieu lui fait du bien, Dieu l'aime, & vous ordonne de l'aimer. Mais il

vous a trahi, il vous perſecute, il vous dépouïlle; il vous mal-traitte, il vous haït à mort; il en uſe tout de même envers nôtre Dieu, & nôtre Dieu ne laiſſe pas de l'aimer. Direz-vous que Dieu s'aveugle, qu'il n'eſt pas raiſonnable dans ſa paſſion, qu'il aime ce qu'il doit haïr. Vous êtes bien délicat, ſi vous ne pouvez aimer ce que Dieu aime.

L'amour qui unit toutes choſes, ne fait qu'un même objet de nôtre Dieu & de nôtre frere, qui eſt l'objet de la tendreſſe & de l'amour de Dieu, de ſorte que comme on ne peut aimer Dieu qu'on n'aime tout ce qui eſt en Dieu, tout ce qui lui eſt uni, ce qui n'eſt avec lui qu'une même choſe, nous ne pouvons aimer Dieu, que nous n'aimions en même-tems le prochain.

S'il y a un ſeul homme qui ne nous aime pas nous ſommes mal-heureux, c'eſt pourquoi vous devez aimer tout le monde, & s'il y en a un ſeul que vous n'aimiez pas, vous n'avez point de charité, parce que le motif de la charité eſt univerſel pour tous les hommes, comme celui de la foi pour tous les articles. Mais j'aime les pauvres, j'aime la plûpart des riches, je ſouffre de la plûpart des gens à la réſerve d'un ſeul. Il y a donc quelque raiſon dans les autres, qui n'eſt pas dans celui-ci, cette raiſon n'eſt pas Dieu, donc vôtre amour n'eſt pas une charité chrêtienne.

Gardez-vous bien de vous plaindre de cette loi comme d'une loi trop dure, car elle eſt

faitte en vôtre faveur, c'eſt un effet de la tendreſſe que Dieu a pour vous, c'eſt qu'il veut que tout le monde vous aime; Car en vous ordonnant d'aimer vos freres, il ordonne à tous vos freres de vous aimer. Quelle ingratitude d'être le premier à violer une loi que Dieu n'a faitte que pour nous. Mais qu'elle eſt obſervée de peu de gens; la plûpart des gens n'aiment perſonne, ils n'aiment qu'eux-mêmes & leurs intereſts, mais de ceux qui de leur naturel ſont aſſez aimant, combien leur amour eſt-il borné aux parens, à quelques amis, la veritable charité embraſſe tout, elle ne diſtingue perſonne, la vertu des bons lui cauſe de la joïe, les vices des méchans l'excitent à la pitié, mais elle n'a d'averſion pour perſonne, elle juge bien de tout le monde, & elle aime bien mieux ſe tromper que de condanner même les méchans. Quand il n'y auroit pas un commandement d'aimer ſes ennemis, elle le feroit, parce qu'elle trouve en eux les mêmes motifs d'amour que dans les autres.

L'amour que la plûpart des hommes ont les uns pour les autres, eſt un amour apparent, qui n'a rien de réel, rien d'effectif, un amour politique, on n'eſt pas bien aiſe d'avoir des ennemis, on veut aimer tout le monde, parce qu'on veut être aimé de tout le monde; il n'eſt point de perſonne ſi miſerable, de qui l'on ne puiſſe avoir beſoin en quelque rencontre, tel qui ne ſauroit vous nuire par lui-même

vous fera du mal par son credit, par sa langue, & ainsi du bien. De sorte que pour cela on se fait des caresses, on se fait force complimens, on dissimule; si la chose va à des services effectifs, c'est un commerce, on donne pour recevoir, le cœur n'a point de part à tout cela.

Rien ne nous marque mieux nos obligations à l'égar de nôtre prochain, que le commandement de l'aimer comme nous-mêmes, cette regle vous aimerez vôtre prochain comme vous-même, retranche tout prétexte, toute dissimulation, car dittes-moi, je vous prie, est-il rien de si sincere, rien de si éloigné de tout artifice que l'amour propre? Est-il rien au monde qu'on aime de meilleure foi que châcun s'aime soi-même? L'amour propre nous persuade, que nous sommes beaucoup meilleurs que nous ne sommes, il nous aveugle, il nous cache nos propres défauts. Il nous fait trouver grands les moindres maux que nous souffrons, nous rend tendres envers nous-mêmes, il demande jusqu'aux délices, & nous fait accroire qu'il donne à la nécessité ce qu'il accorde à la volupté & à l'avarice. Il est constant, il nous accompagne jusqu'à la mort. Vous le savez, Ames Saintes! c'est de cette maniere que nous devons aimer nôtre prochain, si nous voulons l'aimer comme nous-mêmes & accomplir la loi.

Nous devons aimer nôtre prochain, selon l'Evangile, comme IESUS-CHRIST nous a aimez. Par ce précepte il nous est ordonné d'aimer le prochain non plus comme nous-mêmes, mais plus que nous-mêmes. Mais comment est-ce que IESUS-CHRIST nous a aimez, il nous a aimez solidement, il nous a aimé pour nôtre salut, pour l'éternité, ce n'est pas un amour qui se borne à de vaines marques de tendresse, ou qui le porte à nous procurer des biens fragiles & temporels, tout son amour tend à nous rendre heureux éternellement. Mais que n'a-t-il pas fait pour cela. *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit.* Voila quel doit être nôtre amour pour le prochain & jusqu'où il doit aller. Femme, c'est ainsi que vous devez aimer vôtre mari, vos enfans, vos amis, vos ennemis, & s'il est nécessaire pour cela de donner jusqu'à la derniere goutte de vôtre sang. *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Par les paroles, par les priéres, mais sur tout par l'exemple, mais le fait-on, ne fait-on pas au contraire tout ce qu'on peut pour danner les hommes ? Que voit-on dans les compagnies que des gens qui poussent les autres dans le précipice par des affeteries de paroles & d'actions, des cajolleries, des paroles à double entente, des ajustemens, des soins de se

parer & de se faire voir. Ne tâche-t-on pas même de débaucher ceux qui se veulent donner à Dieu par des censures, par des railleries.

DU PARDON DES ENNEMIS.

J'Ai souvent consideré avec beaucoup d'admiration & de plaisir, le soin extréme qu'a eû JESUS-CHRIST, de nous porter à aimer nos freres. Voila, dit-il, en un endroit de l'Evangile, voila ce que je vous commande sur toutes choses, aimez-vous les uns les autres, & aimez-vous autant, s'il est possible, que vous savez que je vous ai aimez moi même. Ce sera là le caractere de mes enfans; je prétens que mes disciples se distinguent par-là de tout le reste du monde. *In hoc cognoscent omnes, quod*

discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. Il nous dit ailleurs ; qu'il ne veut pas que nulle raison ni d'honneur, ni d'interest nous oblige à changer cét amour en haine ; il nous renonce entiérement, il nous met au rang des Païens & des Infidelles, si nous ne cherissons nos ennemis, si nous ne prions pour eux, si nous ne leur faisons du bien. Enfin il semble que tout le Christianisme se reduit à ce seul point ; voici l'abbrégé de tous les Commandemens, nous dit-il par Saint Paul, vous aimerez vôtre prochain comme vous-même, celui qui aime s'est aquitté de tous ses devoirs, l'amour est l'accomplissement de la Loi : *Plenitudo legis dilectio.*

Mon Dieu que ce Commandement me paroit doux, qu'il me paroît humain, pour ainsi dire, qu'il me paroît digne de la bonté & de la sagesse de Dieu ? Qu'il est raisonnable que des hommes qui ont une même nature, une même Réligion, un même Pere ; des hommes qui sont obligez de vivre en societé, qui sont tous comme compagnons de voïage, qui tendent au même terme par la même voïe, qui doivent être éternellement ensemble dans le ciel, s'y voir & s'y entr'aimer éternellement, qu'il est raisonnable, dis-je qu'ils commencent à s'aimer dés-ici-bas ; & à se rendre mutuellement tous les offices, que chacun seroit bien aise qu'on lui rendît à lui-même. Seigneur, vôtre zele pour la charité ne vous emporte-t-il point au-delà des bornes ? lorsque vous

nous ordonnez d'abandonner le culte que nous devons au Créateur, pour songer à nous reconcilier avec nos ennemis ? Est-ce que le service de Dieu ne doit pas être préferé à tout le reste ? L'obligation que nous avons d'honorer celui qui nous a formez, n'est-elle point plus-pressente que celle de renouër avec ceux, qui ne pensent peut-être qu'à vous détruire ? Permettez que nous nous aquittions de nos devoirs envers vous, de qui nous avons receû tant de biens, aprés quoi nous ne refusons pas de rendre des civilitez à ceux-là même qui nous font du mal. Non, JESUS CHRIST veut que l'on commence par les ennemis, & qu'ensuite on vienne offrir son sacrifice : *Vade prius reconciliari fratri tuo, & tunc veniens offeres munus tuum.*

Dieu veut être honoré avant toutes choses, comme il mérite de l'être sur toutes choses. Cependant il nous commande, que si étant tout disposez à lui présenter un sacrifice, nous nous ressouvenons que nous sommes mal avec quelcun de nos freres, il nous commande, dis-je, de laisser nôtre victime au pié de l'Autel, & d'aller chercher nôtre frere, pour lui offrir nôtre amitié, & pour lui demander la sienne. Ces deux volontez ne sont nullement opposées ; Dieu veut être honoré avant toutes choses, & il veut qu'on se reconcilie avant toutes choses, parceque rien ne lui fait tant d'honneur que cette réconciliation. Il veut qu'on laisse le sacrifice pour aller embrasser un

ennemi, parce que nous ne pouvons lui faire de sacrifice plus-agréable, que de lui sacrifier nôtre vengeance & nôtre ressentiment.

Les ennemis du fils de Dieu, ont plus travaillé à sa gloire que ses plus-zelez disciples, ils ont publié ses Propheties, ils ont prévenu par leurs précautions tous les doutes qu'on auroit pû avoir sur sa Résurrection; le même arriveroit à tous les Chrêtiens, s'ils ne tournoient à leur perte par leur ressentiment & par leurs vengeances les desseins de leurs ennemis, disons mieux les desseins de la Providence. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

Aprés que nous avons eû offencé Dieu, JESUS-CHRIST s'est mis entre son Pere & nous, pour arrester sa colere, Dieu l'a consideré, il nous a pardonné, le même IESUS-CHRIST se met entre nôtre ennemi & nous, & nous lui passons sur le ventre, nous le perçons pour percer celui qui nous a offencé.

Ce n'est pas préciſement la peine que nous sentons à agir, qui rend nos actions meritoires. Ie sai qu'elles sont plus ou moins précieuses à proportion de l'amour qui nous anime; il arrive ordinairement que les Saints donnent plus de gloire à Dieu dans des occupations fort douces, ou même en prenant d'innocens plaisirs, que ne font les Chrêtiens ordinaires par de trés-penibles travaux, ou par le retranchement des plus legitimes plaisirs,

parce que ceux-là agiſſent par le motif d'une charité plus parfaitte, & par un plus-grand deſir de glorifier leur Créateur. Cela n'empêche pas néanmoins que la difficulté d'une action ne ſoit une regle fort ſeûre pour juger de l'excellence de cette même action, parceque comme il n'y a que l'amour qui puiſſe nous adoucir les choſes extrémement difficiles, auſſi n'y a-t-il qu'un grand amour qui puiſſe nous porter à les entreprendre. Comme il n'eſt rien qui faſſe tant de peine à l'homme que d'étouffer l'appetit de la vengeance, il n'eſt rien auſſi qui donne tant de gloire à Dieu.

Mais eſt-ce ici une verité qui ait beſoin de preuve, qu'il faut pardonner, n'y a-t-il pas plus de ſujet d'appréender, que pluſieurs ne croient cette victoire entiérement impoſſible, qu'il n'eſt à craindre, qu'elle ne paroiſſe aiſée à quelcun ? Combien de perſonnes nous diſent tous les jours qu'il n'eſt pas en leur pouvoir d'oublier les injures qu'on leur a faittes, qu'en vain prétendroit-on les y obliger, puiſque cela eſt au deſſus de leurs forces, qu'il faut néceſſairement qu'ils ſe vengent, qu'il faut du moins qu'ils s'éloignent, qu'ils évitent l'entretien & la rencontre de leurs ennemis.

Nous avons un effroïable penchant à la vengeance ; la nature nous y emporte avec tant de rapidité, qu'elle nous ôte ſouvent la liberté de ſuivre & même de conſulter la raiſon. Delà vient que non-ſeulement on oublie Dieu en ces rencontres, mais qu'on s'oublie encore ſoi-

même ; on court à la vengeance sans crainte, sans armes, sans précaution, on mépriſe les plus-grands perils, ou plûtôt on ne les aperçoit pas. Quelle violence ne ſe faut-il point faire à ſoi-même, pour réſiſter à cette violence de la nature ? On a tant de peine à diſſimuler ſon reſſentiment, lorſque l'interêt ou l'ambition, lorſque la crainte d'un plus-grand mal ſembleroit le demander, lors même qu'il ſeroit néceſſaire pour faciliter ou pour aſſeûrer nôtre vengeance ; il faut faire de ſi grands efforts pour empêcher que la paſſion n'éclatte, ou par les actions, ou par les paroles. Quelque ſoin qu'on ait pris pour calmer ſon cœur, quelque eſpace de tems qui ſe ſoit écoulé depuis l'injure ; la ſeule veûë de la perſonne qui nous a offencé, ou même le ſimple ſouvenir de l'offence détruit quelquefois en un moment l'ouvrage du tems & de la raiſon ; & reveille la nature qu'on croïoit éteinte ; on ſent que tout le ſang s'allume malgré qu'on en ait, toutes les veines s'enflent, le cœur multiplie ſes battemens, les yeux ſe troublent, le viſage change de couleur, tout le corps tremble, l'eſprit même ſe confond, & ne ſe poſſede plus. Voila ce qui arrive ſouvent aprés pluſieurs années d'abſence ; aprés de longues & de fréquentes méditations.

Dans le tems qu'on eſt outragé, ou lorſque la memoire de l'injuſtice qu'on nous a faitte eſt encore recente, on ne ſauroit exprimer les

mouvemens

mouvemens que la nature excite soit en l'ame, soit au corps. Pour moi je me représente une mer, sur laquelle tous les vents sont déchaînez, & qu'une horrible tempête agite & bouleverse en mille maniéres, tantôt elle s'éleve jusqu'au ciel, puis elle s'ouvre jusqu'aux abîmes ; tantôt elle est poussée vers le bord avec tant d'impetuosité, qu'on diroit qu'elle vient couvrir tout le continent d'un seul flot, puis elle se retire avec tant de vîtesse, qu'on croiroit qu'elle change de lit, ou qu'elle s'engouffre dans les enfers ; vous ne voïez que montagnes d'eau, qui se lancent jusqu'aux nues, qui s'entrechoquent, qui se brisent avec un bruit épouventable. Ce fut un grand prodige lorsque JESUS-CHRIST se trouvant sur une mer ainsi agitée, & aïant commandé aux vents & aux flots de s'appaiser, il se fit tout d'un coup un si grand calme, qu'un moment aprés il ne resta pas la moindre trace d'un orage si furieux. Mais à mon sens la merveille est encore plus-grande, d'appaiser l'émotion du cœur qu'une injure a irrité. Un ennemi qui nous mal-traitte, soûleve toutes nos passions, il excite la haine par celle qu'il nous témoigne, la tristesse par le mal qu'il nous cause, la honte & le depit par le mépris qu'il fait voir qu'il a pour nous, la crainte se méle encor à ces mouvemens, à la veûë des suites fâcheuses que pourroit avoir cette offence, si on la laissoit impunie, le desir de la repousser enflamme la colere, l'impuissance de faire qu'elle n'ait

pas été receuë, fait naître le desespoir. Il faut qu'un Chrêtien qui pardonne pour l'amour de IESUS-CHRIST, arreste d'un seul coup, qu'il enchaîne, qu'il sacrifie à Dieu toutes ces furieuses passions, ce qui ne se peut faire que par des efforts incroïables.

Davantage on sacrifie l'amour du plaisir en renonçant à la vengeance, qui de tous les plaisirs est sans doute le plus-exquis, & celui dont la joüissance flatte plus-agreablement la nature. Il n'est rien de si doux, que de voir ceux qui nous haïssent humiliez, & contraints de se repentir des outrages, qu'ils nous ont faits. C'est pour cela que ceux qui se vengent de leurs ennemis, ne se contentent pas de leur faire beaucoup de mal, mais ils veulent encore qu'ils sachent, d'où leur vient ce mal, & par quoi ils se le sont attirez, afin de joüir du regret que leur doit causer cette connoissance. C'est-là, dit Saint Augustin, le remede à la plaïe qu'ils ont receüë, ou du moins un lenitif admirable à la douleur qu'elle leur fait. De sorte qu'un homme qui ne se venge pas quand il le peut, se prive du plus-grand plaisir de la vie; c'est un malade qui souffre pour Dieu d'extrémes douleurs, & qui refuse tout ce qui pourroit ou les dissiper, ou les adoucir.

Tout le monde convient que la haine que nous portons à nos ennemis, est un effet naturel de l'amour propre; que nous ne pouvons pas ne point haïr ce qui est contraire à

ce que nous aimons beaucoup, & ainsi pour aimer ceux qui nous veulent du mal, il faut que nous cessions de nous aimer, il faut que nous changions en une haine veritable, cét amour si tendre & si excessif que nous avons pour nous-mêmes. Il est tout visible que c'est être ennemi de sa réputation, que d'aimer ceux qui la noirciſſent, qu'il faut avoir de l'aversion pour sa propre chair, pour vouloir du bien à ceux qui nous privent des commoditez de la vie ; en un mot qu'il faut haïr la vie même pour ne vouloir point de mal à ceux qui voudroient nous la ravir.

La mort est la chose du monde à quoi on se resout avec plus de peine, le plus-haut point de la force & de la constance Chrêtienne, consiste à la souffrir de plein gré pour Jesus-Christ, & toutefois il est encore plus-aisé de mourir que de pardonner. Témoin cent espece de combats inventez, pour satisfaire le desir de la vengeance, dans lesquels on s'expose au peril certain de perdre la vie pour la faire perdre à son ennemi. Témoin celui qui pour percer le sien qui le tenoit embrassé par derriere, se perça lui-même de son épée ; témoin ce fameux Saprice, qui aïant eû assez de force pour endurer d'horribles tourmens pour la Foi de Iesus-Christ, étant sur le point de monter sur l'échaffaut pour accomplir son martire, ne pût jamais se resoudre à pardonner une injure, quoi-que Nicephore duquel il l'avoit reçûë lui demandast pardon avec lar-

mes, & qu'il n'oublia rien pour le fléchir : il est vrai que pour punir une si grande dureté, Dieu arracha à cét ôstiné la couronne qu'il avoit entre les mains, il renonça le Christianisme, & de Martir qu'il étoit, il devint apostat & idolâtre, mais il est certain qu'il auroit surmonté la mort, s'il avoit pû vaincre son ressentiment ; il avoit déja essuié les plus-rudes atteintes de la cruauté, le coup d'épée qui devoit finir son supplice, ne lui faisoit point de peur, mais il falloit un plus grand courage que le sien pour faire grace à son ennemi quoi-que humilié, quoi-que presque accablé du repentir de sa faute.

Saint Grégoire de Nazianze, parlant de la priére que Saint Estienne fit pour ceux qui le lapidoient, il ne fait pas difficulté de dire, que par cette priere il offroit à Dieu un plus-grand sacrifice, que celui qu'il lui faisoit en même tems de sa vie. *Majus aliquid morte offerens Deo nempe animi moderationem & inimicorum dilectionem.* Cependant ce grand Saint endura une mort cruelle, & il l'endura avec une constance admirable, puisqu'il ne pliat point sous les cailloux dont on l'accabloit, qu'il fut debout jusqu'au dernier souffle, & néanmoins Saint Grégoire dit, que sa douceur & l'amour qu'il eût pour ses bourreaux, fut une preuve de son courage plus-illustre & plus héroïque que cette invincible constance, & qu'il mérita plus en leur pardonnant leur inhumanité qu'en les souffrant.

Rien ne me persuade mieux qu'il est difficile de pardonner, que l'experience qui m'apprend qu'il n'est presque rien de plus-rare. Nôtre Maître a pardonné lui-même à la veûë de toute la terre, de la maniére du monde la plus-généreuse & dans les circonstances les plus-difficiles. Ses Apôtres & ses premiers Disciples se sont tous signalez par l'imitation d'un si grand exemple. Et cependant qui d'entre-nous s'aquitte comme il faut de ce devoir ? Je ne parle pas ici des gens du monde qui font gloire de se venger, & qui bien loin d'obéïr au précepte de l'Evangile, se comportent envers leurs ennemis, comme s'il y avoit un précepte de les haïr jusqu'à la mort. Parmi ceux-même qui font profession de vertu, est il rien de si rare que d'en voir qui pardonnent de bonne-foi, qui loûënt ceux qui les blâment, qui prient pour ceux qui les persecutent, qui affectent de rendre service à ceux qui troublent leur repos, & qui les traversent en toutes rencontres. Il est vrai que quand une fois on s'est déclaré pour la dévotion, on se garde bien de dire qu'on se veut vanger, mais souvent on ne laisse pas de le faire, & on ne manque pas de proteſter qu'on ne veut point de mal à son ennemi, mais comme si tout étoit permis aprés cette précaution, on dit de lui tout ce qu'on sait, & souvent même ce qu'on ne sait pas, on exaggere l'injustice & la violence de son procedé, on prend plaisir à faire remarquer ses défauts, on reveille le souvenir de ses actions

passées, je veux qu'on ne dise rien qui ne soit vrai, qui ne soit même public, c'est-à-dire que ce n'est ni calomnie ni detraction, mais certainement la charité ne peut manquer d'en être blessée, c'est toûjours une espece de vengeance.

Les dévots tâchent bien de couvrir leur ressentiment de queque prétexte specieux, ou de zele ou de justice. Mais il en est bien peu qui tâchent de l'étouffer, les vicieux déclarez se vengent avec éclat, les dévots de profession se vengent quelquefois sourdement, sans qu'on s'en apperçoive, & bien souvent sans qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes, les autres emploïent les armes & la violence pour se satisfaire; ceux-ci le font quelquefois par le silence même & par la moderation. Enfin ceux qui sont les plus-éloignez de se venger eux-mêmes, sont quelquefois bien-aises d'être vengez. On a de la complaisance à voir que celui qui nous vouloit nuire, est tombé lui-méme dans le piége qu'il nous tendoit, on apprend avec plaisir que son procedé est condanné des honnêtes gens, on se réjoüit des disgraces qui lui arrivent. Je ne dis pas seulement, que ce n'est pas là aimer comme JESUS-CHRIST nous l'ordonne, il est tout visible que c'est haïr & vouloir du mal, je dis méme que c'est exercer une veritable vengeance.

La vengeance ne consiste pas à tuër, à frapper, à tirer du sang, toutes ces choses se peuvent faire par un principe de justice, & quel-

ques-unes mêmes par un motif d'amour & de charité, se venger c'est prendre plaisir au malheur de son ennemi, c'est trouver de la joïe & de la consolation en ce qui l'afflige, soit que nous soïons les auteurs de ses maux, soit qu'ils lui viennent de quelque autre part. *Vindicari non est aliud nisi delectari vel consolari de alieno malo*, selon Saint Augustin. Or n'est-il pas vrai que peu de personnes sont exemtes de ces sentimens, & qu'il est bien mal aisé de s'en deffendre.

Nous sommes quelquefois en peine de trouver des moïens d'exercer nôtre ferveur, nous envions aux Saints les occasions qu'ils ont eûës de faire éclatter leur vertu, on regrette les persecutions de l'Eglise qui ont été si favorables aux premiers fidelles, est-ce tout de bon que vous voulez marcher sur les pas de ces grands hommes. *Vade reconciliari fratri tuo.* Allez-vous reconcilier avec vôtre frere, allez à cét ennemi qui vous persecute, qui vous mal-traitte, & sans consulter les regles du monde qui vous dispenseront de faire les premiers pas, sans écouter la nature qui vous demande vengeance, engagez-le par vôtre douceur, par vôtre facilité à lui ceder toutes choses, par toutes sortes de complaisances, à revenir de son emportement & à vous aimer en Iesus Christ. Que si vous n'avez point d'ennemi, ou si les choses sont en des termes que la prudence ne vous permette pas d'en user ainsi; imposez-vous à vous-méme cette Loi indis-

penſable, de vivre avec ceux qui ne vous aiment pas, qui ſont envieux de vôtre fortune ou de vôtre gloire, qui vous mépriſent, qui parlent de vous avec peu de charité & de réſerve, de vivre, dis-je, avec eux, comme ſi vous ignoriez toutes ces choſes, comme ſi vous étiez perſuadé du contraire; étudiez leurs vertus & leurs bonnes qualitez, pour en pouvoir parler dans les rencontres, cherchez les occaſions de les ſervir, & eſtimez-vous heureux, quand vous les aurez trouvées; forcez vôtre cœur à les aimer, à leur ſoûaitter du bien, à s'affliger de leurs maux, à ſe réjoûïr de leurs avantages, donnez leur part à toutes vos prieres, demandez pour eux avec ardeur ce que vous croiez leur étre le plus-néceſſaire & le plus-utile, rendez mille graces à Dieu de tous les biens qu'il leur a faits: Enfin que l'amour de Jesus-Christ nous porte à faire pour eux, tout ce que l'amour naturel le plus-ſincere & le plus-tendre vous feroit faire pour vôtre ami ou pour vôtre frere. Voila dequoi gagner le cœur de Dieu, de quoi parvenir bien-tôt à une ſainteté trés-éminente.

C'eſt une bonne œuvre qu'une Meſſe bien entenduë, qu'une aumône faitte avec une intention bien pure, qu'un ſervice rendu par le motif de la charité chrétienne, mais un ſervice rendu à un ennemi, une aumône donnée à ſon intention, une Meſſe entenduë à deſſein de lui obtenir quelque grace, ce ſont des actions héroïques capables d'attirer ſur

nous les plus-grandes benedictions. Et ce moïen quelque difficile qu'il soit, il est néanmoins entre nos mains, il est proportionné à toutes sortes de personnes. Tout le monde n'a pas assez de bien pour faire de grandes liberalitez aux pauvres, les austeritez demandent de la santé, & Dieu ne l'a pas donnée à tous ; il faut du loisir pour faire de longues priéres, & quelques-uns sont engagez dans des occupations qui ne leur donnent pas ce loisir, mais pour pardonner, pour aimer ses ennemis, pour chercher à les obliger, pour prier pour eux, pour en dire du bien dans toutes les occasions, pour prendre part à tout ce qui les regarde, il ne faut que le cœur ; il est vrai qu'il faut l'avoir grand, les petits courages ne savent ce que c'est que de pardonner.

Nul esprit crée ne peut comprendre combien un peché mortel irrite Dieu. La peine d'Adam & de toute sa posterité, condannée à la mort pour une simple desobéïssance, Jesus-Christ abandonné & livré à la fureur des hommes & des demons, pour s'être rendu semblable au pecheur, quoi-qu'il fust entiérement exemt de peché, enfin l'enfer où il a précipité les Anges, & ou il a resolu de les tourmenter éternellement, aussi bien que les hommes criminels, tout cela nous fait voir combien le peché le met en colere contre celui qui le commet.

Il ne faut pas s'en étonner, n'est-il pas bien étrange qu'une petite créature tirée de rien

s'éleve contre celui qui l'a formée, qu'un homme ose s'en prendre à son Dieu, qu'il mépriſe cette Majeſté infinie, qu'il ne craigne point d'offencer le Tout-puiſſant, s'il y a quelque ſujet de s'étonner, c'eſt de ce qu'il ſouffre avec tant de patience, que tous les jours on peche avec une audace incroïable, & ne détruit pas avec l'homme tout cét univers, qu'il n'a crée que pour l'uſage du même homme.

Mais ce qui eſt encore plus-ſurprenant, c'eſt qu'étant en effet auſſi irrité, & avec autant de juſtice qu'il eſt, il oublie toute ſa colere dés le moment que nous avons nous-mêmes oublié les injures, qu'on nous a faittes, ou que nous les avons pardonnées, *Dimittite & dimittetur vobis*, voulez-vous ſavoir de quelle maniére vous pourrez fléchir ma juſtice, aprés avoir offencé ma miſericorde, laiſſez-vous fléchir vous-même en faveur de vos ennemis; ſacrifiez-moi vôtre reſſentiment, par ce ſeul ſacrifice vous expierez vos attentats, *Dimittite & dimittetur vobis.*

DU BIEN D'AUTRUI.

QUelle fureur à un Chrêtien de vouloir à quelque prix que ce soit aquerir des biens que la Providence nous a refusez ? Si vous aviez les richesses que vous desirez, on ne sauroit vous donner de meilleur conseil, que de vous en deffaire pour asseûrer vôtre salut, pourquoi donc vouloir les aquerir même par un crime ? Il faudroit les donner, si elles étoient à vous, & vous ne pouvez vous resoudre à les rendre. Encore si la Providence vous en avoit pourveû par les voïes ordinaires & legitimes, elle vous auroit en même tems pourveû des graces nécessaires, pour en faire un bon usage ; mais dans l'état où vous vous reduisez par vôtre malice, elle a sujet de vous abandonner à vous mêmes. Pensez-vous que si Dieu vouloit vous sauver par les richesses, il ne vous eust pas ouvert des voïes legitimes pour en aquerir, il

vous a fermé toutes ces voïes, parce qu'il a préveû que ces sortes de biens vous seroient un écueil.

Vous dites que vous le rendrez ce bien usurpé, qui vous l'a dit ? il n'est pas probable, si vous n'avez pas la force de vous empêcher de le prendre, y a-t-il apparence que vous pourrez le restituër. Il est bien plus-aisé de se passer de ce qu'on n'a pas, que de se priver de ce qu'on a. 2°. Tout vous porte à ne pas dérober, la crainte d'être surpris, de passer pour injuste, la peine, les soins, les précautions qu'il faut prendre, & la même crainte vous empêchera de restituer. 3°. Si vous devez restituer pourquoi prendre ? sur tout êtant obligé de rendre le fond & les interests.

Considerez les raisons que vous avez de rendre le bien d'autrui, les prétextes dont vous vous servez pour le retenir ; vous avez mille raisons de restituer, vous n'avez pas un seul prétexte pour vous en deffendre. Si je restituë je ne puis vivre selon mon état. Si cette raison est bonne, je ne vois pas comment c'est que vous ne pouvez pas même dérober, pour vivre selon vôtre état. Reduisez vous par nécessité à vivre comme tant d'autres vivent par dévotion. Vous n'aurez plus de carrosse pour paroître au cours, plus d'habit pour le bal, plus de quoi fournir au jeu, plus de quoi entretenir vôtre orgueil & vôtre vanité, c'est ce que Dieu prétend pour vous tirer des occasions.

Vous dites que vôtre état demande que vous

soïez ainsi habillé. Mais vous êtes le seul qui le dittes, tout le monde murmure, est scandalisé de vôtre luxe, on dit hautement que vos juppes sont teintes dans le sang des orphelins, que vous vous parez des dépouïlles des veuves, qu'il vaudroit bien mieux païer ses debtes.

Vous me persuaderez peut-être ce qu'il vous plaira, vous vous le persuaderez à vous-même, mais souvenez-vous que vous ne tromperez pas vôtre juge. Vous ne corromprez pas JESUS-CHRIST qui est vôtre juge, dit S. Augustin, *Serm. 55. de Verb. Dom.* & il rendra justice contre vous aux pauvres, à qui vous avez fait injustice, & qui vous accuseront devant lui. Ne vous figurez pas un Dieu qui soit corruptible, & n'élevez pas une telle idole dans le Temple de vôtre cœur. Vôtre Dieu n'est pas ce que vous ne devez pas être vous-mêmes, vous devez être juste dans vos jugemens, & vôtre Dieu est meilleur que vous, étant plus-juste que vous, étant la justice même.

Dieu a dit mille fois que toute nôtre confiance doit être en lui, qu'en vain nous nous appuïons sur les créatures, qu'elles ne peuvent rien pour nôtre bon-heur, que c'est s'appuïer sur des roseaux rompus, & il a donné mille exemples éclattans de cette verité? Que dit cét homme qui se veut enrichir du bien d'autrui, non-seulement je n'ai que faire de Dieu pour faire ma fortune, mais je la ferai malgré lui.

Le bien aquis contre la Loi de Dieu, est

inutile, eſt méme pernicieux. La Manne ſe corrompoit quand on en avoit ramaſſé plus qu'il n'en falloit pour un jour. La Loi permettoit qu'on en fit proviſion pour le Samedi, & ce jour-là elle ſe conſervoit trés-bien, bien plus elle ordonnoit qu'on en conſerva une meſure dans l'Arche, & celle-là étoit incorruptible. Ce bien vous rendra mal-heureux en l'autre vie & ne vous rendra pas heureux en celle-ci.

DE L'AUMÔNE.

LA Manne qu'on avoit offerte à Dieu dans l'Arche, étoit incorruptible, l'autre ne se pouvoit conserver deux jours. Le moïen de rendre vos biens immortels, c'est de les offrir à Dieu.

Caïn fut maudit pour n'avoir offert à Dieu que les moindre de ses fruits, que doivent attendre ceux qui refusent de lui donner le rebut de leurs tables, de leurs habits, qui ne lui donnent rien du tout ?

Vous ne pouvez nier que le bien que vous emploïez mal ne soit superflu, ce que vous emploïez à des choses qui ne sont pas nécessaires. Vous dittes que vôtre état demande que vous soiez ainsi habillé ; & tout le monde dit que cela est au dessus de vôtre état. S'il n'y avoit pas une Loi par laquelle Dieu vous oblige à faire l'aumône, sa Providence auroit failli

en ramaſſant tous les biens en de certaines maiſons, & laiſſant les autres dans l'indigence. Il ne tient donc pas à vous que le Nom de Dieu ne ſoit blaſphêmé, que ſa Providence ne ſoit blâmée. La mer n'eſt point diminuée par les écoulemens continuels des fontaines & des rivieres, parce que Dieu lui renvoie par des voïes découvertes, ce qui s'eſt écoulé par des voïes ſecrettes.

La famille eſt grande, vous avez donc beſoin d'une aſſiſtance particuliere de Dieu, il faut faire l'aumône, pour l'engager à prendre ſoin de tant d'enfans, à les pourvoir. Que diriez-vous d'un laboureur qui aïant aumenté ſa famille, diminueroit la ſemence, voulant épargner pour la nourrir, ou d'un homme qui ne voudroit plus donner ſon argent à rente, parce qu'il auroit pluſieurs filles à loger. Il faut penſer à vos enfans, mais il ne faut pas vous oublier. Vous craignez que vos enfans ne trouvent pas de quoi ſubſiſter aprés vôtre mort, & vous n'appréendez pas de ne trouver rien en l'autre vie pour vous-même. Quand vous logez vos enfans, vous leur donnez une partie de vôtre bien, mais vous avez la prudence de vous reſerver de quoi ſubſiſter dans la vieilleſſe ; reſervez-vous de quoi acheter le ciel.

Ce n'eſt pas préferer les pauvres à ſes enfans que de donner l'aumône, mais c'eſt leur préferer JESUS-CHRIST, que nous devons préferer à tout le reſte. Plus on a d'enfans, plus

plus on doit faire d'aumônes, parce qu'il y a plus de personnes pour qui on doit invoquer Dieu, dont on a à racheter les pechez, dont les consciences ont besoin d'être purgées, dont les ames ont besoin d'être délivrées. Il faut aumenter la dépence spirituelle aussi bien que la corporelle, à mesure que le nombre des enfans croît. Comme Job offroit châque jour autant d'Hosties à Dieu qu'il avoit d'enfans. Laissez à vos enfans la belle leçon de Tobie, si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup aux pauvres, si vous avez peu ne laissez pas de leur en faire part. Apprenez leur cela par vôtre exemple, & vous les rendrez tous riches. Vous devez comter JESUS-CHRIST au nombre de vos enfans, & lui faire sa part, on doit considerer son ame comme l'un des enfans, & partager le bien entre eux & elle.

On dira peut être, ne vous étonnez pas qu'on fasse peu d'aumône aujourd'hui, nous sommes dans un mauvais tems, & moi je vous répons, ne vous étonnez pas que le tems soit mauvais, que Dieu coupe les sources des biens & de l'abondance, c'est qu'on fait fort peu d'aumône aujourd'hui. Vous avez peu de bien, c'est que vous ne donnez pas assez. Si la veuve de Sarephta se fut conduite par vos regles, elle seroit morte de faim elle & son fils, il ne lui restoit plus de farine que pour se nourrir un jour, elle

en fit un gâteau à l'homme de Dieu, & dès-lors rien ne lui manqua pour l'entretien de sa famille, tandis que tout le Païs étoit affamé.

Ces Réligieux qui ont tout quitté pour l'amour de Dieu, qui se sont reduits volontairement à demander l'aumône de porte en porte pour gagner le ciel, qui sont les rempars de votre Ville, qui tandis que vous êtes tous ensevelis dans un sommeil profond, interrompent le leur, se levent à mi-nuit, & par le plus grand froid de l'année, passent en priéres le tems que vous perdez à dormir, qui sont comme les Anges Tutelaires, qui veillent sur vous, & qui détournent l'ennemi qui ne cherche qu'à vous surprendre. N'est-ce pas une chose bien-étrange que ces hommes consacrez à Dieu, ces Anges visibles au lieu de trouver par tout la vénération qui est deûë à leur vertu, soient rebutez presque par tout, & qu'on leur refuse un morceau de pain, qu'on ne refuse pas à un chien.

Quelle plus-grande injustice peut on imaginer, quelle plus horrible avidité, quelle avarice plus-insatiable, que d'appliquer à un seul usage ce qui est donné pour plusieurs, & faire son abondance & ses propres délices, de ce qui doit être emploié au secours des miserables? Car sans doute ce n'est pas un moindre crime de refuser au pauvre la nourriture nécessaire, que de lui arracher le peu de pain

qu'il a pour ſa vie. Je n'ai plus de peine à comprendre la ſentence du dernier jugement ; car ſi ne donner pas l'aumône c'eſt voler, on ſera condanné avec juſtice pour n'avoir pas donné l'aumône. I'étois bien étonné de voir que Iesus-Christ envoïoit en enfer pour avoir refuſé l'aumône, & je ne trouvois pas moins de rigueur à cette juſtice, que de bonté à donner le Paradis pour un verre d'eau ; mais depuis que j'ai appris des Peres, que refuſer l'aumône c'eſt arracher le pain aux pauvres, je comprens ſans peine l'équité de la ſentence, ne vous juſtifiez pas par me dire, je ne fais tort à perſonne, je ne retiens pas le bien d'autrui, & à qui eſt donc ce ſuperflu ? Vous ne retenez pas le bien des riches qui vous le feroient bien rendre, mais du bien des pauvres vos tables en ſont couvertes, vos palais en ſont embelis, vous le donnez à vos chiens & à vos chevaux. Mais où eſt le commandement ? En voulez-vous un plus-exprés que celui-ci, vous ſerez dannez éternellement, ſi vous ne donnez à manger à ceux qui ont faim.

Serviteur ingrat vous n'avez pas reçeû ces biens pour les conſumer dans vos excez, mais pour les diſtribuër en faiſant l'aumône, le bien que vous avez n'eſt pas à vous, c'eſt le bien des pauvres qui vous a été confié, quoique vous l'aïez receû de la ſucceſſiõ de vos peres, ou que vous l'aïez aquis par de trés-juſtes travaux. S. Iean Criſoſtôme, Homilie 78. ſur S. Matthieu, c'eſt Iesus-Christ qu'il fait ainſi

parler au riche. Croïez-vous que l'aumône soit de dévotion seulement & non de nécessité? de conseil & non de précepte ? Certes je desirerois bien que cela fust, & je serois disposé à le croire comme vous. Mais je suis effraïé par cette expulsion des boucs à la gauche, & par ces réproches que leur fera IESUS-CHRIST, non de ce qu'ils auront commis des vols, des sacrileges, des adulteres, & autres crimes semblables ; mais de ce qu'ils ne l'auront pas assisté lui-même en la personne des pauvres.

Vous voulez attendre à la mort de faire de bonnes œuvres. Trafique-t-on aprés que le commerce est cessé ? Est on honoré de la couronne, lorsqu'on n'arrive à la carriere qu'aprés le combat ? Signale-t-on sa valeur aprés la guerre finie ? & reçoit-on des loüanges & des recompenses de pieté, aprés que la mort ne laisse plus de lieu ni au mérite ni aux bonnes œuvres ? Belle pieté veritablement de ne practiquer de bonnes œuvres, & de ne rien faire de loüable qu'avec de l'ancre & du papier ? En vain donc vous dittes, je veux joüir de tout mon bien, tant que je vivrai, & en mourant j'accomplirai le précepte de l'Evangile. Vous vous trompez, vous vous trompez. Abraham ne laissera pas de vous dire alors, vous avez joüi de vos biens & de vos plaisirs durant vôtre vie. Et ne dittes-vous pas en vous-même, je voudrois encore vivre & joüir de mes richesses ? C'est donc à la mort qu'on doit savoir

gré & non pas à vous, car si vous aviez été immortel, vous ne vous seriez jamais souvenu des Commandemens de Dieu, & des preceptes de l'Evangile.

Lorsque Dieu dit, j'aime-mieux la misericorde que le sacrifice, il ne fait que preferer un sacrifice à un autre sacrifice, étant certain que la misericorde est un sacrifice selon le témoignage de l'Apôtre, lorsqu'il dit aux Hebreux, souvenez-vous d'exercer la charité & de faire part de vos biens aux autres, car c'est par de semblables Hosties qu'on se rend Dieu favorable.

Allez maudits au feu éternel. Les pauvres n'ont point eû de part à vos richesses, vous n'en aurez point à leur Roïaume. Vous avez commis des injustices, des violences, & mille autres pechez, il peut y avoir eû de la fragilité, mais pourquoi ne les pas racheter par les aumônes, ignoriez-vous que j'étois en la personne des pauvres; vous m'avez refusé du pain, ingrat, à moi qui vous l'avois donné, à moi qui vous ai donné tout mon Sang, à moi qui vous promettois le centuple & le Paradis; allez vous n'y aurez point de part.

En faisant l'aumône on devient le Ministre de la Providence, on fait loüer Dieu, on le fait aimer. On est soi-même comme une espece de Divinité, qui fait des changemens dans l'ame & dans la fortune des mal heureux. On conte parmi les miracles de la Providence certaines aumônes imprévûës, lesquelles ont été faittes

à des personnes pleines de confiance ou de desespoir, en des tems où l'on avoit moins de lieu de s'y attendre, lesquelles ont rendu la joïe à des familles désolées, la raison à des personnes qui étoient dans le desespoir, & sur le point de se perdre. Que de miracles de cette nature ne feroit point une personne charitable, de combien de merveilles ne deviendroit-elle point l'instrument, si elle envoïoit tantôt à dîner à ce pauvre malade, & tantôt à cette famille qu'elle sait être dãs la misere, &c. Le beau zele, & qu'il seroit fructueux de s'informer de tous les pauvres honteux, de les visiter, de les porter à la patience, à la confiance en Dieu, à sa crainte, à mesure qu'on leur donneroit une preuve effective de sa bonté, & du soin qu'il prend de ceux qui le servent! Quelle joïe d'entrer dans une maison comme un Ange de paix, & de la laisser dans la joïe & dans les actions de graces, aprés l'avoir rencontrée dans les larmes & dans la derniere desolation! Quel transport de joïe dans cette pauvre femme, de se voir tout-d'un-coup un écu ou deux en main, elle qui ne gagne qu'un sou le jour! Est-il possible, riche avare & maudit de Dieu, que vous aimiez mieux voir vos coffres remplis de métail enrouïllé, remplis de terre & de vieilles pieces mal fabriquées, que d'être le pere des pauvres, le Dieu de la paix, l'œconome du Seigneur, l'instrument de ses merveilles, le ministre de sa providence, l'intendant de son épargne, que d'avoir toutes les benedictions

du ciel, & toutes celles de la terre. Voila l'unique avantage de vôtre condition, vous pouvez faire des heureux, vous pouvez être les distributeurs de la joïe, qui est le plus grand de tous les biens.

Personne ne doute que la charité envers le prochain ne soit essentielle au Christianisme, ne soit de commandement. Le comble de cette charité, c'est de donner sa vie méme pour le soulager, pour le sauver. Mais le comble de l'inhumanité est de laisser perir & son corps & son ame, faute d'un quart d'écu. *Unicuique Deus mandavit de proximo suo.* Ne vous plaignez pas pauvres gens de la Providence, il a établi des pourvoïeurs par toute la terre, pour subvenir à vos besoins; il leur a commandé sur peine de l'enfer de vous secourir, ils traïssent leur ministere, ils dissipent vos biens. Cét homme à qui Dieu n'a point donné d'enfans, doit être le pere des pauvres, s'il y manque c'est un pere dénaturé, Dieu lui en redemandera compte.

Croïez vous qu'il y ait un Dieu & une Providence, croïez-vous cette verité de foi. *Dominus dedit*, & qu'il vous a cõservé tant de richesses, &c. Croiez-vous que Dieu a mis tant de bien dans cette maison, afin qu'il se dissipe, qu'il soit employé à l'offencer, afin que vous viviez dans le luxe & dans les délices, afin que ce pauvre le maudisse & se desespere dans sa pauvreté, si ç'avoit été la fin de ce Pere commun de tous les hommes, seroit-il raisonnable?

Il l'a fait afin de lier les hommes par l'exercice de la charité, afin de vous donner de quoi acheter le ciel, il vous a fait son œconome, & sa Providence seroit defectueuse sans cela. Si cela est, vous renversez l'ordre établi, vous mettez le desordre dans sa maison. Craignez pour vous.

DE L'INGRATITVDE.

IL faudroit s'appliquer à connoître les graces que Dieu nous a faittes. Si on le faisoit comme il faut, on trouveroit tant d'amour dans la conduite que Dieu a gardée à nôtre égar, qu'il seroit impossible qu'on ne l'aimast pas. Je ne m'étonne pas qu'on ait souvent plus de reconnoissance pour le Sur-intendant qui païe, que pour le Prince qui ordonne, parceque sans la bonne volonté du Sur-intendant, celle du Prince seroit inutile, & le Prince n'a pas donné ce zele à son Ministre. Mais Dieu est auteur de la bonne volonté de ceux, qui nous font du bien immediatement.

L'intention de Dieu en nous faisant du bien, est de nous porter à l'aimer par gratitude, qui est le plus-grand de tous les biens. La reconnoissance pour ceux qui nous ont fait du bien,

eſt un mouvement auſſi naturel, que la vengeance pour ceux qui nous ont fait du mal. Nous ne voulons point reconnoître Dieu pour l'auteur ni du bien ni du mal qui nous arrive, ſi nous le faiſions, nous n'aimerions que Dieu; & nous ne haïrions point les hommes.

Dieu nous demande, 1. une reconnoiſſance de ſentiment. 2. Une reconnoiſſance effective. L'effective conſiſte à donner une partie de nôtre bien aux pauvres. Dieu imite le fermier de l'Evangile, il donne du bien à certains hommes, afin d'en être aſſiſté dans ſa néceſſité. Quelle ingratitude? vous tenez tout de Dieu, & vous ne voulez pas lui en témoigner la moindre gratitude! Il ne tient pas à vous que la prophetie de Iesus Christ ne demeure ſans effet, à l'égar de tant de ſaints Religieux mendiants, à qui il a promis de donner le centuple, & qui ont ſuivi le conſeil de ne point penſer à leur ſubſiſtance. Vous avez le courage de les voir à vos portes prattiquer une humilité, qui attire les yeux de Dieu & des Anges, & de les recevoir avec une dureté barbare, ſans être touchez d'une vertu ſi héroïque. Faut-il s'étonner, ſi aprés cela Dieu permet des procez & des banque-routes, s'il vous ôte des biens, dont vous lui ſavez ſi peu de gré? Où ſont les marques de vôtre reconnoiſſance, où ſont les pauvres que vous avez habillez, où ſont les Autels que vous avez enrichis du bien, que vous avez receû de Dieu?

Il n'eſt rien de ſi juſte que la reconnoiſſance envers Dieu. Puiſqu'il a fait beaucoup pour nous, il nous a obligé les premiers, lorſque nous étions ſes ennemis, tout le bien que les hõmes nous font, nous lui en devons être uniquement obligez, c'eſt lui qui leur en a donné le moïen, le commandement, la volonté: On en eſt ingrat, on les oublie, on s'en ſert pour l'offencer.

Les priéres des Saints ne donnent pas à Dieu la volonté de nous faire du bien, mais ſont ſeulement & en quelque ſorte la cauſe de l'exécution de cette volonté, ou plûtôt ce ſont des moïens dont il ſe ſert pour l'executer. C'eſt lui qui leur donne la volonté de prier, & non pas eux qui lui inſpirent celle de nous faire du bien.

Tout le culte de Dieu conſiſte en ce point, que l'ame ne ſoit point ingrate de ſes bienfaits & de ſes graces. La reconnoiſſance eſt l'effet de la veritable humilité, qui conſiſte à reconnoître que nous n'avons rien, & ne pouvons rien avoir de nous-mêmes. Nous ſommes toûjours chargez d'un grand fardeau, ou de celui de nos pechez, ou ſi Dieu nous en décharge, de la grace qu'il nous fait par cette miſericorde, qui eſt un fardeau plus-leger à la verité, mais plus-grand toutefois que le premier, à cauſe de la grande reconnoiſſance, à quoi il nous engage, ainſi Dieu nous charge en nous déchargeant, il nous décharge de nos pechez & nous charge de

ſes bienfaits. Dieu tenant pour perdu tout le bien qu'il fait à des ingrats, il ſe contente d'avoir une fois perdu ce qu'il leur a donné, & ne veut pas à l'avenir s'expoſer à perdre encore ce qu'il donneroit à des perſonnes, qui n'ont aucun reſſentiment de ſes dons.

Où étiez-vous lorſque je jettois les fondemens de la terre ? Comme ſi la verité diſoit ouvertement au pecheur juſtifié, ne vous attribuez pas les vertus que vous avez reçeûës de moi. Ne vous élevez pas de mes dons contre moi-même ; ſouvenez-vous où je vous ai trouvé, lorſque par ma crainte j'ai jetté les premiers fondemens des vertus dans vôtre ame. Souvenez-vous de l'état où vous étiez, lorſque je vous ai affermi par mon amour. Aïez donc continuellement dans l'eſprit ce que vous étiez par vous-même, ſi vous ne voulez que je détruiſe ce que j'y ai édifié.

Qui eſt celui que la verité n'a point trouvé dans les crimes & dans les excez ? Mais nous pouvons bien enſuite conſerver ce que nous ſommes, ſi nous n'oublions jamais ce que nous avons été. Quand un homme nous a obligez. Premiérement ſur l'heure on lui en témoigne ſa gratitude par des paroles pleines d'amitié. 2. On épie en ſuite toutes les occaſions de lui rendre la pareille ; & l'on eſt inquiet juſqu'à ce qu'on l'ait

fait. 3. Ce n'eſt pas reconnoiſſance que de païer une debte, il faut donner quelque choſe du ſien, & à quoi on n'euſt nulle obligation que celle de la gratitude.

DE

L'INTEMPERANCE.

ON se plaint tous les jours de ce que les hommes rapportent tout au manger, qu'ils ne travaillent que pour cela, qu'ils en font leur derniére fin. Ce sont gens dont le corps n'est de nul usage à l'esprit, & au lieu que les hommes raisonnables se plaignent d'avoir un corps qui fait de la peine à l'esprit, ceux-ci voudroient être destituez de cette ame spirituelle, qui trouble par ses lumiéres, les plaisirs de beste qu'ils recherchent. Les hommes raisonnables mangent pour fortifier le corps, de-peur que sa foiblesse ne se communique même à l'esprit ; ceux-ci mangent jusqu'à étoufer l'esprit, & ruïner le corps. Ils ne mangent que pour manger. Vous ne voudriez pas nourrir une beste, qui ne feroit autre chose que manger, vous nourrissez un cheval pour

le monter, un oiseau pour avoir le plaisir de l'entendre chanter ; & vous ne nourrissez le corps, que pour lui donner le plaisir brutal de se remplir de vin & de viandes. On ne mange pas pour vivre, puisque rien n'est si contraire à la santé que ces excez, ces ragoûts & cette varieté de viandes ; rien de si propre à prolonger la vie & la rendre exemte de maladies, qu'une table frugale & reglée.

Il y a peu de gens qui ne meurent de trop manger. *Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus, si enim secundum carnem vixeritis, moriemini.* Est-ce que nous sommes les esclaves de nôtre corps, & que tout doit être sacrifié à cét animal insatiable ; le bien, l'honneur, la vie-même ? Qui est l'homme de bon sens ou tant soit peu raisonnable, qui ne deust beaucoup mieux aimer, s'il étoit possible, prendre sa nourriture sans ressentir cette volupté flatteuse & importune, comme nous prenons l'air que nous respirons. Cét aliment de vie, que nous recevons & renvoïons incessamment par les narines, & par la bouche n'a ni saveur, ni odeur ; & toutefois nous ne saurions nous en passer un seul moment, tant il nous est nécessaire, au lieu que nous nous abstenons quelquefois assez long-tems du boire & du manger. Combien serions-nous plus-heureux, si nous prenions ainsi les alimens terrestres, qui nous sont donnez pour remedier à nôtre faim & à nôtre soif, sans les goûter, ni ressentir cette suavité trompeuse, qui est

pour nous une si dangereuse tentation ? Comme nous ne prenons d'air pour la respiration, qu'autant qu'il en faut pour ne mourir pas, nous ne prendrions aussi de nourriture que ce qui suffit à la nature, & jamais avec excés.

On doit prendre les alimens comme on feroit des remedes, la nécessité doit regler nôtre inclination, à nous delivrer de l'incommodité de la faim, & non pas la concupiscence, qui nous dresse des embûches dans le plaisir, qui suit comme un serviteur son maître ce soulagement, que nous cherchons dans le boire & le manger, ainsi nous faisons pour ce seul plaisir ce que nous dévrions faire pour la seule nécessité, ce qui est d'autant plus-dangereux que le plaisir n'a pas les mémes bornes que la nécessité, puisqu'ordinairement où il y a assez pour le nécessaire, y a peu pour la volupté, d'où vient que nous cherchons à nous tromper, nous persuadant que nous devons à nôtre santé, ce que nous donnons à la passion de la volupté.

La volupté est l'objet de la concupiscence, de la nature & de la grace. La concupiscence la regarde comme sa fin, la nature comme son appuï, la grace comme son ennemie. La cupidité est le déreglement de la nature, la portant à rechercher le plaisir comme sa fin, en quoi consiste le vice de l'intemperance. La nécessité est la regle de la nature, parce qu'elle lui fait prendre du plaisir ce qu'il lui en faut pour sa subsistance, & retranche le superflu, & en cela consiste la vertu de la temperance & de la sobrieté,

sobrieté. Mais la charité est la perfection de la nature, & nous porte à retrancher même, autant qu'il est possible, le plaisir que la nécessité rend legitime, & c'est où tend le travail de la mortification.

Il est étrange que l'homme en ce point soit sujet à une passion, dont les bêtes sont exmtes, elles sont coleres, lascives, &c. mais elles ne font jamais d'excés au boire ni au manger.

Les viandes les plus-simples sont les plus-saines, la nature ne s'est point remise à l'art des cuisiniers pour les choses qui sont necessaires pour nôtre entretien. Les viandes qui naissent au païs où nous vivons sont préferées par les Medecins aux viandes étrangeres. En effet quelle apparance que Dieu qui a fait naître les antidotes auprés des venins, qui a pourveû les animaux au lieu où ils naissent, ait mis ici des hommes, qui doivent aller chercher au bout du monde, de quoi conserver la vie qu'il leur a donnée.

L'excés de bouche attire l'impureté, appesantit l'esprit, étouffe l'intelligence, il dissipe le bien des pauvres, car il ne s'entretient que du superflu: il nuit aux familles qu'il ruïne, & à la santé qu'il détruit.

Ceux qui mangent le plus-délicieusement sont ceux qui joüissent le moins du plaisir du goût, & qui sont le plus exposé à la mortification de ce même sens, & au contraire ceux qui se nourrissent de viandes communes. Parce que ceux-là s'étant accoûtumez à ce qu'il y a

de plus-rare, ne peuvent plus être touché de rien, & souffrent de tout ce qui est plus-commun, quand il arrive qu'ils y sont reduits. Au lieu que les autres ne souffrent point de ces viandes communes, ausquelles ils se sont accoûtumez, & goutent extrémement les rares, quand ils en ont.

Hector Boetius qui a écrit l'histoire d'Ecosse, dit que les pestes & les fievres violentes ont été inconnuës dans ce Roïaume, autant de tems qu'on s'y est tenu aux viandes du païs, & qu'on s'est contenté des plus simples assaisonnemens, mais que les maladies extraordinaires ont été introduites par les ragoûts & les viandes de déors.

DE LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

LA Sainteté consiste à conformer nôtre volonté à celle de Dieu. Et c'est par-là que Platon prouve, qu'il ne peut y avoir plusieurs Dieux, parce qu'il n'y auroit point de Sainteté dans le monde, nôtre volonté ne pouvant être conforme à plusieurs volontez differentes.

Jugez par-là s'il y a beaucoup de Saints, presque tout le monde étant attâché à sa propre

volonté mêmes les plus dévots. Preuve de cela, c'eſt que ceux-là-même qui ſont dans les exercices de pieté, pour la plûpart ne s'y plaiſent que parce que c'eſt leur volonté; en effet ils ſont inquiets, quand on les en tire. Pluſieurs ignorent ce que Dieu veut d'eux, & veulent l'ignorer, ils ne conſultent pour l'apprendre ni Dieu, ni les hommes. Quelques-uns le ſavent, & ne veulent pas le faire, & s'imaginent de ſuppléer à ce défaut, en faiſant quelque autre choſe de bon, qui ne choque pas leur inclination. Ce qui eſt admirable en ces perſonnes, c'eſt qu'elles demandent tous les jours à Dieu qu'il leur faſſe connoître ſa volonté, comme s'ils l'ignoroient. Quoi donc penſez-vous de tromper Dieu, ne pouvant vous tromper vous-même? Que vous ſert-il de le diſſimuler? Vous donnez l'aumône, mais vous ſavez bien qu'il veut que vous quittiez ce jeu, ces compagnies.

Prétendez-vous vous rendre indépendant de la volonté de Dieu? cela eſt impoſſible, Dieu-même ne peut pas vous affranchir, il faut néceſſairement y être ſoûmis, vôtre volonté eſt la ſeule qui ſe puiſſe ſouſtraire au joug, mais pour lors le cœur & l'eſprit en ſont accablez, parce qu'il n'y a que la volonté qui puiſſe le porter ſans peine.

Un homme qui eſt bien ſoûmis à Dieu, eſt comme un bon inſtrument entre les mains de Dieu. Il ne faut que cela, cela ne ſuffiroit pas pour tout autre ouvrier quelque excellent qu'il

peuſt être. Or voïez l'eſtime, l'emploi, & l'honneur méme qu'e fait un habile ouvrier à un excellent inſtrument, il s'en ſert dés qu'il a à faire quelque ouvrage de conſequence, & non-ſeulement cela, mais il le conſerve cherement, il ne le fie à perſonne, il le tient dans des étuis précieux, il l'embellit le plus qu'il peut; &c.

Nôtre répugnance ne change pas les ordres de Dieu, mais quand elle le pourroit faire, il ne faudroit pas le ſoûaitter. C'eſt vôtre avantage que ſa volonté s'execute & non pas la vôtre. Je trouve mon bon-heur dans l'exécution de la volonté de Dieu & dans la ſoûmiſſion de la ſienne. Je ne ſerai jamais heureux, ſi la volonté de Dieu ne s'exécute, je ſerai le plus-malheureux des hommes, ſi la miénne ne s'y ſoûmet.

Point d'empire ſi juſte, ſi néceſſaire, mais point d'empire ſi avantageux & ſi doux que celui de la volonté de Dieu; il eſt avantageux pour nous, qu'elle ſe faſſe, il eſt doux d'y être ſoûmis; parce que la volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre heureux éternellement; parce que nôtre ſoûmiſſion nous rend heureux dés ici bas. Nos paſſions nous trompent, & nous perſuadent fortement que nôtre avantage eſt dans des choſes, qui nous ſont extémement pernicieuſes. Et quand nous ſerions exemts de toute paſſion: Nôtre ignorance nou rend incapables de nous gouverner. Savez vous tout ce qui peut arriver de chaque choſe? Pouvez-

vous prévoir l'avenir ? L'experience des autres nous l'apprend, & la nôtre-méme. Combien de fois sommes-nous trompez dans nos espérances & dans nos craintes ? Les plus-sages qui reconnoissent les ruses, les artifices de l'amour propre, consultent des personnes desinteressées sur ce qui leur est bon ou mauvais, à quel plus-prudent guide pouvez-vous vous confier qu'à Dieu ? On s'abandonne à l'aveugle au Medecin, parce que c'est son métier, & que nous n'y entendons rien, quoi-qu'il ne soit pas infaillible en son art, & on deliberera de se soûmettre à Dieu qui fait tout avec raison, avec amour, qui nous aime comme des choses qui sont à lui, comme des enfans qu'il a enfanté deux fois, pour qui il a fait toutes les créatures, qui nous a formé pour nous rendre heureux, c'est sa fin, voila pourquoi il manqueroit de sagesse, s'il faisoit ou permettoit quelque chose, qui ne pust pas se rapporter à cette fin.

Cette soûmission à la volonté de Dieu nous affranchit de tout autre joug, car comme Dieu veut tout ce qui nous arrive, & que nous voulons tout ce que Dieu veut, il ne nous arrive que ce que nous voulons. On ne sauroit m'obliger à faire ce que je ne veux pas, parce que je veux tout ce que Dieu permet.

C'est un signe d'un orgueil insupportable de se persuader qu'en sa propre conduite on n'a besoin de prendre avis de personne, & qu'on a de soi-méme assez de prudence pour se gou-

verner & pour se determiner à ce qui est de meilleur. Il faut s'y accoûtumer de bonne heure dans les petites choses, faire des actes de soûmission tous les jours à l'égar de tout ce que Dieu peut vouloir de plus-fâcheux, de plus-penible à la nature. Ajoûtez a tout cela, que si vous faittes sa volonté, il fera la vôtre.

Une vertueuse Dame étant interrogée, si dans les divers perils qu'elle avoit courus en voiageant, elle n'avoit pas toûjours esperé que Dieu l'en garentiroit, elle dit que non; mais qu'elle avoit esperé qu'il feroit d'elle ce qui seroit plus à sa gloire, & dans cette dépendance de la volonté Divine, son cœur étoit toûjours tranquille & satisfait.

La volonté de Iesus-Christ étoit plus-droitte que la nôtre, elle ne pouvoit pas faillir ni errer, & cependant il la soûmet aveuglement à celle de son Pere. *Non mea sed tua fiat voluntas.*

DES ELEVS.

LE sujet de nôtre crainte ne doit pas être le petit nombre des Eleûs, mais les pechez qui nous empéchent d'être de ce nombre : Vous ne serez point condanné, parceque vous avez été reprouvé, mais parceque vous avez mal vécu, aussi ne voit-on gueres de gens qui se scandalisent de la prédestination, que ceux qui pour excuser les crimes qu'ils ne veulent pas quitter, cherchent une excuse pour colorer leur impenitence.

Il y a peu de prédestinez parmi les Chrêtiens, parceque la prédestination est nécessairement suivie du salut ; mais elle n'est pas moins nécessairement suivie de ce qui mérite le salut. Vous étes effraïé quand on vous dit, que de cent mille à-peine y en aura-t-il un de sauvé, que vous importe pourveû que ce soit

vous ; & si de ce nombre tous étoient sauvez à la réserve d'un seul, quel sujet de consolation seroit-ce pour vous, si vous deviez être ce mal-heureux. S'il y en a plusieurs, j'ai plus d'esperance d'en être : Vous vous trompez ; cela seroit bon si pour aumenter le nombre, aprés avoir admis les bons, on en recevoit encore quelque méchant, ou que pour rendre ce nombre plus-petit, on en excluoit des bons ; mais quelque petit que soit le nombre des sauvez, les bons n'en seront jamais exclus ; quelque grand qu'il soit, les mauvais n'en seront jamais.

Si vous étes bon, quand pour cent mille dannez il n'y en auroit qu'un de sauvé, ce sera vous. Si vous étes mauvais, quand pour cent mille sauvez il n'y en auroit qu'un de danné, ce seroit vous.

C'est une trés-mauvaise consequence, que si Dieu ne vous a pas prédestiné, vous ne serez pas sauvé, ou si cette consequence est bonne, celle-ci l'est encore. Vous n'étes pas bon Chrêtien, & vous ne voulez pas le devenir, donc vous n'étes pas prédestiné, car le decret de la prédestination enferme celui de la santification. Mais si je suis prédestiné, je deviendrai homme-de-bien malgré que j'en aïe, c'est une héresie ; par le même decret par lequel Dieu a détermine vôtre santification, il a determiné qu'elle seroit volontaire, que de vôtre propre mouvement assisté du secours de la grace, vous vous détâcheriez de vos mauvaises habitudes,

& ainſi il eſt autant impoſſible que vous deveniez bon, ſi vous ne le voulez pas, ſi vous n'appliquez pas volontairement vôtre eſprit & vôtre cœur à le devenir, comme il eſt impoſſible que vous ſoïez ſauvé, ſi vous n'êtes prédeſtiné. Si je ſuis prédeſtiné je ſerai ſauvé, cela eſt vrai, mais il n'eſt pas moins vrai que ſi vous êtes prédeſtiné, vous ferez penitence, vous changerez de vie, vous vivrez comme JESUS-CHRIST a vécu, vous ne le faites pas, & vous ne penſez pas à le faire, craignez pour vôtre ſalut. N'eſt-ce pas en effet un étrange déreglement, que pluſieurs ſont ce qu'il faut pour être damnez, & ſi peu faſſent ce qu'il faut pour être ſauvez. Voïez ſi le chemin du ciel eſt fort battu; il faut que tous les ſauvez aillent par la voïe étroitte, qui eſt le chemin du Paradis, la penitence ſeule y conduit, & la vie auſtere, les innocens & les pecheurs n'ont pas d'autre route à prendre. Aujourd'hui ceux-là même qui ſont dévots veulent avoir toutes leurs commoditez, perſonne n'aime cette vie rude & incommode, & quoi-qu'on ne parle que de morale étroitte, on ne la ſuit pas, non pas même ceux qui en parlent le plus.

Pour aſſeûrer ſon ſalut il faut vivre dans l'état auquel on voudroit mourir, dans l'état où il faut mourir pour être ſauvé. Et combien en trouverez-vous qui ſoient quelques jours de l'année en état de grace; il n'eſt pas bien ſeûr, il eſt trés-incertain, s'ils y ſont même aprés leurs confeſſions, leurs récheûtes ſi fréquentes

me convainquent qu'ils ont eû peu de réſolution, & qu'ils n'ont receû nulle grace ni dans la Confeſſion, ni à la Communion, que ſe peut-on promettre pour le ciel de gens vivans de la ſorte ; ils comtent beaucoup ſur ce qu'ils ont deſſein de faire à l'heure de la mort. On ſe confeſſe mieux, je le veux croire, mais combien ne ſe confeſſent point du tout, outre que la veûë de la mort n'ajoûte rien aux diſpoſitions ordinaires que le trouble, l'effroi, une crainte toute naturelle : preuve quand on revient de cét état, on vit tout comme auparavant.

Vous vous étonnez que de cent mille Chrêtiens il n'y en ait pas dix de ſauvez, je m'étonne moi au contraire, & plus je conſidere la choſe, plus je ſens croître mon étonnement, que de cent mille il y en ait trois de ſauvez, à voir les fortes inclinations que nous avons au mal, l'horrible penchant qui entraîne les hommes dans le précipice, ce penchant ſecondé de tant d'ennemis qui nous invitent, qui nous pouſſent, un monde ſi corrompu, des occaſions ſi funeſtes, ſi fréquentes & ſi effraïantes, une ſi grande négligence du ſalut. Eſt-il bien poſſible que de cent mille Chrêtiens, il y en ait dix qui ſe ſauvent ? Comment eſt-ce qu'un ſi petit nombre réſiſte à un torrent ſi prodigieux ? Auſſi Jesus-Christ a comparé ce nombre des ſauvez avec les olives qui reſtent aprés la recolte, aux grappes que les vendangeurs laiſſent dans la vigne aprés une exacte

recherche. Ie dis nonobstant tous ses grands sujets de craindre, que c'est un article de Foi que tout Chrêtien peut devenir bon, & que tous les bons Chrêtiens seront sauvez.

On a beau dire qu'il y a tant de gens vertueux dans le monde, qu'il y en a tant de bons; il faut le croire, car enfin chacun doit croire son prochain meilleur que soi, mais en verité le nombre en est plus-petit qu'on ne pense, tant d'amour propre, tant d'hipocrisie, mais je suis peut être de ceux-là; c'est à vous à vous examiner, & à vous corriger. Mais Dieu peut me refuser la grace de la perseverance, oüi si vous ne la demandez pas, c'est-à-dire que lorsqu'il l'accorde à ceux qui la lui demandent, il leur fait une grace qu'ils n'ont pas méritée, mais ce n'est pas à dire qu'il la leur refuse pour cela. Mais il le peut faire, & qui en doute? il peut vous anéantir aussi. Un bon pere peut deshériter son fils qui ne lui a jamais manqué de respect; mais il est bien seûr qu'il ne le fera jamais.

Il faut craindre & toûjours craindre, mais de cette crainte qui produit la sageſſe, non pas de celle qui porte au relâchement & au desespoir. Il est si difficile de retenir l'esprit des hommes dans un juste temperament, tantôt ils ne craignent pas assez, tantôt ils craignent trop, tantôt ils craignent mal-à-propos; ils vont jusqu'à ce point d'extravagance, que de craindre que leur mal-heur ne vienne de Dieu, qui est la source de tous leurs biens, qui souaitte

leur salut, tout ce qu'il a fait n'a pû encore les persuader qu'il ne soûaitte rien tant que de les sauver. C'est pourtant un article de Foi que Dieu veut nous sauver tous, & que nous pouvons tous nous sauver, si nous le voulons. Nous voïons la porte du ciel, & si nous ne la voïons pas, Dieu seroit déraisonnable de nous commander d'y entrer, nous voïons de plus trés-bien ce qui entre par cette porte, & ce qu'il faut faire pour y entrer, à qui tient-il donc que nous n'y entrions à Dieu ou à nous?

DES GRANDS.

POur les commoditez de la vie les Grands ne different gueres des personnes d'une condition mediocre, l'accoûtumance leur rend insensible ce qu'il y a de plus. La plûpart languissent dans l'oisiveté, quoi-que le travail deuſt leur être plus-agréable, elle leur fait sentir la ceſſation des plaiſirs, qui ne peuvent être continuels, peut-être qu'elle prépare des momens à la grace, elle leur donne le loiſir de faire des réflexions ſur la vanité des plaiſirs paſſez, dont il ne leur reſte rien.

La condition des grands les met plus en état de concevoir du mépris pour la vie, parce que ſe voïant au deſſus de tout, & au plus-haut point de la felicité humaine, ils ne peuvent attribuer le vuide qu'ils ſentent dans leur cœur, qu'à l'incapacité que toutes les créatures ont de le remplir.

Ils ont ordinairement beaucoup de courage, & ainſi ils ſont plus propres pour la vie ſainte & parfaitte, qui demande une ame héroïque. Il eſt vrai qu'ils ont plus de liberté en quelque ſens, mais d'ailleurs ils ont beaucoup plus de contrainte, les affaires, les beſoins aſſujetiſſent les Rois mêmes à mille égars fort génans, & tout ce qui eſt au deſſous des Souverains, à méſure qu'ils les approchent davantage, ſont obligez à des aſſiduitez, & à des complaiſances qui ne leur laiſſe que trés-peu de liberté. De plus le ſoin de leur réputation les géne beaucoup, ils ne peuvent rien faire en ſecret, leur propre grandeur les découvre à tout le monde, ils ont trop de perſonnes attachées à leurs perſonnes, pour dérober à tout le monde la connoiſſance de leurs actions.

Ils ont plus d'obligation de faire le bien, parce qu'ils ont receû de Dieu davantage, quoi-qu'ils aïent la même nature, qu'ils ſoient ſortis du même néant. Ils ont ordinairement plus d'éducation, plus de lumiére, & leur exemple a beaucoup de pouvoir.

Ils ſont dans un grand peril à cauſe de la flatterie. On n'oſe leur dire la verité, les Prédicateurs mêmes ſont obligez de garder de grandes meſures en leur préſence, ſoit par reſpect que Dieu veut qu'on ait pour leur perſonne, ſoit parceque comme ils ſont examinez, connus de tout le monde, pour peu qu'on mar-

que leurs défauts, chacun s'apperçoît que c'eſt à eux qu'on parle, de ſorte qu'ils en ſouffrent de la confuſion, qui ſeroit un trés-méchant moïen pour les convertir.

On a raiſon de craindre de dire aux Grands leurs défauts, parcequ'il eſt certain qu'on ſe hazarde en le faiſant à perdre leurs bonnes graces, ils ſont peu accoûtumez aux répréenſions, & on s'expoſe à leur faire plus de mal en les aigriſſant, en reveillant leur orgueïl par les choſes qui les choquent, qu'on ne leur peut faire de bien.

Il n'y a perſonne de qui l'on parle ſi librement, de qui l'on parle tant, & j'oſe ajoûter à qui on faſſe tant d'injuſtice, on peut dire qu'ils n'ont de partiſans qu'autant qu'ils peuvent faire de bien, mais qu'à meſure qu'ils en font, ils ſe font autant d'ennemis qu'il y a de prétendans fruſtrez, & qu'ils perdent ſouvent ceux mémes qui reçoivent leurs graces, lorſqu'ils n'en attendent pas de nouvelles, parce que leur intereſt ne les ſoûtenant plus, ils ceſſent de faire ce qu'ils ne faiſoient que par intereſt. On leur fait des crimes de ce qu'on pardonneroit à tout autre.

Je n'ai jamais bien peû juger des Grands ſur le rapport d'autrui, tant j'ai trouvé les ſentimens non-ſeulement partagez, mais tout-à-fait oppoſez ſur leur ſujet. Il n'y a perſonne qu'on juge avec tant de rigueur, ni même avec tant d'injuſtice. Tout le monde cherche à leur plaire, & à peine peuvent-ils plaire à perſonne

perſonne quoi-qu'ils faſſent, s'ils ſe familiariſent on les accuſe de ne ſavoir pas tenir leur rang, s'ils ſont graves & ſerieux on les blâme comme ſuperbes. Ie ne les vois loûez dans leurs Etats, que par ceux qui ont part aux affaires, ou qui les ſervent, & qui penſent qu'il leur revient quelque choſe des vertus de leur Maître, & qu'il y auroit quelque honte à en ſervir un vicieux, & chez les étrangers par leurs ſujets, parcequ'on a coûtume de leur reprocher les vices de leur Prince, comme s'ils en étoient eux-mêmes coupables.

La flatterie aſſiége les Grands de telle ſorte, qu'ils meurent pour la plûpart avec tous leurs défauts naturels, & avec les vices qu'ils ont contractez par la coûtume, le mauvais exemple & la pente que nous avons au mal. De-là vient, que quoi-qu'il y en ait qui aïent de grandes qualitez, il en eſt peu qui n'aïent de grands foibles, & des défauts à faire pitié, & pour cela nous n'avons qu'à conſulter ce qu'on écrit d'eux aprés leur mort. Ie dis qu'il en eſt peu, parcequ'on en trouve quelquefois, qui aïant été exercez dans leur jeuneſſe par la Providence, ſe ſont inſtruits dans l'averſité, laquelle a coûtume d'éloigner d'eux la plûpart des flatteurs qui les corrompent, ou bien qui aïant été formez dés leurs plus-tendres années à une grande pieté, ont appris à s'examiner ſouvent eux-mêmes devant

Dieu, à se censurer, & à chercher dans leurs cœurs les vices de leurs actions, à oppoter le jugement de Dieu à celui de leur propre conscience, au jugement, ou plutôt aux discours flatteurs de leurs courtisans. C'est pourquoi les Grands doivent se défier de toutes les loüanges qu'on leur donne, s'examiner eux-mêmes continuellement sur les exemples des Saints, sur les livres qui enseignent à bien vivre. Il faut qu'ils soient leurs propres censeurs, qu'ils cherchent en eux-mêmes ce que les autres y voïent, & ce qu'on leur cache, qu'ils se comparent avec les plus-petits, & qu'ils se ressouviennent que ce qu'ils trouvent à blâmer dans la conduite des autres, est encore plus-blâmable en eux, & qu'il est effectivement plus-blâmé.

Ce n'est que pendant la jeunesse qu'on leur ose dire la verité, encore leur mal-heur veut quelquefois qu'ils tombent entre les mains de personnes interessées, qui dessors font des projets pour l'avenir, pour une faveur qu'ils croïent mériter par une complaisance aveugle.

Rien ne s'oppose aux Grands, & quoique la vertu soit hardie, qu'elle ne redoute point leur pouvoir, qu'elle ose se déclarer contre le vice, qu'elle ne soit point effraïée par les tourmens. Qu'elle soit toûjours prête à crier par la bouche d'un Saint Iean, *non licet*, *non licet*, cependant la prudence la

rend souvent muette, comme la crainte ferme la bouche aux vicieux. On s'expose à aumenter le feu en le voulant éteindre. Pleust à Dieu que nous eussions moins d'exemples de cette verité, pleust à Dieu que les maux qui ont été causez par la rigueur, dont on a usé envers les Princes, pour les faire revenir de leurs desordres, se fussent arrêtez en leur personne ou à leur siécle.

Ils sont les seuls qui peuvent faire regner Dieu, & ils le doivent, parcequ'étant ses ministres, s'ils en usoient autrement, ils commettent le même crime que ces Gouverneurs de Province, qui étant envoïez pour faire observer les ordres du Roi, se rendent maître des esprits ou par l'artifice, ou par la force, & exercent une espéce de tirannie, se rendent redoutables à leurs maîtres, se moquent des ordres qui viennent de leur part, &c.

Les ministres & les domestiques des Grands qui les portent au mal, seront punis sevérement, comme ceux qui jetterent les trois Enfans dans la fournaise, & les Caldéens qui avoient porté Nabuchodonosor à cette cruauté. Le même arriva à ceux qui avoient forcé Balthazar à exposer Daniel aux lions. Les domestiques à force de soûmissions & de complaisances, se rendent maîtres de l'esprit des Grands, lesquels deviennent insensiblement esclaves de leurs serviteurs. De sorte que

ceux-ci qui ſont ſouvent méchans & intereſſez, font faire des crimes à leurs maîtres, ſe faiſant ainſi païer ceux qu'ils commettent eux-mêmes pour leur obéïr.

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

ON ne donne pas l'idée de l'Etat Religieux, quand on nous parle des douceurs & des avantages qu'on y rencontre, on représente la Religion comme un Paradis terrestre. Ie pense au contraire que tout l'avantage de l'état Religieux consiste à souffrir, de moi je le considere comme le Purgatoire, le lieu où l'on souffre beaucoup, & où l'on espere encore plus; ce que l'on souffre purge, & par-là est le fondement de l'esperance, d'où vient qu'on soûaitte d'y être, parce que c'est un lieu de seûreté, où l'on n'a plus rien à craindre ni pour cette vie, ni pour l'autre; la vie des gens du monde est une crainte continuelle, ils craignent les saisons, les ma-

ladies, les voleurs, les ennemis, les disgraces, la mort, ils craignent tout cela pour soi, ils craignent cela pour les autres; un veritable Religieux est hors d'atteinte à tous ces maux, le plus redoutable qui est la mort, ne lui est plus terrible; aussi quand anciennement quelque Religieux mouroit, on n'osoit pas dire qu'il étoit mort, parce qu'on ne meurt pas deux fois, c'est pour cela qu'ils meurent sans peine & avec joïe, parce qu'on ne souffre pas deux fois ces douleurs. N'est-ce pas en effet être mort que de vivre sans corps, ce n'est pas la présence de l'ame qui fait la vie, c'est l'union qu'elle a avec le corps, c'est l'usage qu'elle fait du corps.

Ie comprens comment c'est que nous pourrons être heureux dans le ciel, quoi-que nous n'y joüissions d'aucun de ces biens, que les hommes possedent ici-bas, puisque dés cette vie je trouve des personnes dépoüillées de ces mémes biens; & plongées méme dans toutes les austeritez, qu'inspire la plus-courageuse penitence, qui néanmoins joüissent d'une parfaitte felicité.

Les Religieux qui bien loin d'être détournez du dessein de quitter le monde par les travaux de la vie Religieuse, font choix des ordres les plus-austeres, doivent être fort parfaits dés l'entrée, puisqu'ils ne fuïent pas seulement les délices de la vie, mais qu'ils cherchent méme la Croix. Les autres, pour la plûpart, sont portez par la haïne du peché à renoncer à la

terre, & ceux-ci par l'amour des souffrances. Ceux-là renoncent aux plaisirs, ceux-ci trouvent leurs plaisirs dans les rigueurs de la penitence.

L'ordinaire c'est d'être bon avec les bons, méchants avec les méchans : Il faut une vertu extraordinaire & un miracle de la grace pour être bon parmi les méchants, mais pour être méchant au milieu des bons, c'est un abandonnement de Dieu tout visible, Il faut être un demon, &c.

L'âge détrompe presque tous les hommes de la vanité du monde, mais c'est trop tard, c'est aprés qu'ils se sont usez à son service, qu'ils y ont pris des engagemens, qu'ils ne sauroient rompre. Ceux qui se détrompent eux-mémes par la raison, sont bien plus-sages & plus-heureux.

Il y a plus de mérite d'abandonner ses esperances que ses possessions, parce que ce qu'on possede, paroît toûjours petit, & incapable de nous contenter, mais ce qu'on espere paroît grand & capable de remplir tous nos desirs.

Donner ce qu'on pourroit esperer, c'est donner à Dieu en quelque sorte ce qu'on n'a pas receû de lui, il n'y a que ceux là qui donnent proprement à Dieu. C'est donner à Dieu tout ce que le monde promet, ce qui est infiniment plus-grand que ce qu'il donne. Le sacrifice que fit Abraham a receû bien plus d'éloges, que l'obéïssance de son fils.

Les enfans qui abandonnent les parens pour

ſe donner à Dieu, ſont ceux qui les aiment davantage ; il faut un Dieu pour leur tenir la place de leur peres, il faudroit les quitter pour ſe marier, *vt adhæreat vxori*, pour aller à la guerre ; ceux-ci ne peuvent étre obligez à les quitter que pour Dieu. Cette Demoiſelle ne peut pas toûjours demeurer auprés de ſa mere, il faut qu'elle ſorte de la maiſon, nul homme n'eſt capable de la conſoler de ce dur éloignement, il n'y a que Dieu ſeul.

Ie m'étonne que les parens qui ont éprouvé les perils & la vanité du monde, empéchent les enfans d'en ſortir. Saint Paulin écrivant à Sulpice Severe ſon ami, lequel l'avoit fort loûé dans une de ſes lettres, de ce qu'il avoit renoncé à toutes choſes, lui dit. Ne me dittes pas qu'abandonner les biens de ce monde ſoit la perfection, ce n'eſt que le commencement de la carriere & non pas la fin. Un Atlete n'eſt pas victorieux pour s'étre dépoüillé de ſes habillemens, il eſt ſeulement en état de mieux combattre, & il n'a fait que quitter, ce qui lui étoit un empéchement à la victoire. Celui qui doit paſſer à nage un fleuve rapide, met bas ſes vétemens, mais pour cela il n'eſt pas à l'autre rivage. Il faut qu'il ſe jette, qu'il remue les bras & les jambes, il faut qu'il ſe pouſſe, qu'il s'élance & qu'il ſe mette hors d'haleine, qu'il épuiſe toutes ſes forces, pour rompre les vagues & fendre l'impetuoſité des eaux agitées par les vents.

I'ai de la douleur d'en voir quelques-uns

apprendre l'orgueïl dans l'Ecole de l'humilité, qui deviennent plus insupportables sous les aîles & sous la discipline d'un maître, qui est humble de cœur, & sont plus-impatiens dans le Cloître, qu'ils ne seroient dans le siécle; Et ce qui est encore un plus-étrange renversement, la plûpart ne peuvent souffrir d'être mépriſez dans la maison de Dieu, qui dans la leur propre n'auroient été que des sujets de mépris, & ceux qui n'avoient aucun rang au lieu, où l'on cherche les honneurs, se font Religieux à dessein d'être traittez honorablement au lieu, où on les mépriſe.

Lors qu'Elisée fut appellé par Elie pour aller vivre dans la solitude, il labouroit la terre, il voulut avant que de se retirer, tuer ses bœufs, & aïant fait brûler sa charruë pour les cuire, il les distribua au peuple.

Ce qui fait une personne Religieuse c'est le vœu, mais ce qui la fait bonne Religieuse c'est l'amour des choses qu'elle a voüées. Vous serez Religieux du moment que vous aurez fait vœu de la pauvreté, de la chasteté & de l'obéïssance Religieuse; mais vous ne serez bon Religieux que lors que vous aimerez tendrement ces mêmes vertus. Pourquoi, parce qu'il n'y a que cét amour qui puisse vous porter à les prattiquer avec beaucoup de perfection, & avec beaucoup de constance. Une personne qui aime ses vœux fait son trésor de la pauvreté, ses délices de la chasteté, sa gloire de l'obéïssance. Le vœu de pauvreté l'oblige à se conten-

ter de peu, mais l'amour de cette vertu l'engage à n'être point contente, qu'elle ne se soit depouillée de tout, le vœu de chasteté l'oblige à retrancher les plaisirs qui la corrompent, l'amour de cette vertu la porte à embrasser toutes les austeritez qui la conservent, enfin le vœu d'obéissance l'oblige à faire tout ce que le Superieur ordonne, & l'amour de l'obéissance à ne vouloir que ce qu'il veut, & c'est en quoi consiste le parfait Religieux.

Quand on aime la pauvreté on fait pour la conserver, & pour l'aumenter ce que font les avares pour conserver & pour aumenter leurs biens. Quand on aime la chasteté on fait pour elle, ce que fait dans le monde une femme, qui est idolâtre de sa beauté, que de soins, que de contrainte, que de tortures! ce que fait une femme délicate sur le point de la réputation. Quand on aime l'obéissance, on est à peu prés comme ceux qui aimét à commander, leur passion les aveugle & les porte souvent à exiger des choses injustes, parce qu'ils n'examinent rien, & ne consultent que leur volonté qu'ils prétendent devoir être la seule regle qu'ils ont à consulter dans l'usage de leur autorité.

Ce n'est pas assez de s'aquitter du vœu dans toute sa perfection, il le faut faire avec constance. Or tout ce qu'on fait avec peine, on ne le fait pas ordinairement long-tems, il n'y a que l'amour, qui rendant les choses les plus difficiles aisées engage à la constance.

Quelque engagement qu'ait un serviteur, s'il

n'aime sa servitude, il ne sera jamais bon serviteur, ce sont les chaînes qui font les esclaves, mais c'est l'amour de leurs chaînes qui fait qu'ils sont de bons esclaves.

Le desir de se dépouïller nous conduit à la felicité parfaitte, au lieu que le desir d'avoir ne sauroit nous y conduire, la raison c'est que quelque amas de biens que vous aïez fait, il en reste toûjours davantage à aquerir, au lieu qu'on vient bien-tôt à bout de tout ce qu'on possede, quand on s'est mis en teste de s'en défaire.

Le bon Religieux prévient les mauvaises pensées, en évitant tout ce qui peut les faire naître; le parfait en faisant ses efforts pour aller au devant d'elles, se remplissant de saintes pensées en l'oraison, se mortifiant. L'un en refusant les plaisirs criminels, l'autre les innocens, & se faisant un plaisir de la mortification.

On promet de grandes choses par la pauvreté & la chasteté, mais on promet tout par le vœu d'obéïssance, on ne sait à quoi on s'engage; ni à qui, peut-être que le Superieur sera imprudent, chagrin, qu'il aura de l'aversion pour moi, peut-être même de la haine. Il n'importe, quand ce ne seroit qu'à une seule personne amie, ce seroit un terrible engagement, parce qu'elle peut changer. C'est une chose étrange que le mariage, parce qu'on engage sa liberté, & qu'on la soûmet aux caprices d'un homme, mais cét homme on le connoît, on l'examine, on l'aime, on en est charmé, mais

cét homme comme tous les autres eſt ſujet à changer ſes ſentimens.

Une perſonne en qui le monde ne vit plus, n'a nulle attache aux choſes même néceſſaires, elle ne trouve point mauvais qu'on les emprunte, qu'on les prenne, qu'on les gaſte, elle les conſidere comme des biens communs; ou plûtôt des biens qui ne lui appartiennent en nulle maniére. C'eſt pourquoi il n'eſt rien de fermé, rien de caché, rien qui ne ſoit expoſé à tout le monde.

S. Gregoire de Nazianze dit en ſon apologetique, Mes adverſaires me reprochent ma pauvreté, mais ils ne voïent pas que je mets en cela mes richeſſes. Je ne ſai quel effet elle produit aux autres, mais pour moi elle m'enfle le courage, & me rend en quelque façon glorieux & preſqu'arrogant.

La perfection de la chaſteté conſiſte à n'être non plus touché des objets animez, que des inanimez. Il ne faut point s'arréter qu'on ne ſoit parvenu à ce point. Il faut toûjours avoir cent yeux ouverts, pour éviter ce qui peut le moins du monde lui nuire.

DE SAINT JEAN, L'AMI DE JESUS-CHRIST.

ON peut dire qu'on eſt ami de quelcun, quand on en eſt aimé, & qu'on l'aime ; on peut dire qu'on en eſt aimé, quand on a part à tous ſes biens ; on peut dire qu'on l'aime, quand on prend part à tous ſes maux ; voulez-vous ſavoir s'il vous aime, jugez en par la part qu'il vous donne à ſes

biens ; voulez-vous faire voir que vous l'aimez, on en jugera par la part que vous prendrez à ſes diſgraces.

L'amitié, dit Iſidore, n'eſt autre choſe qu'un echo de volonté & d'amours qui ſe répondent l'un à l'autre.

Sur ces paroles, *Mulier ecce filius tuus* ; quelques auteurs aſſeûrent, que ſaint Jean eſt veritablement & effectivement fils de Marie, & que cette filiation n'eſt pas moins réelle, & ne lie pas moins ſaint Jean à Marie, que ſi elle avoit ſa ſource dans une veritable generation ; ils diſent qu'il fut fait fils de Marie par les paroles de Iesus-Christ, à-peu-prés comme le monde fut creé de rien par la parole éternelle, ils ſe ſervent encore de la comparaiſon des paroles Sacramentelles, & diſent que comme le pain fut le corps du Sauveur dés qu'il eut dit ces mots, Ceci est mon Corps ; de même Marie devint la mere de Iean d'une maniére ſpeciale & réelle, au moment que Iesus dit, *Fili, ecce mater tua.* S'il y a trop de ſubtilité dans ce que j'ai dit. On ne ſauroit nier, que ces paroles n'aïent été en Iesus-Christ l'effet d'une amitié trés-tendre, & n'aïent produit en Marie un amour trés-ardent & trés-ſincere envers ſaint Iean, en ſorte qu'apparamment elle n'a jamais tant aimé perſonne aprés ſon Fils Unique que ſaint Iean, parce que c'étoit un commandement, & que Iesus témoignoit par-là ſon

inclination, & la sainte Vierge dont le cœur suivoit tous les mouvemens du cœur de Iesus, ne pouvoit manquer de se conformer à cette inclination, mais pour juger de l'effet qu'eurent ces paroles il ne faut qu'en bien pénetrer le sens. Représentez-vous donc le plus-aimable de tous les hommes, sur le point de rendre l'ame, & de laisser la meilleure des meres dans la plus-mortelle affliction, que jamais mere ait ressentie. C'est dans une si triste conjoncture, que ce Fils Unique se tournant du costé de sa bonne mere, lui dit, ma mere, il faut enfin que je vous quitte, c'est un ordre que je ne puis differer plus long-tems, je n'ai plus qu'un moment à vivre, vous m'allez perdre, ma bonne mere; mais voila le meilleur de mes amis, dans lequel je vivrai encore aprés ma mort, si vous m'aimez, vous l'aimerez comme vous m'avez aimé, c'est l'unique chose que je vous demande en mourant, *Mulier ecce filius tuus:* C'est-là un autre moi-même. Ie souaitte que vous lui teniez lieu de mere; souvenez-vous-en mon fils, voila desormais vôtre mere. Ie vous donne l'un à l'autre, comme un gage de l'amour que j'ai pour tous deux. Ma mere, je ne saurois mieux vous témoigner mon amour, qu'en vous laissant mon bon ami. Mon fils je vous donne ma bonne mere, pour dernier gage de mon amitié, soïez l'un à l'autre ce que vous m'avez été, & ce que je vous ai été;

à quel amour reciproque cette recommandation n'engageat-elle point ces deux personnes ? Quelle tendresse pour un fils qu'elle avoit reçeû de la main de Iesus-Christ ? quelle estime pour une vertu, qui avoit mérité toute l'estime de son Fils ? quel credit de S. Iean, quelle confience, quelle familiarité ? &c. En disant, *Ecce filius tuus*, non-seulement Iesus-Christ donna S. Iean à sa mere, mais il se donna en quelque sorte soi-même à S. Iean. Vous me trouverez dans Iean, parce que je lui laisse mon cœur ; mon esprit, mes vertus, &c.

Il n'y a rien de si doux, mais aussi rien de si rare que la veritable amitié. Le nom de favori n'est pas à beaucoup prés si honorable à S. Iean que celui d'ami ; c'est à même-tems la raison & l'inclination qui fait le choix de l'ami, c'est l'inclination & quelquefois la passion, je dis la passion aveugle, qui fait le favori.

Nous avons trop d'amour propre pour avoir beaucoup d'amitié. Les gens du monde font un trafic de l'amitié, ils la comtent parmi les biens utiles, & la mettent en même rang que leur champs & leur argent.

Nous trouvons en Iesus-Christ tous les trésors de la sience de Dieu, toute la beatitude de Dieu, nous y trouvons la Divinité-même, voila les biens. De-plus la pauvreté, l'humiliation, & la douleur l'ont accompagné jusqu'à la mort, voila les maux. Iesus-Christ a fait part à S. Iean des premiers, S. Iean a pris

art

part aux seconds. Pour la beatitude dont il joüissoit sur le Tabor, dans l'Isle de Patmos, il l'a rendu impassible dans la chaudiere, immortel, dit-on dans le Paradis terrestre, mais je le trouve encore plus heureux sur le sein de Iesus-Christ.

Un homme qui ne craint pas Dieu ne sauroit être bon ami; il faut choisir un homme lequel s'il vient à cesser d'être vôtre ami, soit empéché par la charité chrêtienne de se déclarer vôtre ennemi. Si vous étes bon, vous deviendrez méchant avec un ami corrompu, & si vous étes déja gâté, un homme de bien vous empéchera de vous gâter davantage, en tout cas, si vous craignez de devenir meilleur, il ne vous y forcera pas. Aïez un ami qui vous console chrêtiennement, qui vous aide à calmer vos passions, qui vous fasse profiter de vos disgraces, de la compagnie duquel vous reveniez toûjours plus-sage. Ces amitiez que le libertinage ou la débauche a liées ne sont jamais de durée, elles sont sujettes à milles ruptures, à mille éclats ridicules, à mille querelles sanglantes. Peu de gens goûtent la douceur de l'amitié, parce qu'on s'attache à des amis, qui n'en sont pas capables, qui sont occupez de passions, remplis de desirs vains & ardens, qui sont attachez à leurs sentimens & à leurs interests, qui ne cherchent que la gloire & la réputation, qui sont prests de tout sacrifier au moindre interest ou de vanité, ou d'avarice; mais ou trouver des gens qui aïent toutes ces

qualitez ; Iesus vous êtes le seul & le veritable ami, vous prenez part à tous mes maux, vous vous en chargez, vous savez le secret de me les tourner en bien, vous m'écoutez avec bonté, lorsque je vous raconte mes afflictions, & vous ne manquez jamais de les adoucir. Ie vous trouve toûjours & en tout lieu, vous ne vous éloignez jamais ; & si je suis obligé de changer de demeure, je ne laisse pas de vous trouver où je vais. Vous ne vous ennuïez jamais de m'entendre, vous ne vous lassez jamais de faire du bien ; je suis asseûré d'être aimé, si je vous aime, vous n'avez que faire de mes biens, & vous ne vous appauvrissez point en me communiquant les vôtres. Quelque miserable que je sois, un plus-noble, un plus-bel esprit, un plus saint-même ne m'enlevera point vôtre amitié ; & la mort qui nous arrache à tous les autres amis, me doit réünir avec vous ; toutes les disgraces de l'âge, ou de la fortune ne peuvent vous détacher de moi ; au contraire je ne joüirai jamais de vous plus pleinement, vous ne serez jamais plus proche, que lors que tout me sera le plus contraire. Vous souffrez mes défauts avec une patience admirable, mes infidelitez-mêmes, mes ingratitudes ne vous blessent point tellement, que vous ne soïez toûjours prest à revenir, si je veux. S. Ierôme, *Amicus diu quæritur, vix invenitur, difficile servatur;* ce troisiéme n'est vrai que parce qu'on n'a pas de bons amis, car ces amis délicats qui se rebuttent de la moindre chose, qui exigent

des assiduitez & une regularité incommode, quelque qualitez qu'ils aïent d'ailleurs, sont des gens qui s'aiment beaucoup eux-mêmes, & qui n'ont point de veritable amitié. Mais JESUS-CHRIST se trouve aisement & par tout, & il est aisé de le conserver.

DE L'ETABLISSEMENT DE NOTRE RELIGION.

RIEN ne prouve si bien la Divinité, que les effets produits par des causes qui n'ont pas par elles mêmes la vertu de les produire, ou qui ont même une vertu toute opposée. Un rocher donne de l'eau, une baguette change les rivieres en sang, le feu rafraîchit, c'est ainsi que JESUS-CHRIST a prouvé sa Divinité en établissant sa Loi. Echauffer sans feu, c'est un miracle, mais échauffer avec de la glace, c'est un plus grand miracle. Se servir de l'ignorance pour combattre les Savans, des veritez dures & incompréensibles, pour détruire des erreurs plausibles, établies & contraires à la nature. La mort pour se faire réconnoître pour un Dieu, le dépouillement, les supplices, la virginité pour multiplier ses disciples, obliger des hommes qui se croïoient des Dieux, à se soumettre volontairement à un

homme, à se confesser ses esclaves, ses créatures, obliger les plus-orgueïlleuses nations de la terre ; les plus-ennemies de la domination à recevoir la Loi d'un seul homme, les plus-éclairez du monde à changer toutes leurs opinions, à suivre une nouvelle doctrine, à confesser que jusqu'alors ils s'étoient tous trompez, qu'ils avoient été des aveugles ; des ignorans ; leurs Dieux des demons, leurs sages des foux, leurs peres des dannez. Quand pour en venir à bout on auroit emploïé les armes, la politique, l'éloquence ce seroit un prodige de valeur, un miracle de prudence, & un effet d'une éloquence toute divine, mais c'est le miracle des miracles de l'avoir fait avec des moïens, qui selon les regles ordinaires étoient des obstacles à ce dessein.

Les mauvais Chrêtiens manquent de Foi, & ils ne le desavoüent pas, mais ils prétendent s'en excuser sur ce qu'ils manquent de raisons de croire ; de-là vient qu'il n'est rien de si commun à la bouche de plusieurs que ce discours, si j'avois veû un miracle, je serois un Saint : *Gens perversa & adultera signum quærit*, les méchans cherchent des miracles. Ce qui est en cela de plus-admirable, c'est que quoi qu'ils en aïent veû plusieurs, qu'il s'en fasse à leurs yeux chaque jour, qu'ils en soient, pour ainsi dire, tout environnez, ils ne laissent pas d'en chercher encore comme les Scribes &

les Pharisiens, ils en voulurent voir dans le ciel, aprés en avoir veû sur la terre; mais ni les morts ressuscitez durant la vie du Sauveur, ni l'éclipse du Soleil à sa mort ne les rendirent pas fideles, leur envie en devient plus-forte, leur haine plus-envenimée, l'une & l'autre alla jusqu'à la fureur, mais leur infidelité n'en fut pas guerie; & ainsi en seroit-il à l'égar de ceux qui vivant mal attendent des miracles pour croire, *Neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.* On trouve toûjours des prétextes pour combattre & pour décrier le miracle; jusqu'à dire que les demons sont chassez au nom des demons. Il leur en faut donner un qui soit hors d'atteinte à tous les traits de la calomnie. C'est l'établissement de nôtre Religion, s'il leur est inutile, comme je n'espere pas beaucoup d'eux, du moins servira-t-il à nous confirmer en nôtre créance, & à nous porter à vivre conformement à ce que nous croïons, & que nous servons le Dieu qu'il faut, & comme il faut.

Toute action extraordinaire qui est au dessus des forces de la nature est un miracle: Or quoi-que tout soit également possible à Dieu, cependant à nôtre égar il y en a de plus ou de moins admirables. Les moins admirables, c'est lorsqu'on fait simplement une chose, qui surpasse les forces de la nature, quelques moïens humains

qu'on y emploïe, comme de guerir un aveugle né, ressuscitter un mort; le miracle se peut faire, ou en y emploiant des moïens humains, quoi-qu'infiniment disproportionnez, comme quand Elie rendit l'ame à l'Enfant de la Veuve, en réchauffant son corps mort par son attouchement, avec des moïens humains. Les plus-surprenans sont, quand on fait des choses à quoi ces moïens ont une grande disproportion, comme de nourrir cinq mille personnes avec cinq pains, c'est une plus grande merveille quand on n'emploïe nul moïen humain, comme quand JESUS-CHRIST guerissoit les aveugles, ressuscitoit les morts par sa parole, ou simplement en les touchant. Mais le plus-admirable de tous, c'est quand on fait une chose avec des moïens, qui naturellement parlant devroient produire des effets tout opposez, & qui dans le cours ordinaire des choses sont plûtôt des obstacles que des moïens, comme dans l'ancienne Loi, lorsque Dieu rafraîchit les trois Israëlites dans la fournaise avec les mêmes flammes, qui les devroient devorer.

IESUS-CHRIST s'est servi de Saint Paul lequel étoit brave & savant, mais en échange il avoit une autre opposition apparente à ce dessein, il étoit le persecuteur irreconciliable des Chrêtiens, & encore a-t-il fallu renoncer à la sience & à toutes les lu-

mieres de la sageſſe humaine, qu'il avoit aquiſes pour n'emploïer que la ſimplicité & la folie de la croix, & oublier ſa bravoure pour ne combattre que par la patience.

Combien de meſures Mahomet a-t-il gardé ? On voit tout viſiblement qu'il n'avoit nul autre but, que de ſe faire chef d'une Secte, de-là vient qu'il s'eſt ménagé avec toutes les autres, afin de trouver moins de réſiſtance dans les eſprits. IESUS-CHRIST ne prend aucune meſure, il ne ſe contenta pas de dire qu'il étoit Dieu auſſi bien que les autres, il dit qu'il eſt l'unique, que Iupiter n'eſt pas Dieu, qu'il eſt un danné, un demon. Mahomet a fait une doctrine qui flatte les ſens, pour être un attrait aux hommes qui ont tant de pente à les ſatisfaire. IESUS-CHRIST les combat, les ſacrifie. Il veut qu'on ſe dépoüille de ſes biens, qu'on renonce à tous les plaiſirs, à la réputation, à la vie même, qu'on faſſe gloire de l'infamie, qu'on s'eſtime heureux de mourir dans les ſupplices, & tout le monde court mettre ſes biens aux piés des Apôtres, on ſe jette dans les feux, les enfans ſe dérobent de leurs parens pour aller au martire, les meres les y exôrtent, les y pouſſent, les y portent entre leurs bras. *Ignem veni mittere in terram.* C'eſt un feu qui ſe répand, qui embraſe, qui pénetre, qui gagne d'un bout du monde à l'autre, on crie au feu de tout côté, tout ce qu'on fait pour l'éteindre, l'allume davantage.

Toutes les difficultez qui arrêtent les incredules, toutes les contradictions qu'ils rencontrent dans les dogmes de la Foi, tout ce qu'ils y trouvent d'apparentes contrarietez, tout ce qui leur paroît nouveau, surprenant, contraire au sens commun, contraire à la raison, inconcevable, impossible, tous leurs argumens, toutes leurs démonstrations prétenduës, tout cela bien loin de m'ébranler m'affermit davantage, me rend inébranlable dans ma religion. I'aurois plus de peine à me soûmettre, si j'en avois moins à resoudre ces difficultez, tous les nouveaux doutes sont pour moi de nouvelles raisons de croire, & malgré toutes ces difficultez, la nouvelle Religion n'a pas laissé de s'établir, & d'être reçeûë de tout le monde.

Un criminel appliqué à la torture, ne peut s'empécher de déclarer ses crimes, les innocens même avoûënt des crimes qu'ils n'ont pas commis, quoi-que cét aveû doive leur coûter la vie, & je vois onze millions de témoins que nulle torture, que mille morts n'ont peû obliger à renoncer leur bon Maître. On les tourmentoit pour dégoûter les autres, & c'étoit justement en les voïant souffrir qu'on prenoit envie d'embrasser leur croïance. Ce n'étoit point à la veûë des morts ressuscitez, que se faisoient les grandes conversions, c'étoit à la veûë des cruautez barbares qu'on exerçoit sur les Chrêtiens.

Mais il y a des esprits forts qui se moquent

de tout cela, qu'appellez-vous esprits forts des ignorans, des libertins, des gens corrompus par toute sorte de vices, pleins de vanité, qui ne sauroient rendre une raison de leurs sentimens, qui pour avoir oüi parler un évanté sur le sujet de la Religion, se sont avisez d'être Atées, sans savoir de quoi il s'agit, des gens qui à l'heure de la mort font tout ce qu'ils peuvent pour mourir en bons Chrétiens, voila ce que vous appellez esprits forts, si ces gens-là croïoient, la Religion me déviendroit suspecte.

Il n'y a pas de Foi parmi nous; il semble que la molleſſe & les délices, qui ont si souvent ruïné les empires, & fait passer la fortune d'une partie du mõde à l'autre, fassent le méme à l'égar de la Religion: on diroit que la foi nous abandonne pour passer dans le Canada, dans les autres païs étrangers, comme elle a quitté la Grece, où elle a été si floriſſante pour passer en Occident. La fortune, dit Saluſte, passe toûjours du moins bon au meilleur : *A minus bono ad optimum.* Il ne faut pas s'étonner si la grace fait le même.

La sainteté où porte nôtre Religion, est une preuve invincible de sa verité, l'esprit de mensonge ne peut être l'auteur d'une Secte même fausſe, qui nous engage à la vertu. Il pourroit bien nous aider à aquerir de veritables connoissances, qui nous porteroient au vice, comme il a assisté les Païens dans la recherche de pluſieurs secrets de la nature, dont la connois-

ſance enfloit leur orgueïl. Son deſſein n'eſt ni de nous jetter dans l'erreur, ni de nous découvrir la verité, mais de ſe ſervir de l'une & de l'autre, ſelon qu'il les jugera plus-à-propos pour nous engager dans le vice. Il nous veut rendre ennemis de Dieu, ce qui ne ſe fait que par la corruption de la volonté.

Porphire dans ſon livre contre les Chrêtiens, avoüë que toutes les operations des Dieux avoient ceſſé dés la naiſſance du Chriſtianiſme, qui n'a peû s'établir que par la force de la raiſon, ou par la force des armes, ou par miracle, nôtre Religion propoſant des veritez incompréenſibles à l'eſprit humain, ne s'eſt pas établie par la raiſon ni par les armes, elle n'eſt donc fondée que ſur le témoignage infaillible des miracles : Le ſens naturel réſiſte encore à une preuve ſi convainquante, ſon orgueïl le porte à rougir de ſe voir conduit de cette maniére, & forcé de croire des veritez qu'il ne peut comprendre, & l'homme a peine, tant il eſt ſuperbe, à ſe perſuader ſur la parole de ſon Dieu, ce qu'il ne ſauroit concevoir par ſa raiſon. Ce n'eſt pas que ce ne ſoit un artifice des libertins, de dire qu'en matiére de Foi il ne faut point demander de raiſon ; ils ne ſe trompent pas, ſi l'on parle des raiſons qui nous découvrent le fond de nos miſtéres, & qui nous développent les maniéres de leur exiſtence, & comment ils ont été exécutez ; c'eſt pourtant une malice de leur part, ſi l'on parle des raiſons qui prouvent leur réalité.

Les miracles sont si évidens à l'égar de nôtre Religion, que non seulement ceux qui ont été convertis par les miracles, sont morts pour la Religion, mais ceux-là mêmes qui les avoient faits, lesquels n'auroient pas voulu donner leur vie pour la défence d'une Religion, qu'ils croiroient fausse, & sur des preuves dont ils connoîtroient la fausseté.

Quand je paroîtrai devant Dieu, non-seulement je lui dirai avec ce Saint : *Domine si decepti sumus, à te decepti sumus.* Mais encore, Seigneur, si je me suis trompé, ce n'a été que dans la pensée que je vous plairrois, j'ai envisagé tous ceux qui faisoient profession de vous adorer, & de tant de differentes especes de culte qu'on vous rendoit, j'ai fait choix de celui qui m'a paru le plus-raisonnable, & le plus-saint. Si je me suis trompé dans ce choix, du moins ce n'a pas été par mes passions, puisque cette Religion est la seule qui les anéantisse, & qui détruise jusqu'aux mouvemens interieurs. Par quel motif pourrois-je y avoir été poussé que par celui de vous plaire ? par l'amour des biens elle les mépriſe ; elle conseille de s'en dépoüiller, elle défend absolument d'y avoir quelque attâche ; par l'amour du plaisir, elle le retranche, elle donne des bornes trés-étroittes à ceux qu'elle permet. Seroit-il possible que je fusse condanné d'un Dieu si juste, si debonnaire, si tendre, pour m'être determiné à une Religion, qui m'ordonne de me sacrifier à lui tout entier ; mon esprit par

la croïance des choſes les plus-incroïables, mon cœur par l'amour de mes plus-mortels ennemis, mon corps par la penitence, mes biens par l'aumône, ma réputation par la confeſſion de mes crimes les plus-honteux.

Fin des Réflexions Chrêtiennes.